

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1938

THÈSE

N°

45
497

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

MOLINÉRY Pierre Jean Marie Joseph

Né le 1^{er} Avril 1908 à Fumel (Lot-et-Garonne)

Interne des Hôpitaux

LUCHON

ÉVOLUTION DE SES DOCTRINES THERMALES
A TRAVERS LES AGES

Président : M. CHIRAY, Professeur

NÉRAC

IMPRIMERIE G. COUDERC

1938

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNEE 1938

THÈSE

N° 45

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

MOLINÉRY Pierre Jean Marie Joseph

Né le 1^{er} Avril 1908 à Fumel (Lot-et-Garonne)

Interne des Hôpitaux

LUCHON

ÉVOLUTION DE SES DOCTRINES THERMALES

A TRAVERS LES AGES

Président : M. CHIRAY, Professeur

NÉRAC

IMPRIMERIE G. COUDERC

1938

LE DOYEN : TIFFENEAU

I. PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE
Physiologie	Léon BINET
Physique médicale.....	STROHL
Chimie médicale.....	OLONOVSKI
Bactériologie	Robert DEBRÉ
Parasitologie et histoire naturelle médicale..	BRUMPT
Pathologie et thérapeutique générale.....	BAUDOUIN
Pathologie médicale.....	ABRAMI
Pathologie chirurgicale.....	CHEVASSU
Anatomie pathologique.....	LEROUX
Histologie	CHAMPY
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU
Thérapeutique	HARVIER
Hygiène et médecine préventive.....	TANON
Médecine légale	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie..	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée.....	FIESSINGER
Hydrologie thérapeutique et climatologie....	CHIRAY
	LOEPER
	CARNOT
	CLERC
Clinique médicale	Marcel LABBÉ
	LEREBoullet
	NOBECOURT
Hygiène et clinique de la première enfance..	
Clinique des maladies des enfants.....	H. CLAUDE
Clinique des maladies mentales et des mala-	GOUGEROT
dies de l'encéphale.....	GUILLAIN
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	LEMIERRE
Clinique des maladies du système nerveux..	CUNÉO
Clinique des maladies infectieuses.....	GOSSET
	GRÉGOIRE
Clinique chirurgicale.....	LENORMANT
	TERRIEN
Clinique ophtalmologique.....	MARION
Clinique urologique.....	COUVELAIRE
	JEANNIN
Clinique d'accouchements	LEVY-SOLAL
	MOCQUOT
Clinique gynécologique	OMBREDANNE
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	RATHERY
Clinique thérapeutique médicale	LEMAITRE
Clinique oto-rhino-laryngologique	Pierre DUVAL
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	M. VILLARET.
Clinique propédeutique	BEZANÇON
Clinique de la Tuberculose.....	MATHIEU
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	LAUBRY
Clinique cardiologie	CROUZON.
Clinique d'Assistance Médico-sociale.....	HOVELACQUE
	MULON
Professeurs sans chaire.....	OLIVIER
	VERNE



II. AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE Pathologie chirurgicale
BARIETY..... Pathologie médicale
BÉNARD (Henri) Pathologie médicale
BERNARD (Etienne)... Pathologie
médicale
BESANÇON (Justin) ... Hydrologie
BOULIN ... Pathologie médicale
BULLIARD .. Histologie
CATHALA .. Pathologie médicale
CHEVALIER Pathologie médicale
COSTE Pathologie médicale
DOGNON Physique
FEY Urologie
FUNCK Pathologie chirurgicale
GALLIARD ... Parasitologie
GASTINEL ... Bactériologie
DE GAUDART D'ALLAINES Pathologie
chirurgicale
GAYET ... Physiologie
DE GENNES Pathologie médicale
GIROUD ... Histologie
HAGUENAU Pathologie médicale
HALPHEN . Oto-rhino-laryngologie
HAZARD Pharmacologie
HUGUENIN Anatomie pathologique
JOANNOŃ Hygiène
LACOMME . Obstétrique

MM.

LANTUÉJOL Obstétrique
LAROCHE (Guy) Pathologie médicale
LAVIER Parasitologie.
LELONG Pathologie médicale
LEMAIRE Pathologie expérimentale
LEVEUF ... Pathologie chirurgicale
Mlle J. LÉVY Pharmacologie
LÉVY-VALENSI Neurologie et
Psychiatrie
MENÉGAUX. Pathologie chirurgicale
MOLLARET Pathologie médicale
MOREAU Pathologie médicale
MOULONGUET Pathologie chirurgicale
MOUQUIN .. Pathologie médicale
PETIT-DUTAILLIS Pathologie
chirurgicale
PIÉDELIEVRE Médecine légale
PORTES ... Obstétrique
RENARD ... Ophtalmologie
RICHEL Physiologie
SANNIE ... Chimie biologique
SÈNÈQUE.. Pathologie chirurgicale
TROISIÈRE Pathologie expérimentale
TURPIN Pathologie médicale
VIGNES ... Obstétrique
WILMOTH Pathologie chirurgicale

III. AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE.. Pathologie chirurgicale
BUSQUET.. Pharmacologie
CHAILLEY-BERT Physiologie
GUENIOT .. Obstétrique
HEITZ-BOYER Pathologie chirurgicale

MM.

LARDENNOIS. Pathologie chirurgicale
LE LORIER..... Obstétrique
SCHWARTZ Pathologie chirurgicale.
VAUDESCAL. . Obstétrique

IV. AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.		
ALAJOUANINE.....	}	Clinique médicale
AUBERTIN		
BRULÉ		
CHABROL		
DONZELOT		
DUVOIR		
LIAN		
PASTEUR-VALLERY- RADOT		
SÉZARY.....		
BASSET	}	Clinique chirurgicale
BROCQ		
CADENAT		
GATELLIER		
MOURE		
QUENU		
VELTER		
ECALLE.....	}	Clinique obstétricale
METZGER		

V. CHARGÉS DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé.....	Education physique
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique
RUPPE	Stomatologie
WEIL-HALLÉ	Puériculture

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

PIERRE MOLINÉRY

Interne des Hôpitaux

LUCHON

Evolution de ses doctrines thermales
à travers les âges



NÉRAC
IMPRIMERIE **G. COUDERC**
1938

A MON PÈRE
LE DOCTEUR P. MOLINÉRY
Chevalier de la Légion d'Honneur
Médaille d'Or de l'Académie de Médecine
Médecin Directeur des Etablissements Thermaux
de Luchon

*Il a été mon premier
Maître, il restera tou-
jours pour moi un modèle
et un exemple.*

A MA MÈRE

*En témoignage de ma
très grande affection fi-
liale.*

A MA SŒUR

A MON MAITRE ET PRÉSIDENT DE THÈSE,
MONSIEUR LE PROFESSEUR CHIRAY

Chevalier de la Légion d'Honneur
Professeur d'Hydrologie à la Faculté de Médecine
Médecin de l'Hôpital Bichat

Hommage de ma gratitude et de mon profond respect.

A MON MAITRE,
MONSIEUR LE PROFESSEUR F. LEMAITRE

Commandeur de la Légion d'Honneur
Professeur de Clinique Oto-Rhino-Laryngologique
à la Faculté

Membre de l'Académie de Médecine
Chef de Service à l'Hôpital Lariboisière

En vive et affectueuse reconnaissance pour l'enseignement qu'il m'a donné et les marques de bienveillance qu'il n'a cessé de me témoigner.

A MON MAITRE
M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ AUBERTIN

Chevalier de la Légion d'Honneur
Médecin de l'Hôpital de la Pitié

*dont j'ai l'honneur d'être
l'élève et qui, au cours de
toutes mes années d'étu-
de, n'a cessé de me pro-
diguer ses conseils.*

*Qu'il me permette de
lui exprimer mon fidèle
attachement.*

A MON MAITRE
MONSIEUR LE DOCTEUR MATHIEU-PIERRE WEIL

Officier de la Légion d'Honneur
Médecin de l'Hôpital Saint-Antoine

*qui a bien voulu m'ac-
cueillir comme interne
dans son service et dont
je garde le souvenir d'un
précieux enseignement.*

*Témoignage de ma
reconnaissance et de mon
affection.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR J. HUBER
Officier de la Légion d'Honneur
Médecin de l'Hôpital Héroid

*En remerciement de
sa constante sollicitude à
mon égard.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR JUSTIN-BESANÇON
Chevalier de la Légion d'Honneur
Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine
Médecin des Hôpitaux

*Pour le remercier de
la bienveillance qu'il m'a
toujours témoignée.*

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX DE PARIS

Stage

M. le Professeur GOSSET
M. le Professeur CARNOT
M. le Professeur Agrégé AUBERTIN
M. le Docteur Jean HALLÉ

Externat

M. le Docteur ROUX-BERGER
M. le Docteur MILIAN
M. le Docteur DEVRAIGNE
M. le Professeur Agrégé AUBERTIN
M. le Professeur LEMAITRE

Internat

M. le Docteur ESCALIER
M. le Docteur M. DEBRAY
M. le Professeur LEMAITRE
M. le Docteur MATHIEU-PIERRE WEIL

A MONSIEUR LE DOCTEUR P. MOLLARET
Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine
Médecin des Hôpitaux

et

A MONSIEUR LE DOCTEUR P. SOULIÉ
Médecin des Hôpitaux

*En témoignage de ma
profonde gratitude.*

A MESSIEURS LES DOCTEURS :
BAILLIS, BENAERTZ, BERTON, Y. BUREAU,
BOUMANSKY, A. PÉLLÉ, P. VIALLE

A MES AMIS

INTRODUCTION

« Dans le cœur des montagnes, au
« milieu d'un bassin qu'entourent de
« toutes parts des sommets verdoyants
« à la base, presque toujours neigeux
« à la cime, se place une ville de bains,
« fameuse dans le monde entier, c'est
« Bagnères-de-Luchon, la plus fréquen-
« tée des stations thermales des Pyrén-
« nées. »

Pour tous ceux qui connaissent Luchon, ces lignes qu'écrivait Elysée Reclus à la fin du siècle dernier, résument bien le cadre charmant de notre station pyrénéenne et la renommée qu'elle doit à ses eaux. Cette réputation remonte d'ailleurs à plusieurs siècles. A l'époque romaine, — Luchon s'appelait alors Ilixon, — elle s'étendait à l'empire des Césars, dont certains ne dédaignèrent pas de venir se reposer sous les frais ombrages auprès des sources jaillissantes. Plus près de nous, aux XVIII^e et XIX^e siècles, Luchon, après un moment d'oubli, était redevenue la station à la mode où se pressaient autant les dandies et les fashionables que les malades attirés par la vertu curative de ses bains. Aujourd'hui même, elle reste une agréa-

ble petite ville, dont le nom figure, en première place sur la longue liste des stations sulfureuses, non seulement françaises, mais encore, comme le mentionnait Elysée Reclus, mondiales.

C'est cette évolution de Luchon, de ses thermes, de ses doctrines thérapeutiques, que nous avons retracée dans cet ouvrage.

Le plan que nous avons suivi est des plus simples, il comprend trois parties : LUCHON ANTIQUE, où nous avons essayé de faire revivre la splendeur des thermes onésiens dont Pline l'Ancien, Antyllus, Aëtius, Oribase, recommandaient à leurs malades de suivre la cure ; LUCHON aux XVIII^e et XIX^e siècles, époque qui marque la véritable renaissance de la station, époque de d'Etigny, de la Chapelle et aussi, de Campardon et des Barrié ; LUCHON MODERNE enfin, enrichie d'indications thérapeutiques et de techniques nouvelles parmi lesquelles, le Radio-Vaporarium sulfuré.

Nous n'avons certes pas l'intention de donner une étude détaillée de ce que fut Luchon au cours des âges ; il aurait fallu conserver à son histoire une trop large place, et la discussion de ses doctrines aurait donné matière à plusieurs volumes. Ce que nous avons voulu simplement réaliser, c'est dépeindre, à grands traits, les aspects caractéristiques qu'elle a pu, au cours des siècles, présenter.

Nous avons, pour cela, consulté de multiples ouvrages, depuis celui déjà ancien du Docteur Doit-Lambron, auquel il faut toujours se rapporter lorsqu'il s'agit de Luchon, à ceux plus récents de MM. Pelon, Barreau de Lorde, de Gorsse,

Comet ou Marcaillhou d'Aymeric. Nous avons aussi, et surtout, utilisé de vieux documents, beaucoup absolument inédits, puisés à la Bibliothèque Nationale, recueillis dans les Archives Départementales, ou trouvés chez des particuliers habitant, depuis longtemps, la région. Il nous a été possible, ainsi, en remontant directement aux sources, de préciser certains points laissés dans l'ombre ou de redresser quelques erreurs.

Parmi ces documents, il en est certains, — les Mémoires manuscrits de Campardon, — qui nous ont été communiqués par la famille du Baron de Lassus dont le nom fait partie intégrante de l'histoire de Luchon et à laquelle nous sommes heureux, au début de ce travail, de renouveler tous nos remerciements. D'autres ont été amassés, par le Docteur R. Molinéry, au cours de ses vingt années de direction médicale des Etablissements Thermaux. C'est dans sa collection que nous avons le plus largement puisé, surtout en ce qui concerne Luchon aux XVIII^e et XIX^e siècles. Nous y avons trouvé, en effet, des documents d'une inestimable valeur ; les manuscrits et la correspondance des Barrié qui, depuis 1750 environ, et, sans aucune interruption, se sont succédé comme médecins de la station. Ces manuscrits étaient en possession du Dr Molinéry grâce à l'extrême obligeance du Dr Jean Barrié qui, avant sa mort, les lui avait remis. Nous avons l'intention, un jour, de les offrir à la Ville à laquelle ils reviennent de droit.

L'Histoire ne s'écrit pas comme un roman. Chaque fois que cela nous a été possible, nous avons

laissé parler les documents eux-mêmes en les reproduisant en totalité ou en parties. Nous pensons avoir donné ainsi plus d'intérêt à un ouvrage que nous nous sommes efforcés, par ailleurs, de rendre le plus clair et le plus attrayant possible.

Sans doute, n'avons-nous pas la prétention de croire que ce travail — nous l'avons déjà souligné — ne présente pas de lacunes. Mais nous nous estimerons heureux si, par quelques dates, quelques faits, quelques observations inédites qu'il renferme, il peut contribuer à situer Luchon dans l'HISTOIRE DE L'HYDROLOGIE.

LUCHON ANTIQUE

I

HISTORIQUE

Les origines de Luchon sont fort anciennes. Déjà, aux temps préhistoriques, vivaient, sur les bords du lac immense qui recouvrait toute la vallée luchonnaise, des peuplades sauvages ; elles habitaient les cavernes de la montagne ou des huttes de bois disséminées, et se nourrissaient de viande de renne, produit de leur chasse. En 1870, le Comte de Chataignier mit à jour, dans la grotte de Saint-Mamet, un amas composé de pierres taillées, de hachettes en silex, de quartzites travaillés, vestiges les plus anciens que l'on ait trouvés, appartenant à l'âge de la pierre polie. En 1880, M. Julien Sacaze découvrit, à son tour, sur la montagne d'Espiaux, séparant les deux vallées de l'Arboust et d'Oueil, de nombreux monuments mégalithiques, alignements de pierres, cromlecks, pierres en écuelles, pierres à légendes, remontant à l'âge de bronze.

La naissance de Luchon, toutefois, considérée en tant qu'agglomération, date de beaucoup plus tard. On peut la situer approximativement, à l'époque de la conquête de la Gaule par les Romains.

Au moment de cette conquête, tout le pays compris entre l'Océan, la Garonne et les Pyrénées, — ancienne Aquitaine et plus tard Novempopulanie, — était habité

par les Celtes, la plus puissante tribu gauloise. Ceux-ci englobaient plusieurs petits peuples, dont les Garumni qui occupaient les Pyrénées centrales et les défendaient contre les Ibères venus d'Hispanie. Lorsqu'en l'année 72 av. J.C., Pompée, après avoir soumis l'Espagne, franchit les Pyrénées, il groupa, sous le nom de Convènes, — peuples assemblés, — les Garumni et leurs voisins immédiats, les Arevacii et les Onobuzates. Puis il fonda Lugdunum Convenarum, l'actuelle ville de St-Bertrand-de-Comminges, et la leur donna pour capitale. Les Onesii occupaient alors la vallée luchonnaise ; ils tiraient leur nom de celui d'un torrent toujours existant, l'One, qui arrosait leur cité. Avec les Garumni, ils furent rattachés à la Civitas Convenarum.

Quelques années plus tard, César commençait ses campagnes en Gaule, et l'Aquitaine, en l'an 58 av. J.C., se soumettait à Crassus. On pourrait s'étonner de ne point trouver, dans la liste des peuples vaincus de cette province, le nom des Convènes, mais, peut-être, comme l'a écrit César lui-même dans son « De Bello Gallico » (1), furent-ils de ceux qui, trop éloignés du champ de bataille, omirent de se rendre à son lieutenant.

Leur destinée ne devait pas, d'ailleurs, en souffrir. Très vite, sous l'impulsion romaine, ils prirent une importance considérable et reçurent même de Rome le droit Latin. Les Onesii bénéficiaient de cette prospérité et, sans doute, en étaient-ils les artisans : leurs thermes, en effet, jouissaient d'une réputation immense.

(1) *Paucæ ultimæ nationes anni tempore confisæ, quod hiems suberat, id facere neglexerunt* (de bello gallico. Livre III, chap. 27).

II

LES THERMES ONÉSIENS

Au premier temps de Rome, les bains étaient considérés comme une chose superflue ; on en prenait, de temps à autre, ordinairement les jours de marché, tous les neuf jours, et l'on se contentait, entre temps, d'ablutions rapides et sommaires. Encore ces bains trimensuels étaient-ils pris dans des établissements modestes dont la ville ne possédait qu'un très petit nombre. La description que nous a laissée Sénèque des bains de Scipion l'Africain nous donne à penser ce que pouvaient bien être de tels établissements, « réduits obscurs et étroits, sans aucune décoration, et d'une architecture plutôt grossière, à la police desquels présidaient comme édiles, Caton, Fabius, Maximus ou Cornélius » (1).

Avec la chute de Carthage s'ouvrit une ère nouvelle. Les anciennes vertus romaines perdirent de leurs rigueurs ; le luxe et le plaisir devinrent la raison de vivre. Subissant l'influence grecque, les romains connurent des habitudes de propreté corporelle que, jusque là, ils avaient négligées, et, rapidement, les bains se multiplièrent. De privés, ils devinrent publics ; de modestes, ils devinrent somptueux, palais magnifiques

(1) Sénèque : Lettre LXXXVI (à Lucilius), traduction Lagrange.

dont les ruines ont transmis jusqu'à nous la splendeur de l'architecture romaine ; d'austères, ils devinrent licencieux. Très vite, Rome en eut plusieurs centaines, dont ceux d'Agrippa, de Titus, de Trajan, de Caracalla resteront parmi les plus célèbres. Les provinces italiennes suivirent ces exemples et en construisirent à leur tour ; les colonies lointaines elles-mêmes en possédèrent bientôt. La connaissance qu'avaient les Romains des eaux minérales devait servir d'ailleurs leur nouvelle passion ; ainsi furent créées, en Gaule, parmi tant d'autres, les Aquæ Sextiæ, A. Allobrogum, A. Calliæ, A. Convenarum et les A. Onesiæ.

Strabon, le premier, vers l'an XIX de l'ère chrétienne, parle des thermes onésiens. « Du côté des Pyrénées, écrit-il, est la terre des Convènes ; on y trouve la ville de Lugdunum et les termes magnifiques des Onésiens qui fournissent en abondance des eaux excellentes » (1). Malgré son apparente clarté, cette phrase a soulevé bien des controverses, et certains auteurs, à la fin du siècle dernier, se sont demandés si les thermes Onésiens, cités par le géographe grec, concernaient bien l'actuelle Reine des Pyrénées. Des théories diverses ont été échafaudées ; nous allons voir que la plus vraisemblable est celle qui conclut par l'affirmative.

Mais quelles sont, d'abord, outre la citation de Strabon, les sources sur lesquelles peut s'appuyer la discussion ? Il en existe deux : la Table de Peutinger et l'itinéraire d'Antonin.

La table de Peutinger, encore appelée « Table Théodosienne, n'est que la copie d'une carte de la Gaule, établie par des moines, vers le III^e ou IV^e siècle de notre ère. Cette copie, actuellement à la Bibliothèque de Vienne, fut retrouvée, en 1520, chez un antiquaire

(1) Strabon : *Rerum Geographicorum*, livre IV, Lutetia Parisiorum, 1620.

d'Ausgbourg, Armand Peutinger, d'où le nom qui lui a été donné. Selon Mannert et Desjardins, il ne faudrait voir en elle qu'une reproduction d'une carte de l'Univers, dressée à Rome en l'an VII av. J.C. C'est surtout une carte routière, où sont représentées, avec indication de distance, les principales voies romaines. Les villes y sont figurées par des petits monuments, plus ou moins compliqués ; un bâtiment carré, renfermant un bassin, indique les stations thermales.

Or, dans le premier segment de cette carte qui intéresse les Pyrénées et l'Aquitaine, et qui présente, comme l'ensemble, de grosses lacunes et de non moins grosses erreurs, se voit, à l'endroit approximatif de Luchon, un signe thermal, surmonté du mot : **Aquis...** Il est relié, par un trait, à un petit édifice à deux tours.

L'**itinéraire d'Antonin** est, en réalité, très postérieur à l'époque des Antonins. « C'est, dit Desjardins, un tableau plus ou moins officiel des stations et des distances de l'Empire Romain au IV^e siècle. On y voit, signalé sur la route de Tarbes à Lugdunum, les « *Aquæ convenarum* », mais il n'est fait aucune mention, dans la chaîne pyrénéenne, de cité thermale. »

Après avoir étudié, avec le plus grand soin, ces divers documents, et s'être livrés à des études linguistiques approfondies, MM. J. Sacaze, ancien président des Etudes du Comminges, et Couget, membre de la Société Archéologique du Midi, ont soutenu que les Thermes de Luchon sont bien les Thermes Onésiens cités par Strabon ; leurs arguments peuvent se résumer ainsi :

1° Les fouilles pratiquées à Luchon ont permis d'y mettre à jour les restes de thermes romains grandioses, comme jamais n'en furent retrouvés de semblables dans le Comminges, l'ancienne « *Civitas Convenarum* ». C'est donc bien de ces thermes que Strabon a voulu

parler, car il n'a, évidemment, cité dans les pays des Convènes que les plus importants.

2° L'One arrose toujours Luchon ; son nom n'a subi aucune modification depuis des siècles, comme le prouvent certains actes administratifs fort anciens. Or, le radical du mot « one » est le même que celui du mot « onésien », employé par Strabon. Il reste à démontrer, il est vrai, que les **Onesii**, avaient bien tiré leur nom de celui de ce torrent, mais n'existe-t-il pas de multiples exemples de rivières ayant donné ainsi leur nom à une colonie : la Garonne et les **Garumni**, l'Aude (ou Atax) et les **Aticini** ; l'Areva, rivière espagnole et les **Arevasii**, etc...

3° La Table de Peutinger, tout en présentant de multiples erreurs, semble bien prouver, enfin, que les **Aquis...** inscrits dans la partie sud du premier segment et qui, sans nul doute, représentent les Thermes Onésiens, correspondent à Luchon. La vignette qui les indique repose, en effet, sur la chaîne Pyrénéenne ; elle est reliée par une route à un bâtiment à deux tours qui marque le chef-lieu de la région, et qui est, vraisemblablement, Lugdunum Convenarum. Le fait même que ce tronçon de route n'est pas réuni à la grande voie romaine de Tolosa à Elusa (Eauze), montre qu'il s'agit là d'une voie accessoire telle qu'elle existe encore, la route se terminant à l'Hospice de France en cul-de-sac.

Les Thermes Onésiens sont ainsi distincts des Aquæ Convenarum de l'itinéraire d'Antonin qui se trouvent sur la route reliant Tarbes à Lugdunum ; et, si l'auteur de l'itinéraire a cité ces « aquæ » parce qu'elles étaient un relai (sans doute, aujourd'hui, Capvern), et a passé sous silence les Thermes Onésiens, situés sur une voie de moindre importance, inversement, l'auteur de la Table de Peutinger a signalé ces derniers thermes, de

même que Strabon, parce qu'ils étaient les plus remarquables, les « Aquæ Convenarum » n'ayant pas retenu leur attention.

Aussi solide que soit toute cette argumentation, elle n'a pas rallié pourtant la majorité des suffrages, et d'autres historiens, avec M. Blade, correspondant de l'Institut, et M. Camoreyt, ont abouti à une conclusion opposée.

D'abord, disent-ils, Strabon, en parlant des Thermes Onésiens, n'a pas dit qu'ils possédaient des eaux excellentes, mais des eaux « excellentes à boire » — telle est, en effet, la traduction littérale de son texte — et, il faut reconnaître que, tout en ayant des vertus indiscutables, les eaux de Luchon ne sont guère d'un très bon goût : voilà la preuve la plus directe de toutes que les Thermes Onésiens étaient ailleurs. Du reste, ajoutent ces auteurs, le nom de « l'One », illégitimement étendu en aval à La Pique, et en amont au Gô, voire à Oo, et qui se retrouve dans d'autres endroits », ne peut expliquer **Onésii**, car les peuples gaulois ne prenaient qu'exceptionnellement le nom de leur rivière. Enfin, si la carte de Peutinger indique seulement **Aquis...** (en admettant toutefois qu'il s'agisse bien là des Thermes Onésiens) et l'itinéraire d'Antonin les Aquæ Convenarum, situées à peu près dans les mêmes parages, c'est que les deux stations se confondaient ; par leur situation, elles sembleraient indiquer Ozon, prèsournay, mais sûrement pas Luchon.

Nous ne voulons pas reprendre la discussion de cette argumentation dont le Professeur Agrégé Sarrieu a montré suffisamment la faiblesse. Pour nous, la cause est désormais entendue : d'une manière infiniment probable, tant au point de vue historique que linguistique et géographique, les Thermes de la peuplade des Onésiens, dont parle Strabon, répondent bien à ceux de Luchon.

*
**

Les Thermes Onésiens étaient d'une magnificence et d'une conception grandiose. Les fouilles successivement pratiquées au pied de la montagne de Superbagnères ont permis de s'en convaincre.

Ces fouilles ont été entreprises à deux époques différentes. C'est en 1805 que, pour la première fois, en creusant les fondations des nouveaux thermes, furent découverts deux bassins carrés contigus ; le premier mesurait 1 m. 75 de côté, le second 6 m. 50. Tous deux étaient revêtus de dalles de marbre blanc plaquées sur une couche de ciment et si parfaitement assemblées qu'il était absolument impossible d'en reconnaître les joints en dehors d'un examen minutieux ; un gradin servant de siège faisait le tour de ces bassins.

De nouvelles fouilles pratiquées de 1849 à 1857 permirent de mettre à jour des substructions romaines. Un plan en fut dessiné par l'architecte Chambert et le « Journal de Toulouse » en donna la description dans son feuilleton du 9 janvier 1846. Quatre réservoirs de capacités variables furent alors dégagés ; construits en ciment et en grosses briques selon l'admirable technique romaine dont le secret ne nous est point parvenu, ils étaient reliés à 4 sources sulfureuses captées au moyen d'assises de béton et de cloisons de bois. Les segments intermédiaires étaient formés par des tuyaux de plomb ou de simples rigoles que tapissaient des tuites plates à rebords. Des conduites identiques dirigeaient l'eau de ces réservoirs dans trois bassins.

Ces bassins étaient de forme rectangulaire et de tailles différentes. Juxta-possés l'un à l'autre, ils étaient aussi superposés. Le plus grand, véritable piscine de natation, mesurait 7 m. sur 10 ; le moyen, 4 m. sur 5, le petit, 2 m. 50 sur 3 m. Tous encore ici étaient revê-

tus de plaques de marbre, mais le petit bassin, par son élégance, surpassait les deux autres. C'est ce dernier caractère ainsi que les pots de pommade et les épingles à cheveux que l'on y a trouvés, qui ont fait supposer, en 1845, à M. Jean François, ingénieur des mines, qu'il devait être destiné aux dames romaines ; le bassin intermédiaire dont le tuyau de vidange contenait des anneaux de praticiens devenait ainsi celui des chevaliers, et le grand bassin celui des soldats et des esclaves.

Cette interprétation, du moins en ce qui concerne ce dernier bassin, nous paraît contestable car, s'il est démontré que les esclaves et les soldats étaient autorisés à se servir des Thermes à certaines heures, il est également certain que tous Thermes romains, même ceux des stations hydro-minérales, possédaient des gymnases où s'exerçaient de jeunes athlètes. Ceux-ci, après leurs exercices pratiquaient la natation et utilisaient à cet effet la grande piscine du Caldarium ou du Frigidarium, lorsqu'il n'existait pas de piscine annexée à leur terrain de jeux.

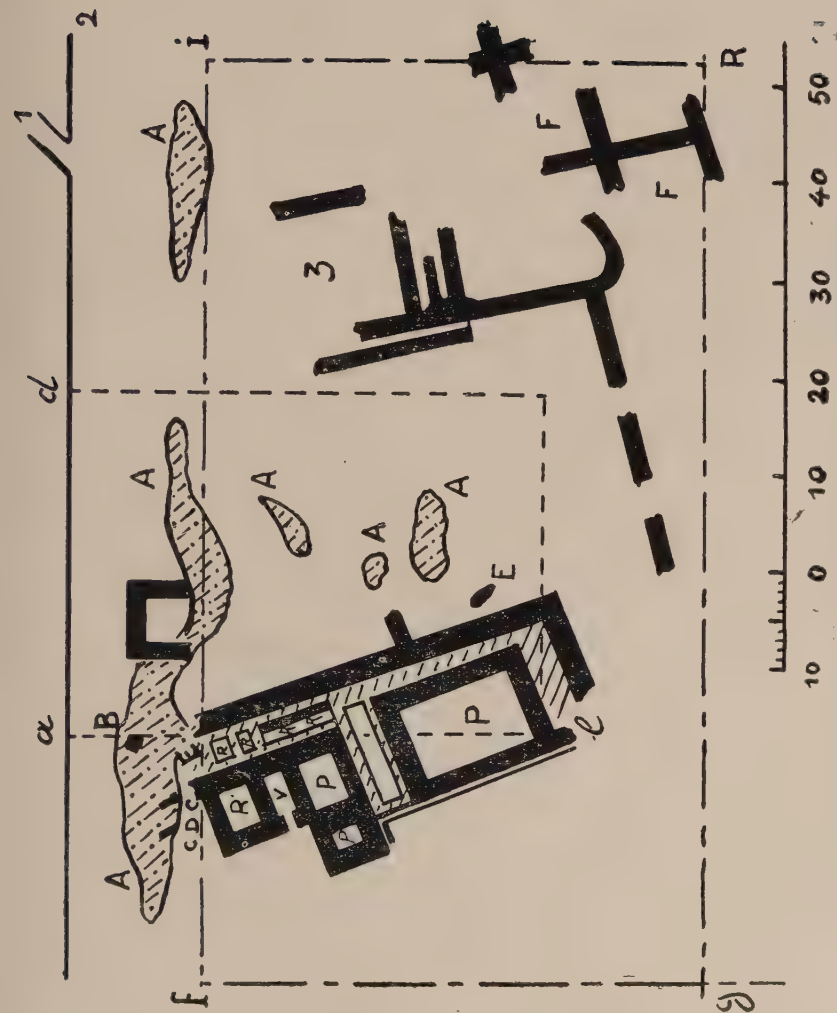
Bien que voisins, il est probable que les trois bassins n'appartenaient pas au même groupe. Le plan de Chambert nous renseigne à ce sujet : les deux plus grands dans l'alignement l'un de l'autre, semblent être contenus dans une même salle ; celui qui paraît avoir été destiné aux dames romaines, déjeté sur la gauche, en reste séparé par une épaisse cloison. Cette disposition nous incite à croire que les Thermes Onésiens, comme ceux de Stabies en Campanie, étaient divisés en deux parties distinctes séparées par un mur mitoyen ; l'une réservée aux femmes, *Balnea muliebra*, l'autre réservée aux hommes, *Balnea virilia*. Si l'on songe que la fondation de ces thermes date de l'an XV avant Jésus-Christ, époque à laquelle les mœurs romaines n'étaient

pas encore complètement corrompues, — les bains communs aux deux sexes ne furent installés que plus tard, — cette hypothèse est très vraisemblable. C'est celle déjà envisagée par M. J. Sacaze dans son cours d'épigraphie professé à la Faculté des Lettres de Toulouse en 1885. Dès lors, les deux bassins trouvés, au cours des premières fouilles, pourraient bien avoir appartenu au bain des femmes.

Il est fort regrettable que les Thermes Onésiens ne se soient pas mieux conservés au cours des siècles et que Chambert n'ait pu nous en laisser un plan plus détaillé. Aussi, est-on obligé, pour se rendre compte de la façon dont ils étaient aménagés de s'en rapporter à l'étude de l'architecture romaine et d'établir des comparaisons avec ceux qu'ont essayé de faire revivre Viollet le Duc ou Edmond Paulin.

Dans chacune des deux parties réservées à l'un et à l'autre sexe, les bassins occupaient une vaste salle rectangulaire le **Caldarium**. Le sol en était fait de mosaïques et l'une de ses extrémités en forme d'abside, abritait le **Labrum**, vasque arrondie supportée par une colonne, où les baigneurs qui ne voulaient pas se plonger dans les piscines, pouvaient se laver le visage, les épaules et le cou. Une petite murette servant d'accoudoir séparait le **Labrum** du reste de la pièce et contribuait à l'isoler.

On pénétrait dans le **Caldarium** par une salle attenante, le **Laconicum**. Il est figuré sur le plan de Chambert, entre la piscine moyenne et l'un des réservoirs. Sa partie supérieure nous enseigne Vitruve, dans un ouvrage célèbre « De Architectura », était voûtée et cette voûte présentait en son centre un orifice circulaire qu'un disque de bronze, le **Clypeus**, actionné par des chaînes, permettait d'ouvrir ou de fermer plus ou moins ; ainsi se réglait la température intérieure. C'est



Ruines des Thermes Romains, d'après le plan de Chamberl

Les pointillés marquent l'emplacement des thermes successivement édifiés aux XVIII^e et XIX^e siècles

qu'en effet le Laconicum était l'endroit où se prenait, avant l'immersion dans l'eau chaude, le bain de vapeur et ceci explique le nom de « *Sudatorium* » qu'on lui donnait encore. Nous verrons que le Vaporarium moderne en diffère par maints endroits.

Sous le Laconicum était ménagé un sous-sol appelé *hypocauste* qui lui envoyait sa chaleur ; sa disposition, fort ingénieuse, mérite de retenir l'attention. Il était formé par de larges tuiles placées les unes à côté des autres, en carrelage régulier ; sur ce carrelage prenaient appui de petits piliers de briques, creux en leur centre, qui supportaient le pavement de la salle supérieure. Des *suspensuræ* identiques, que Sergius Orata fut le premier à utiliser dans ses bains particuliers, ont été relevés par M. Sapène aux bains romains de St-Bertrand, en voie de déblaiement ; et il est d'ailleurs probable que tous les hypocaustes étaient bâtis sur le même modèle. Cependant à Luchon, contrairement à ce qui se faisait à Rome, l'hypocauste n'était pas chauffé artificiellement, comme le représente un dessin schématique de 1553 publié dans le « *De Balneis* », mais par l'eau thermale elle-même. Celle-ci s'écoulait en large nappe entre les piliers de briques, et envoyait ses vapeurs dans le Laconicum par des orifices pratiqués dans les dalles qui en formaient le pavement.

De l'autre côté du Caldarium, et faisant pendant au Laconicum, s'ouvrait le *Tépidarium*. C'est dans cette salle que l'on se reposait après le bain en attendant la fin de la sudation. Des lits de repos en formaient l'ameublement et la décoration en était très riche. L'air la douceur de sa température, elle permettait un passage progressif du Caldarium où la chaleur était intense au Frigidarium beaucoup plus frais.

Le *Frigidarium* ou *Baptistarium*, en effet, lui fai-

sait suite avec sa piscine d'eau froide, dans laquelle se trempaient quelques instants les baigneurs en quête d'une violente réaction. A Luchon, son existence a cependant été mise en doute, car chacun des bassins qui furent découverts était alimenté par un réservoir communiquant avec une source thermale ; il ne semblait donc pas que des sources froides aient été utilisées. Mais si l'on se rappelle que les romains étaient de grands amateurs d'eau froide, au point, nous enseigne Pline, que l'on voyait « des vieillards consulaires mettre de l'ostentation à s'y baigner » (1) et si l'on réfléchit que les Thermes des Aquæ Onesiæ n'avaient aucune raison de se différencier de ceux de Rome, — la vertu des eaux étant seulement différente, — on ne voit pas pourquoi les thermes onésiens auraient été dépourvus de Frigidarium.

Les quatre salles que nous venons de décrire rapidement formaient donc un tout indivisible, nécessaire aux quatre phases successives du bain romain : la sudation, la balnéation chaude, le repos et la balnéation froide ; mais, bien des dépendances conçues surtout pour le confort et l'élégance, se groupaient encore autour de ce centre thermal. C'était le vestibule d'entrée, qui, si l'on en juge d'après les bains de Caracalla et de Titus, devait être d'une somptuosité rare ; l'**Apo-dyptère**, notre vestiaire moderne où les **Capsarii** avaient la garde des vêtements qu'ils déposaient dans les logettes creusées dans les murs ; la série des chambres bien définies : celles où l'on se faisait oindre d'huile avant le bain (**olethésium**), celles où l'on se faisait râcler la sueur au moyen de strigilles, celles où l'on se faisait masser par les « tractatores », etc. Il y avait encore de petites salles avec baignoire unique pour

(1) Pline ; Hist. Natur. l. XXIX, 5.

ceux qui ne voulaient pas se montrer en public (Cella solearis) et même des bains pour enfants. Dans une lettre du Préfet de la Haute-Garonne, en l'an XIII, concernant les fouilles de Luchon, on peut lire en effet que l'on « avait trouvé des niches qui paraissaient avoir été destinées à cet usage »

Toutes ces pièces s'ouvraient sur des galeries entourant l'**Atrium**, petite cour carrée intérieure. Sans doute existaient aussi un **Sphéristérium** où l'on jouait à la balle, et une **Palestre** où les jeunes gens se livraient à ces exercices physiques qui tenaient une si large place dans leur vie. La Palestre faisait ordinairement partie des Thermes et nous pensons que la substructure, dessinée à droite, sur le plan de Chambert, et dont l'extrémité est arrondie, pourrait bien en marquer l'endroit.

Les Thermes Onésiens étaient, on le voit, très importants et l'on peut affirmer sans crainte de se tromper, qu'ils égalaient par leur surface les Thermes actuels ; ils les surpassaient toutefois par leur somptuosité. Pouvait-il en être autrement dans une ville d'eaux faite pour le luxe, colonie lointaine où tout devait concourir à mettre en valeur le prestige de l'Empire Romain ? D'ailleurs, les architectes n'avaient-ils pas, presque à pied d'œuvre, ce marbre dont ils usaient si largement dans leurs constructions et que les carrières de Saint Bât, déjà célèbres, leur prodiguaient !

Il est dès lors facile d'imaginer ce que pouvait donner l'ensemble de l'édifice avec ses portiques surmontés de chapiteaux, son vestibule lambrissé, ses salles aux multiples revêtements colorés, ses fines mosaïques, ses bassins de marbre, ses statues et ses hautes colonnades sculptées. Comme le souvenir des bains de Scipion devait paraître ridicule aux baigneurs des *Aquæ Onesiæ*, désormais habitués à tant de luxe ! « Quel

Romain voudrait aujourd'hui se baigner à si peu de frais, écrivait ironiquement Sénèque(1). On se regarderait comme réduit à la mendicité si les pierres les plus précieuses, arrondies sous le ciseau, ne resplendissaient de tous côtés sur les murs, si les marbres d'Alexandrie ne portaient des incrustations de marbres de Numidie ; si cette marqueterie brillante n'était pas entourée d'une bordure de pierres dont les couleurs variées imitent à grands frais la peinture ; si le plafond n'était lambrissé de verre ; si nos piscines n'étaient environnées de pierres de Tharsus, magnificence que montraient à peine autrefois quelques temples ; si l'eau ne coulait pas de robinets d'argent... Nous sommes parvenus à un tel degré de délicatesse, que nos pieds ne veulent plus fouler que des pierres précieuses ».

Mais peut-être que la splendeur des thermes onésiens trouvait encore sa raison d'être dans ce qu'elle était un hommage aux divinités tutélaires des sources.

*
* *

Les vertus salutaires des eaux thermales apparaissent, en effet, aux Romains, comme un bienfait des dieux. « L'Antiquité, écrit M. Bonnard, avait créé, autour des sources, un véritable Olympe... ; la crainte et la reconnaissance à l'égard de forces naturelles furent les facteurs principaux d'où découlèrent les premiers cultes ». Il en fut ainsi aux Aquæ Onésiæ où, les Thermes, à peine construits, furent mis sous la garde des nymphes et des divinités locales.

Un dieu surpassait tous les autres : Iliso ; nombreux sont les autels qui lui sont dédiés. C'est lui qui a donné son nom à Luchon, sans que étymologistes et

(1) Sénèque. Loc. citée.

philologues aient pu trouver la signification réelle de son appellation. Pour M. J. Sacaze, pourtant, le mot « Ilixo » exprimerait une idée de chaleur, de thermalité, qui se retrouve dans le verbe « elixere », faire bouillir ; c'est l'opinion généralement adoptée.

Mais, à côté d'Ilixo, d'autres dieux se partageaient encore la reconnaissance des anciens malades. Pour être moins célèbres, ils n'en étaient pas moins invoqués, puis remerciés ; qu'il nous suffise de citer parmi eux : Abellion, Baicorrix, Iscitt ou Aherbelst...

III

LA CURE AUX AQUÆ ONESIÆ

Un épigramme de Crinagoras de Mytilène, rapporté dans l'anthologie grecque, souligne combien les eaux pyrénéennes doivent à l'Empereur Auguste : « Les bucherons du voisinage, écrit le poète, dédaignaient de s'y laver, Auguste en a fait les bains des deux continents. » Cet épigramme reste pour nous un document précieux, car il nous permet de supposer que les thermes onésiens furent édifiés sur l'ordre de cet empereur, et à une époque que l'on peut, approximativement, fixer entre l'an 30 et l'an 20 av. J.C.

Auguste, d'ailleurs, ne fut pas le seul César à s'intéresser aux *Aquæ Onesîæ* et à contribuer à les mettre en vogue. Nul doute que Tibère Claude, surnommé le bienfaiteur des Gaules, ne vint s'y reposer au retour de quelque expédition ; il laissa même, dans le pays des Convènes, un souvenir impérissable qui se traduisit par l'érection, en son honneur, d'un monument et d'un buste dont on a retrouvé les fragments. Si l'on en croit, d'autre part, l'inscription d'une colonne miliaire qui se dressait, il y a quelques années encore, près de l'ancien pont de Labroquère, sur la route de Luchon à St-Bertrand, Valérien et Galien durent aussi honorer de leur présence la station vouée au Dieu Ilxo.

Le séjour qu'y firent ces empereurs, autant que le bruit qui commençait à se répandre de guérisons mer-

veilleuses, dont la première aurait été celle d'un soldat de Pompée, donna aux *Aquæ Onesiæ* leur consécration définitive. La large voie dallée les rattachant à la capitale du pays des Convènes, *Lugdunum Convenarum*, fut restaurée ; « *Imperator iterum restituit* », lisait-on sur une borne trouvée à *Barcunias*, à l'entrée de la ville. De somptueuses villas, où le marbre se mêlait au granit et au schiste pyrénéens, s'édifièrent autour de leurs thermes, voisinant avec des hôtelleries vastes et confortables. Dès le premier siècle, Luchon devint ainsi la ville d'eaux la plus célèbre des Pyrénées, et cette célébrité devait se prolonger pendant près de 400 ans.

*
* *

La saison thermale, comme cela se pratique encore aujourd'hui, s'ouvrait de juin à septembre. Une lecture de Pline (1), une satire de Juvénal (2), nous renseignent de la façon la plus précise à ce sujet. Pourtant, les avis concernant l'époque la meilleure pour aller aux eaux restaient partagés, et certains, suivant les conseils de Plutarque, n'hésitaient pas à recommander plutôt le printemps et l'automne où l'on n'avait pas à redouter les rigueurs de la canicule. Il est vrai que Luchon, au fond de sa vallée verdoyante, entourée de hautes montagnes, souvent couronnées de neige, ne pouvait, même en plein mois d'août, faire courir le risque d'une température trop élevée.

La cure durait vingt-et-un jours. Fixé, pour la première fois, par Hérodote, ce terme ne devait subir aucune modification au cours des siècles ; c'est à peine si l'on commence, aujourd'hui, à lui opposer quelques arguments sérieux. Sans doute, faut-il voir, dans son

(1) Pline. Lettre VIII.

(2) Juvénal. Satire III.

choix, une raison purement pratique, puisque, chez la femme, la cure s'intercale ainsi parfaitement entre deux périodes menstruelles ; à moins que ce produit de trois par sept, 3, le nombre déterminé, par 7, le nombre complet, ne soit un reflet de la théorie pythagoricienne des nombres.

Des médecins dirigeaient cette cure thermale. Sans doute les riches romains qui venaient aux *Aquæ Onesiæ* se faisaient-ils accompagner d'un médecin particulier, un esclave affranchi le plus souvent ; mais tout porte à croire qu'il existait aussi des médecins consultants, venus pour la saison. Dans tout rassemblement de foule, en effet, dans toute fête, se trouvaient de véritables médecins ambulants, des « *circulatores* » ; comment, dès lors, admettre qu'il n'y en eût point de semblables dans les villes d'eaux !

Si l'on retrouve peu de détails sur la façon dont se faisaient honorer de tels praticiens, il est permis toutefois de supposer que le prix de leurs consultations restait peu élevé, à une époque où le bain ne coûtait qu'un « *quadran* », 1/4 d'as, environ 1 centime de notre monnaie. Certains malades, cependant, préféraient se passer de leurs services. De tous temps, il y eut ainsi des baigneurs qui se soignèrent seuls, et, bien avant la construction de thermes onésiens, Hérodote en avait déjà fait la remarque lorsqu'il écrivait : « Beaucoup de gens croient que les eaux minérales chaudes contribuent à conserver la santé, et ils en usent, sans mesure et sans direction, à leur détriment, bien entendu ; il importe de leur faire abandonner cette fausse opinion. »

Mais, quels étaient donc les indications et les moyens de la cure thermale aux *Aquæ Onesiæ* ?

Sous les premiers empereurs romains, les sciences médicales étaient privées de bases solides, et la connaissance des vertus des eaux thermales relevait plus de l'empirisme que de notions physico-chimiques sé-

rieuses. Devant l'importance, de plus en plus grande, que prenait la balnéation, l'hydrologie fit de rapides progrès ; et l'on retrouve, autant dans les œuvres des médecins grecs : Gallien, Archigènes, ou Oribase, que dans celles de médecins latins : Antyllus, Aetius, ou dans l'admirable Histoire Naturelle de Pline l'Ancien, le développement de cette science. Toutes les théories d'ailleurs de ces auteurs, ont été rassemblées au milieu du XVI^e siècle, dans un traité célèbre : le « **De balneis** », et c'est lui qui, en grande partie, les a transmises jusqu'à nous.

Il est déjà un fait certain, c'est qu'à l'époque qui nous occupe, les Romains connaissaient les principales eaux thermales que l'on peut rencontrer. Si Hérodote avait estimé qu'elles n'étaient pas susceptibles de classification, Pline l'Ancien les divisait en **sulfureuses**, **alumineuses**, **salées**, **nitreuses**, **bitumeuses**, **ferrugineuses** et **acidulées** (1). On retrouve la même classification, à peu de chose près, dans Antyllus et Archigènes. Il nous suffit donc de rechercher les indications alors connues des eaux sulfureuses, pour savoir quels malades venaient se traiter à Luchon. MM. Bonnard et Percepied, dans leur livre, « **La Gaule Thermale** », présentent un travail très documenté sur cette question ; nous nous y sommes souvent reportés.

Une indication majeure, que l'on retrouve signalée par tous les auteurs grecs et latins, est représentée par les **troubles nerveux**. Antyllus, Archigènes et Pline sont formels à ce sujet : « Ces eaux sulfureuses sont bonnes pour les nerfs » (Pline) ; « elles produisent le ramollissement des nerfs » (Antyllus) ; « elles ramollissent les nerfs » (Archigènes). Sans doute, comme le fait remarquer le Dr Brunies (2), il serait bien osé de

(1) Pline l'Ancien. Hist. Natur. L. XXXI-2.

(2) Dr Brunies, Hydrologie de Pline l'Ancien, Thèse Bordeaux 1933.

se baser sur de pareilles assertions pour avancer que les anciens connaissaient déjà l'action du soufre dans la nutrition du système nerveux ; ce qu'ils entendaient par ramollissement des nerfs, c'était vraisemblablement une action sédative, portant sur l'organisme tout entier, et, bien que celle-ci soit réelle, on ne peut que s'étonner de l'importance qu'ils lui accordaient.

Les affections de l'estomac viennent ensuite ; mais, ici, les auteurs ne sont plus d'accord. Si Pline affirme « qu'elles sont susceptibles d'amélioration par les eaux sulfureuses », pour Antyllus, au contraire, dont Oribase reprend la théorie dans son « Synopsis », ces eaux « affaiblissent et retournent l'orifice de l'estomac » ; « elles le dérangent » pour Archigènes. Sans vouloir discuter, ici, la première de ces opinions qui n'a pu résister à l'expérience dont Gallien disait : « qu'elle, seule, devait juger les sources thermales », peut-être est-on en droit d'expliquer la seconde par l'intolérance gastrique que provoque, chez certains malades, le goût ou l'odeur si spéciale des eaux sulfureuses, à moins que ce ne soit leur abus. Nous verrons, en effet, qu'il en était fait, souvent, une consommation importante.

D'ailleurs, troubles nerveux et affections gastriques ne représentaient que les indications primitives de la cure sulfurée. Très vite, vinrent s'y ajouter d'autres affections qui, étant données nos connaissances actuelles sur la biologie du soufre, montrent combien les premiers hydrologues étaient des observateurs avertis. Nous retrouvons ces affections, groupées dans les écrits d'Aetius, médecin du IV^e siècle. Ce sont les **maladies de la peau**, parmi lesquelles l'auteur insiste particulièrement sur le « vitiligo, la lèpre blanche et noire, les vieux ulcères » ; les **fluxions articulaires**, dont la podagre revendiquait une large part ; les **fractures** mal consolidées ou vicieusement consolidées ; les **affections**

utérines, et, plus accessoirement toutefois, « l'induration de la rate ». Mais, remarque Aetius, il est aussi des contre-indications au traitement par les eaux sulfureuses, et les tumeurs indurées, par exemple, n'en sont nullement bénéficiaires. Dans le « De balneis », Paul d'Egine ne s'exprimera pas autrement (1).

Ces quelques notes, malheureusement trop brèves, nous indiquent, cependant, quelle pouvait être la doctrine thermale de Luchon, il y a près de 2.000 ans. On y retrouve, on le voit, les grandes indications qui font encore aujourd'hui le succès de cette station : affections rhumatismales, dermatologiques, gynécologiques. Il y manque, il est vrai, les affections respiratoires ; mais, en dépit de Gallien qui affirmait que les vapeurs de soufre ne convenaient pas aux muqueuses nasales et laryngées, « parce qu'elles les desséchaient trop » (2), nul doute que les Romains, qui venaient en foule au Vaporarium, ne se soient rapidement rendu compte du bon effet de pareilles vapeurs sur ces muqueuses, et que les *Aquæ Onesiæ* n'aient compté encore parmi leurs fidèles, bien des malades, atteints de catarrhes rhino-laryngo-bronchiques et de surdité.

*
* *

Il suffit de se rappeler la disposition intérieure des Thermes Onésiens, pour se rendre compte que la base du traitement thermal était représentée par les bains chauds.

Le bain de vapeur en était le complément indispensable ; c'est par lui que débutait la cure. Il était d'autant plus goûté des malades que la chaleur qui s'y dégageait n'était pas, comme dans les thermes ordinaires, artificiellement produite par des fourneaux, mais

(1) De balneis, L. I, ch. 3.

(2) Galien, « De compositione medicorum ».

DE BALNEIS

OMNIA QVE EXTANT APVD GRÆCOS, LATINOS, ET ARABAS,
tam medicos quàm quoscunque ceterarum artium probatos scriptores;
qui vel integris libris, vel quoquo alio modo hanc materiam
tractauerunt: nuper hinc inde accurate conquisita
& excerpta, atque in vnum tandem
hoc volumen redacta.

IN QVODAMQVE ARVARVM AC THERMARVM OMNIVM,
quæ in toto fere orbe terrarum sunt, Metallorum item, & reliquorum
Mineralium naturæ, vires, atque vsus exquisitissime explicantur:

INDICIBVS QVATVOR APPOSITIS,

Quorum Primus Auctores omnes, qui in hoc volumine habentur: Secundus Balneorum
nomina: Tertius Capita cuiuscunque libri: Quartus Attingibiles curationes in his libris
contentas, quæ vi ac beneficio Balneorum facta fuerunt, complectitur.

Opus nostra hac ætate, in qua tam frequens est Thermarum vsus, medicis
quidem necessarium, cæteris vero omnibus tum summo
pere vtile, tum etiã periuicundum.



Cum priuilegio summi Pontificis Senatusq; Veneti.

VENETIIS APVD IUNTAS
M D LIII.

provenait, nous l'avons vu, de la source elle-même, inondant l'hypocauste. Ainsi se trouvait réalisée cette chaleur humide, si appréciée des Romains; point n'était besoin, ici, d'arroser le sol pour humidifier l'air, comme le demandait Galien (1).

Ce bain de vapeur était surtout suivi par ceux auxquels était nécessaire une cure de désintoxication. Provoquant une sudation intense, « il liquéfiait les matières dans tout le corps, raréfiait la peau, et évacuait une partie de ce qui est en dessous » (2). Il convenait ainsi parfaitement aux rhumatisants et aux arthritiques. Les congestifs, les gros insuffisants circulatoires, les apoplectiques, devaient s'en abstenir. Celse recommandait de ne jamais y entrer avant la fin de la digestion, sous peine d'accidents (3). Les gradins qui s'étagaient autour du Laconicum permettaient d'ailleurs de s'exposer à une température différente, selon que l'on se trouvait près de la voûte où s'ouvrait le clypéus, ou près du sol d'où, par des orifices multiples, s'échappaient les vapeurs bienfaisantes. Ainsi, dans une même salle, pouvait-on traiter à la fois des tempéraments différents.

En sortant du bain de vapeur, les malades prenaient un bain d'eau chaude ; « ce bain compte parmi les meilleures mesures du régime », écrivait Oribase (4), « il agit, par ses propriétés humectantes, en introduisant une vapeur profitable dans les parties solides de l'organisme. » Sa température était contrôlée avec soin; elle ne devait jamais être trop élevée, pour ne pas empêcher « les matières excrémentielles d'être évacuées au dehors. » Certains malades préférant cependant une

(1) Galien, *Methodi medendi*, X-10.

(2) Oribase, *Œuvres*, L. II.

(3) Celse, *De la médecine*, L. I-4.

(4) Oribase, *Coll. Méd.*, tome II.

eau plus chaude que d'autres, les bassins, dans le même caldarium, étaient remplis par des sources de thermalité différente, et il devait en être ainsi aux *Aquæ Onesiæ*, comme dans bien d'autres thermes romains.

On ne devait entrer dans le bain que reposé (*Aetius*) ; et il était indispensable, pour en tirer profit, d'y rester presque complètement immobile, car « le mouvement resserre le corps et empêche l'imprégnation par les propriétés de l'eau » (1). Pline recommandait que sa durée soit courte : « il ne faut guère y rester plus longtemps que dans un bain ordinaire, écrivait-il ; bien des gens se piquent d'endurer pendant plusieurs heures la chaleur des eaux, cela est fort pernicieux » (2). Mais Pline était, sur ce point, en désaccord avec Hérodote qui avait préconisé de modifier la longueur du bain au cours de la cure. « Si l'on veut faire une cure de trois semaines, on commencera par des bains de un quart d'heure, on augmentera peu à peu, de manière à arriver à deux heures vers le septième jour ; on s'en tiendra à cet espace de temps jusqu'à la fin de la deuxième semaine, après quoi, on diminuera de même, et on s'arrêtera au chiffre du début, en suivant une marche exactement inverse. »

Le bain fini, il était très recommandé de se faire frictionner le corps avec de l'huile. C'est encore Pline qui écrit : « On est exposé aux maladies, parce que l'odeur que les eaux exhalent, porte à la tête, la met en sueur, tandis que le reste du corps est immergé ; la friction est donc utile ». Pourtant, avant la friction, un bain froid (*Oribase*) ou des affusions tièdes (*Galien*), étaient souvent pratiqués.

En général, il n'était pris qu'un seul bain par jour,

(1) *Oribase*, Loc. cit.

(2) Pline, *Hist. Nat. L. XXXI-32*.

mais, si le malade n'était pas soulagé, il lui était permis d'en prendre un deuxième.

Les Romains connaissaient-ils la douche ? Et les Thermes Onésiens en possédaient-ils ?

Cette question ne peut être complètement tranchée. Sans doute, dans le dictionnaire des antiquités grecques et romaines, se trouve la reproduction d'un vieux vase de style pompéien, actuellement conservé au Musée de Berlin ; ce vase est orné de personnages debout, recevant sur le corps une eau tombant en jet, tandis que leurs vêtements sont suspendus à un portique. Si le terme de douches ne date que du XIV^e siècle, l'acte qui le traduit, semble donc remonter à la plus haute antiquité ; d'ailleurs, dans le « de balneis » se trouve une phrase d'Aetius qui recommande : « de ne pas s'exposer à des filets d'eau sortant du bitume et du soufre, et surtout d'en préserver la tête. » Et cette phrase, tout en nous apprenant que la douche était connue des Romains, nous permet de douter qu'il y en eut d'installées, à cette époque, à Luchon.

Si l'hydrothérapie externe représentait la forme la plus habituelle de l'utilisation des eaux thermales aux Aquæ Onesiaë, il s'y ajoutait, pour certains malades, la cure de boisson. L'opinion de Galien, qui, après Pline, estimait que les eaux sulfureuses pouvaient être absorbées sans inconvénient, au même titre que les eaux nitreuses et alumineuses, la découverte, dans les piscines des thermes onésiens, lors des fouilles de 1905, de fragments de coupes et de poteries, dont quelques-uns étaient décorés d'émaux les plus brillants, que ni l'enfouissement, ni le soufre, n'avaient altérés, sont des témoignages assez probants de cette cure hydrique.

Les Romains buvaient l'eau thermale pendant qu'ils étaient dans leur bain ou séjournaient dans l'étuve. Cette eau remplaçait les infusions ou boissons sudorifiques, qu'ils avaient l'habitude de prendre dans les

thermes de la métropole. Mais ils la buvaient aussi indépendamment de tout traitement externe, reconnaissant à ce mode d'absorption une vertu particulière.

Cette vertu était pour eux si grande que certains malades, croyant ainsi guérir plus vite, en faisaient un réel abus. Pline nous l'apprend dans un texte resté classique : « C'est une erreur, remarque-t-il, de se faire gloire de boire beaucoup d'eau minérale. J'ai vu des gens gonflés à force d'en boire, et dont la peau était tellement tendue qu'elle recouvrait leur bague, parce qu'ils ne pouvaient rendre la quantité d'eau qu'ils avaient avalée. » Et il ajoute, sans que l'on puisse bien comprendre la raison qui l'inclinait à penser ainsi : « On ne doit pas en boire beaucoup sans prendre, en même temps, fréquemment, du sel » (1).

Bien qu'une eau sulfureuse ne soit pas en état de se conserver longtemps, et que son transport, à notre époque, ne soit guère pratiqué, on peut se demander si, aux temps florides des thermes onésiens, où seuls les riches personnages pouvaient s'offrir le luxe de se déplacer et de venir aux eaux, il en était bien de même.

Le « Magasin Pittoresque » de 1876 signale la découverte, dans le val d'Ottanez, en Espagne, d'une coupe en argent massif, dont la fabrication semblait remonter au milieu du second siècle de l'ère chrétienne. Sur cette coupe qui, vraisemblablement, a été fabriquée dans un endroit éloigné de celui où elle a été trouvée, — elle fut apportée par un baigneur venant peut-être des eaux pyrénéennes, — se trouve évoquée toute la vie thermale. On y voit la source personnifiée par une nymphe accoudée à une amphore ; un esclave puisant de l'eau ; un serviteur en offrant un gobelet à un infirme ; un autre, encore, remplissant un tonneau, chargé sur une charrette à bœufs. C'est cette dernière image

(1) Pline, H. N., Loc. cit.

qui fait poser la question du transport des eaux. Mais il faut reconnaître, avec franchise, que rien ne permet de supposer que ce transport intéressât les eaux sulfureuses, et que cette technique fut employée à Luchon.

*
**

Il suffit de considérer les nombreux monuments votifs trouvés dans la vallée luchonnaise, et actuellement épars dans de nombreux musées de France, pour se rendre compte des bienfaits de la cure onésienne. La coutume romaine voulait, en effet, que les baigneurs qui avaient recouvré la santé, laissassent, en remerciement, des stèles, des autels ou des cippes, dédiés aux divinités protectrices des sources. Ceux-ci étaient fabriqués par les *marmorarii* et gravés par les *lapicides* qui tenaient boutique, soit dans les thermes même, soit dans leur voisinage immédiat.

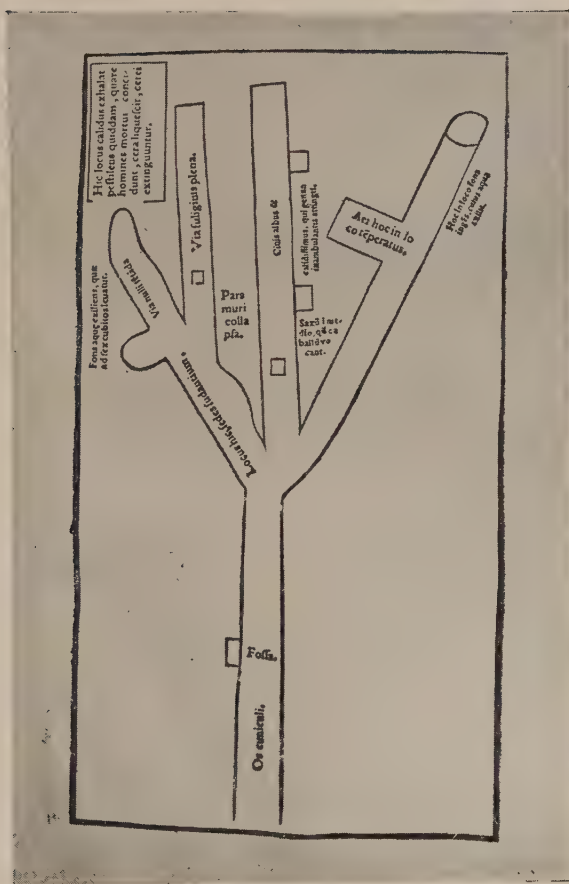
Les cippes de Luchon, tous en marbre de St-Béat, s'adressent surtout au Dieu Ilixon et aux nymphes de la montagne. Quelle que soit, d'ailleurs, la divinité en cause, les formules qui y sont gravées sont toutes à peu près identiques et peuvent se résumer ainsi : « *Ilixonî deo (ou nimphis) X. . . . V. S. L. M.* ». Au Dieu Ilixon (ou aux nymphes), Un Tel acquitte son vœu avec empressement et reconnaissance. La deuxième partie de cette formule est la traduction des lettres V. S. L. M., complétées par la plupart des épigraphistes sous la forme suivante : « *votum solvit libens merito* ». Ces lettres pourraient cependant représenter encore les initiales des mots latins : « *votum solvit liberatus morbo* » ; dès lors, l'inscription générale deviendrait : « Au Dieu Ilixon, Un Tel guéri, s'acquitte de son vœu », ce qui serait plus adapté à un lieu où les malades venaient chercher l'atténuation de leur mal.

Mais, les *Aquæ Onesiæ* n'étaient pas seulement fré-

quentées par des malades ; elles étaient aussi la ville d'eaux élégante où les Romains fortunés aimaient passer les mois d'été. « La brillante et voluptueuse jeunesse de Rome s'y donnait volontiers rendez-vous », comme le prouvent le caractère de certaines stèles votives et les indications de filiation qui y sont gravées. Sabinus, fils de Mandatius, Fortis, fils de Sulpicius, Secundinus, fils de Verecundus, Uria, fille de Ruphus, et bien d'autres encore, ont ainsi laissé dans la pierre leur nom désormais célèbre ; peut-être, comme le pense M. Barrau de Lorde, venaient-ils, « avant d'effleurer les plaisirs de la Gaule et des Espagnes, puiser aux sources bienfaisantes, l'énergie nécessaire à leurs ambitieuses passions ».

Les thermes restaient le cœur de la cité ; ils étaient sa raison de vivre, véritables lieux publics où l'on se retrouvait, non seulement pour suivre sa cure, mais encore pour causer, philosopher, jouer aux dés, aux osselets ou aux thesseres, et se livrer à tous les exercices du corps. On y passait de longs moments, et si, parfois, l'affluence y était moins considérable, c'était que Lugdunum Convenarum avait organisé, dans son magnifique amphithéâtre, des jeux de cirque qui avaient attiré la clientèle, ou que quelque pantomime ou représentations théâtrales l'avaient momentanément retenue.

Dès la cinquième heure (10 heures du matin), patriciennes et patriciens s'y rendaient, dans leur litière, escortés de nombreux esclaves portant les accessoires de bains et les aidant à traverser la foule. Déjà, en effet, les portiques et les vestibules étaient encombrés d'une multitude affairée. Tout le jour, et peut-être même une partie de la nuit, baigneurs, oisifs, serviteurs de bains (*balnarii*), allaient et venaient, dans un tumulte incessant, touchant parfois au vacarme, contre lequel, Sénèque, dans une épître adressée des bains de



Galleries de captage des sources à l'époque Gallo-Romaine (De Balneis)

Baiës, à Lucinius, — mais la vie des thermes n'était-elle pas partout à peu près semblable, — s'élève avec force. « Figurez-vous, dit-il, toutes espèces de bruits qui peuvent importuner l'oreille ; bruit de ceux qui sautent dans les piscines, avec un grand tapage d'eau qui rejaillit ;... bruit des frictions dont le son varie, selon que la main frappe du creux ou du plat ;... bruit des athlètes qui, avant de se baigner, s'exercent dans la païestre, poussant de longs gémissements quand ils succombent à la fatigue ou feignent d'y succomber ;... bruit de gens qui déclament des vers ou qui, chanteurs impitoyables, ne trouvant leur voix belle que dans le bain, se mettent à chanter jusqu'à faire trembler les voûtes de l'édifice. Ceux-là, au moins, ont des voix naturelles, mais représentez-vous les épilateurs qui, pour attirer davantage l'attention, crient d'une voix aiguë et perçante... et les pâtisseries, les charcutiers, les confiseurs, les cabaretiers... ». Car on buvait, aux thermes, et pas seulement de l'eau minérale ; on y mangeait, aussi...

Il est possible, et même probable, que les thermes onésiens ne firent pas exception à la règle, et que, très rapidement, une certaine licence y régna. Les mœurs dissolues de la Rome impériale gagnèrent aussi ses provinces et ses colonies. « D'abord, dit Sénèque, on avait été retenu par la pudeur des mœurs antiques, et l'on n'aurait pas osé aller aux bains sans ordonnance » ; très vite on y vint pour son plaisir. Les ablutions n'étaient plus que prétexte à des fêtes continuelles. C'est sans doute aux *Aquæ Onesiæ* qu'Octave-Auguste lui-même vint cacher ses amours avec la belle Téréntia, enlevée à son ministre et ami Mécène, ainsi que le relate un passage de l'histoire romaine de Coffeteau ; et, vraisemblablement, maintes Lævina, dont Martial nous conte l'histoire, « y arrivèrent Pénélope et en repartirent Hélène ».

Les **Aquæ Onesiæ** étaient loin de posséder, toutefois, la réputation de Baiës, station thermale renommée des environs de Naples, qui était, selon Sénèque, la retraite du vice, et où, disait Ovide, « on retrouvait la vie, mais en perdant le cœur ». Elles devaient bien, cependant, présenter avec elle quelques analogies, et ceci explique, autant que la valeur thérapeutique de leurs eaux, la devise qui leur fut un peu plus tard attribuée : « **Balneum lixonense post napolitense primum** ». Les bains d'Ilixon, les premiers, après ceux de Naples.

*
**

Cette fière devise, les **Aquæ Onesiæ** la méritèrent pendant les quatre premiers siècles de notre ère. Au cours de ces quatre siècles, rien ne semblait pouvoir troubler leur prospérité, non plus que celle du pays des Convènes, partie de l'Aquitaine qui représentait « la moëlle de toute la Gaule et l'image du Paradis Terrestre ». L'influence du christianisme, relevant les mœurs corrompues des anciens Romains, devait, en réduisant la clientèle des stations thermales, porter le premier coup aux Thermes Onésiens ; l'invasion des barbares compléta leur anéantissement.

Rien ne résista à ces hordes sauvages qui, au début du V^e siècle, parcoururent la Gaule, « l'épée et la torche à la main ». La Novem Populanie, comme la Lyonnaise et la Narbonnaise, fut presque entièrement ravagée, et peu de villes échappèrent à la destruction. Sans doute, avec les Wisigoths qui, après leur victoire sur Honorius, en 418, obtinrent l'Aquitaine, la vie parut reprendre un peu partout dans cette province. Peut-être, même, est-ce des **Aquæ Onesiæ** que parle Sidoine Appolinaire, dans une de ses lettres à son ami Aper, et où il s'exprime en ces termes : « Où te trouves-tu, cher ami, n'est-ce pas auprès des eaux chaudes... qui jaillissent des cavités rugueuses, en roulant des pierres

tout imprégnées de soufre » (1). Ce regain de célébrité fut, néanmoins, de courte durée. Au VI^e siècle, les Francs remplacèrent les Wisigoths et détruisirent Lugdunum Convenarum, la capitale des Convènes, qui ne voulait pas accepter leur joug. Avec la chute de cette ville, les thermes onésiens tombèrent définitivement dans l'oubli.

(1) Sidoine Appolinaire, Livre V, Lettre XIV, édit. Teubner.

LA RENAISSANCE DE LUCHON AUX XVIII^e ET XIX^e SIECLES

I

ÉVOLUTION DES THERMES

Malgré la destruction probable des *Aquæ Onesiæ* par les Francs, destruction qu'acheva l'invasion sarrazine, les sources thermales ne furent pas complètement abandonnées ; recouvertes en partie par les éboulements successifs, envahies par d'épaisses broussailles, elles continuèrent à couler, au milieu des ruines, formant dans la vallée des marécages épars. Quelques malades, surtout des paysans des montagnes voisines, venaient, par tradition, chercher la santé à ces fontaines oubliées. « On les voyait, dit Michel Bertrand, se traîner vers les portiques déserts des établissements thermaux, écarter les ronces qui en obstruaient les avenues, et, de leurs mains débiles, creuser, au milieu des décombres, des piscines où ils retrouvaient la santé ».

Vers la fin du XIV^e siècle, sous le régime féodal, la vogue de Luchon sembla renaître un peu ; vogue toute relative, du reste. Un titre de 1375 porte, en effet, que « les passerries de Baicgnières, tant en deçà qu'au delà du port, sont franchises de tous droits, pour ce que les ravages de la peste appelant quantité de malades dans ses eaux, qui y viennent se baicgnier ».

Notons ici la nouvelle appellation de Luchon qui, des *Aquæ Onesiæ*, en passant par *Balnearia Lixonense*, était devenue les baigneries de Luçon, Baicgnières. Cette dernière dénomination se trouve déjà dans un titre de 987 et un autre de 1266, par lequel Bertrand V, comte de Comminges, accorde à la ville des privilèges importants.

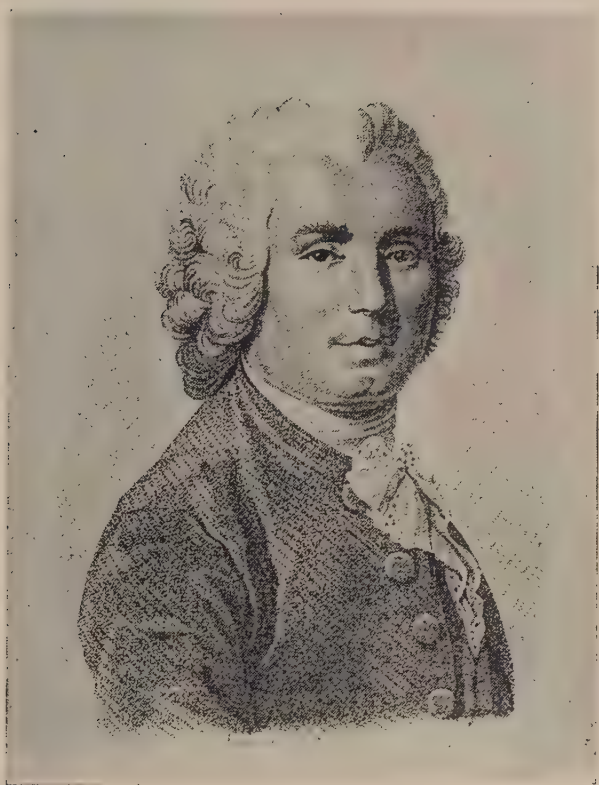
Mais, la véritable renaissance de Luchon date de plus tard. Elle eut comme point de départ la cure que fit à Barèges le Duc du Maine, accompagné de Fagon, médecin de Louis XIV, et les écrits, en particulier le « *Journal de Barèges* », qu'Antoine, Théophile et François de Bordeu publièrent, à partir de 1749. De tels événements, en attirant l'attention sur les eaux sulfureuses des Pyrénées, devaient faire sortir Luchon de son long sommeil.

*
**

Ce fut le Baron Mégret d'Etigny, intendant des Provinces de Gascogne et du Béarn, qui fit, dans ce but, le premier effort. La tâche était ardue, si l'on en croit les Mémoires de Campardon, chirurgien major des eaux et de l'hôpital civil de Bagnères, mais d'Etigny « joignait aux talents d'un administrateur habile, les vertus d'un philanthrope » ; il ne se découragea point et finit par réussir.

L'état des bains de Luchon, au moment où commença à s'en occuper le célèbre intendant, était des plus précaire ; ils comprenaient, en tout et pour tout, un vaste réservoir long de 24 pieds et large de 9, entièrement découvert et entouré d'une petite murette jusqu'à hauteur d'appui.

Cette piscine unique était alimentée par une source émergeant du sol, au fond d'une grotte artificielle, située au pied de la montagne, et dont l'ouverture était



Théophile de Bordeu (1722-1776)

fermée par une porte. On avait nommé cette source « la Grotte », à cause même de sa situation.

L'eau fort chaude, « bouillante », dit Campardon, qui s'en écoulait, était amenée par une canalisation de bois dans le réservoir. Elle s'y refroidissait toute une nuit, avant qu'il soit permis aux malades de s'y tremper pêle-mêle. Parfois, le lendemain matin, sa température était encore trop élevée ; on remédiait à cet état de choses en remuant l'eau fortement avec des lattes de bois.

Au-dessous et auprès du réservoir, se trouvait ce que l'on nommait l'hôpital, mais que M. de Froidour, dans une lettre à M. de Héricourt, appelle plus simplement « une espèce de grange ». Et c'était bien plutôt une grange, en effet, que cette bâtisse longue, couverte d'ardoises, attenante par l'une de ses extrémités au réservoir des bains. Elle comprenait un rez-de-chaussée et un premier étage, longés chacun par un couloir central sur lequel s'ouvraient des chambres : douze en bas, dix au premier.

Mais peut-on encore ici parler de chambres devant ces sortes de pièces de 8 pieds de long sur 6 pieds 1/2 de large, quelques-unes seulement éclairées par une petite fenêtre et dont les lits, deux par réduit, ne comprenaient ni paillasse, ni matelas. Il fallait que les malades se munissent de tout l'indispensable. Il est vrai qu'ils ne payaient pour le logement et le bain que 3 sols par jour ; encore les porteurs d'un certificat d'indigence se voyaient-ils exemptés de ce paiement par l'unique baigneur, qui était en même temps directeur des bains et surveillant de la piscine et de l'hôpital.

La majorité des auteurs qui ont écrit sur Luchon, après avoir rappelé, comme nous venons de le faire, l'état des bains vers 1750, parlent des premiers aménagements apportées comme étant dûs à d'Etigny. Cet intendant dont Luchon a gardé, à juste titre le souve-

nir — son œuvre est prodigieuse — n'est pour rien cependant dans la transformation initiale. Le Docteur Marcaillhou d'Aymeric, en effet, dans une thèse toute récente sur les Baigneries de Luchon, met en relief le rôle qu'a joué un de ses aïeux Jacques Barrau, d'abord fermier des bains, puis trésorier de la ville, dans la renaissance de cette station au XVIII^e siècle.

La première chose que fit faire Barrau fut l'élévation des murs limitant la piscine, de façon à ce qu'on pût la couvrir d'un toit. Il fit placer aussi dans l'enceinte même du bain, 9 auges de bois qui n'étaient séparées que par leur propre paroi et qui mesuraient 7 pieds de long, 1 pied 4 pouces de large et 1 pied environ d'épaisseur. Une cloison médiane divisait longitudinalement chacune des auges permettant ainsi à 18 personnes de se baigner à la fois.

Peut-être s'étonnera-t-on d'une telle organisation ou ni la propreté ni la décence ne trouvaient bien leur compte, mais Champmartin n'écrivait-il pas que « c'était de ce temps, lorsqu'un chevron mitoyen servait à séparer les sexes, que les eaux de Luchon ont opéré leurs cures les plus frappantes ». On doit d'ailleurs à la vérité, de dire qu'un couvercle, dont la charnière se trouvait sur la cloison médiane, se rabattait sur les deux moitiés de l'auge, ne laissant passer que la tête des occupants.

Toutes ces modifications premières n'étaient peut-être pas encore très remarquables, et les baigneurs restaient soumis à de multiples inconvénients, tels que le débordement des eaux d'une auge dans l'autre, ou le passage du vent et du brouillard par un côté encore ouvert de l'établissement. De petites couleuvres, même, venues des ronces et des broussailles voisines, se rencontraient parfois dans ces lieux. Ces modifications,

cependant, malgré toutes leurs imperfections, marquaient le départ d'une ère nouvelle.

Mais Jacques Barrau ne s'en tint pas là. Jusqu'à lui, l'eau de la « grotte » était seule utilisée ; or, le nombre des bains à donner augmentait de jour en jour, et cette source était peu abondante. Elle était, de plus, fort chaude, et la perte de temps occasionnée par son refroidissement spontané, ne contribuait pas à favoriser la rapidité de l'administration des bains. D'autres sources, situées à vingt pas au-dessus de la grotte, et moins chaudes, furent donc employées. Ces eaux, auxquelles fut donné le nom de la « Reine », amenées comme l'eau de la grotte par des conduits particuliers, se déversaient dans un canal horizontal, longeant les auges, où un système de soupapes les faisait à volonté pénétrer. Le mélange étant encore trop chaud, deux sources froides et deux autres presque tièdes et blanchâtres (qui, plus tard, devinrent la « Blanche »), furent aussi amenées par un troisième système de canaux, identique aux précédents.

Une fois utilisées, toutes ces eaux se déversaient au-dessous de l'hôpital, du côté « de la petite plaine », dans un bourbier où elles se sédimentaient en trois couches : une couche onctueuse de boue noirâtre, une couche rougeâtre et verdâtre qui « devait être du soufre ou du vitriol », un enduit blanc et savonneux, « identique à la pâte à papier ».

C'est à ce moment de la restauration, encore bien précaire, des bains, que Jacques Barrau intéressa d'Etigny à Luchon. Des témoignages de l'effet salutaire des eaux furent, par ses soins, adressés à l'intendant de Gascogne et du Béarn, qui vint, pour la première fois, se rendre compte de l'état des lieux, en 1759.

D'Etigny, dès lors, travailla sans relâche ; il s'occupait, avant tout, d'assurer une voie d'abord commode à

cette station dont il devinait l'importance future. En 1762, une belle route était tracée de Montréjeau à Luchon, qui devait suivre, à peu de chose près, l'ancienne voie romaine. En 1765, la vieille ville était reliée aux bains par une magnifique allée de tilleuls qui porte aujourd'hui le nom du grand intendant, « Ce qui, écrit Taine, par les expropriations qu'elle nécessita, faillit le faire lapider ». Entre temps, d'Etigny avait — nous y reviendrons — renouvelé le service médical, et, par la puissance de sa charge, décidé de grands personnages à venir prendre les eaux. Le Maréchal de Richelieu, en 1763, puis en 1766, se rendit le premier à sa demande ; ce fut le départ de la renommée de la station.

L'intention qu'avait d'Etigny d'élever des thermes d'une certaine importance à l'extrémité de son allée, ne put malheureusement être réalisée. Pourtant, son idée avait été admise par le Conseil d'Etat qui, pour payer en partie ce nouvel édifice, autorisait l'établissement, à Cierp, d'un droit d'octroi à percevoir sur les vins qui monteraient dans la vallée. Mais celui qui « avait dérangé considérablement sa fortune dans la province pour les objets qui lui étaient utiles, et n'avait eu en vue que le service de son maître », devait, en 1765, tomber brusquement en disgrâce. Son projet fut abandonné.

« Peu de temps après, le 4 août 1767, retiré dans ses terres de Bourgogne, d'Etigny y mourait d'une maladie de foie, oublié par certains, critiqué par beaucoup d'autres, haï par quelques-uns, ceux surtout qu'il avait obligés ».

Son œuvre restait cependant, et son nom, donné à la plus belle avenue de Luchon, comme la statue de marbre qui le représente, érigée en 1889, sont les témoignages, tardifs mais profonds, de l'admiration qu'on doit lui garder.

Il est intéressant de remarquer comment se présen-

taient les sources et les bains à la mort de d'Etigny et au moment où La Chapelle lui succéda.

Il existait alors 12 sources qui se divisaient en : « **chaudes** » au nombre de 8, « **tièdes ou blanches** » au nombre de 2, « **froides** » également au nombre de 2.

La première des sources chaudes était représentée par l'ancienne eau de la « **grotte** », autrefois la seule connue et employée. Elle jaillissait dans la grotte déjà signalée, fermée par une porte, et dégageait une telle quantité de vapeur à « odeur de soufre et de bitume », que l'on était obligé de laisser la porte ouverte, pour ne point risquer d'être étouffé. Aussi, plusieurs personnes entraient-elles dans la grotte après leur bain « pour en recevoir les exhalaisons ».

L'eau claire et limpide de cette source faisait monter le thermomètre de M. Lyon à 51°. Possédant les mêmes propriétés chimiques que les eaux de Barèges, comme le relatent les expériences du 8 juillet et du 19 août 1760, elle n'en différait que parce qu'elle laissait déposer un sédiment noirâtre, doux, fin, huileux et qu'elle charriait, « une espèce de crasse savonneuse », très blanche et très abondante.

La deuxième source portait le nom de **Lassalle** (1). Elle appartenait au sieur Lassalle qui avait construit une sorte de cabane pour l'exploiter, munie de trois petites cuves. Elle présentait une température de 41° à l'émergence, et Campardon note que les eaux, après avoir été agitées et refroidies, « apparaissaient laiteuses et blanches ». Leur débit, assez réduit, obligeait à les arrêter dans un réservoir qui fournissait aux trois bains.

La troisième source avait été nommée des « **Romains** », du fait de sa découverte dans un endroit où l'on avait trouvé les vestiges des thermes onésiens.

(1) On trouve les deux orthographes : Lassalle et La Salle.

Possédant la même température et les mêmes propriétés que la précédente, dont elle ne semblait être qu'un filet aberrant, elle avait été achetée par Lassalle à la famille Rey, et conduite à son petit pavillon particulier.

La quatrième source, ou source **du Rocher** (appelée plus tard Ferras), avait été découverte dans un champ, au-dessus de la grotte, par un particulier qui, instruit de l'exemple de Lassalle et de Rey, voulait aussi essayer de faire fortune. Elle se rapprochait encore des sources de Lassalle et des Romains, et c'est par crainte de voir se multiplier, dans chaque champ des environs, des recherches qui pouvaient causer des dommages à ces deux sources, que d'Etigny avait fait rendre un arrêt par lequel « il était défendu de faire aucun creux ou fouille pour intercepter les eaux minérales de la ville, ni autrement, à peine de 1.500 livres d'amende ».

Les quatre autres sources chaudes, les deux tièdes et les deux froides jaillissaient dans une nouvelle grotte de la montagne, à vingt pas au-dessus et au midi de l'ancienne grotte des grands bains ; Campardon appelait ce lieu « la pépinière des eaux de Luchon ».

La source appelée « **La Reine** » était la plus abondante de cette pépinière ; elle comprenait trois filets, dont deux gros comme le doigt et un plus considérable. Un tremblement de terre, survenu en 1758, en avait modifié la température qui était auparavant assez basse et s'était élevée à 41°.

Tout auprès de « la Reine », s'écoulait « **la Douce** », onctueuse et peu abondante ; « **la chaude à droite** », à main droite de l'entrée de la pépinière et la « **chaude à gauche** » à main gauche de cette entrée. Toutes ces sources chaudes étaient réunies dans un aqueduc commun, qui, sous le nom de « Reine », les menait au

grand bain. Elles tombaient à l'angle méridional du bâtiment des bains, par un tuyau perpendiculaire, dans le canal horizontal qui longeait les cuves et distribuait les eaux. A cette époque où les douches se donnaient encore à la cruche, une telle disposition avait éveillé l'attention de Campardon qui préconisait l'emploi, dans ce sens, de la chute de 5 à 6 pieds de haut ainsi réalisée.

Les deux sources tièdes (ou **Blanches**) trouvées encore dans la pépinière, envoyaient leurs eaux dans le grand bain pour en tempérer la chaleur. Elles contenaient visiblement « beaucoup de soufre bien battu et bien divisé », et tiraient leur nom du fait « qu'elles déposaient sur les roches des filaments blancs et déliés, qui formaient une couche savonneuse qu'on enlevait facilement avec les doigts, mais dont la matière était si légère et si fugace que le courant de l'eau l'emportait à mesure qu'on la détachait ». Cette description semble s'adapter admirablement à la barégine que MM. Dufrénoy et R. Molinéry ont été les premiers à étudier dans la période contemporaine (1917), et sur laquelle nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir.

Quant aux deux sources froides apparaissant entre les blanches, elles étaient amenées au dehors par un canal de bois, et servaient à désaltérer les pauvres malades qui logeaient à l'hôpital.

Voici donc, cité par Campardon, un résumé des sources connues en 1761 et leurs différentes températures :

— Source de la Grotte.....	51°.
— Chaude à droite	51°.
— Chaude à gauche	45°.
— Source de la Reine.....	41°.
— Source douce.....	22°.
— Source de Lassalle.....	41°.

- La même dans le réservoir..... 36°.
- Eaux blanches et froides mêlées... 18°.

Ces sources desservait les « grands bains », bien pompeusement nommés, avec leurs neuf auges doubles, ainsi que le pavillon Lassalle et ses trois petites cuves.

Si Campardon, dans son mémoire de 1763, fait quelques remarques sur la composition des eaux de Luchon — sédiments noirâtres, fins, huileux de la Grotte ; soufre bien battu et bien divisé des Blanches, qui déposaient en outre des filaments formant sur le roc une couche savonneuse, — ces notions restaient bien légères.

Jean Barrié, dans un de ses mémoires manuscrits, est déjà un peu plus précis. Il reconnaît que l'eau de la Grotte « est vulnérable, détersive, sentant beaucoup le soufre et donnant la couleur du plomb à une pièce d'argent que l'on y met à tremper » Il trouve que « les filaments glaireux et blanchâtres qu'elle dépose, font sur la langue la sensation d'un sel piquant qui semble tenir tant soit peu d'un acide légèrement vitriolique ». Le goût « que donnent ces filaments à la bouche est beaucoup plus âpre que celui que laisse sur l'organe du goût une pièce de cuivre crasseuse ».

« La calcination de cet espèce de minéral, continue-t-il, laisse un résidu blanc, friable, à vertu caustique qui approche de celle de l'alun brûlé ». Et il ajoute : « toutes ces eaux mêlées séparément avec des liqueurs alcalines et acides, ne manifestent non plus tenir rien de l'acide ni de l'alcali et elles ne portent aucun changement de couleur, ni à la teinture de tournesol, ni à celle de fleur de mauve, ni au sirop violat, ni à la teinture de noix de Galle ».

L'auteur conclut enfin, après une longue dissertation qui se poursuit ainsi sur plusieurs feuillets « L'on voit

par tous ces phénomènes que les eaux minérales de Luchon, contiennent beaucoup de soufre, un sel vif piquant, mais un peu âcre, et une terre grasse, bitumeuse, alcaline qui les rendent savonneuses, mais surtout beaucoup de parties éthérées de ce soufre principe qui en s'évaporant sans cesse laisse ces eaux sans force et sans vertu, lorsqu'après un long transport elles ont été aussi trop longtemps gardées ».

Mais, ni Campardon, ni J. Barrié n'étaient chimistes et leurs connaissances en ce qui concerne la composition des eaux étaient forcément restreintes. Aussi, Richard de Hautescierck et surtout Bayen furent-ils chargés en 1766 de faire une analyse complète de ces eaux. Elle est rapportée dans le tome II du « Recueil d'observations des médecins des Hôpitaux militaires ».

Pour Bayen, le « foie de soufre », l'actuel pentasulfure de sodium, représentait la nature du principe sulfureux des eaux des Pyrénées et le sulfure en cause était bien le sulfure de sodium (natrum et soufre). Le savant chimiste avait également mis en évidence à côté du sel de Glauber, la présence de matières grasses et de « terre vitrifiable qui, fondue avec du minium, donnait du verre », ce qui prouve assez clairement que cette terre était de la silice.

Mais le blanchiment des eaux, que Campardon avait le premier remarqué, semble avoir particulièrement intéressé Bayen. « A peine arrivées par des conduits de bois dans des baignoires, écrit-il, on les voit (les eaux), se troubler légèrement, devenir laiteuses ; quelquefois aussi on s'aperçoit qu'une baignoire, remplie de ces eaux, a gardé sa limpidité, même après que la personne qui en a fait usage est sortie du bain. »

Ayant remarqué que le mélange des eaux minérales et de la source froide provoquait le phénomène aussi bien que le simple contact de l'air, il en concluait qu'il

y avait combinaison entre le carbonate de soude des premières et les sels terreux de l'eau froide et s'élevait contre la pratique du mélange des eaux de la Grotte et de la Reine avec les sources blanches et froides craignant une altération dans le principe des eaux.

Bayen étudia encore la composition des roches et des terres à travers lesquelles s'infiltraient des sources; l'action des eaux sur les roches, hors du contact de l'air et au contact de l'air; la formation d'acide sulfurique « partout où les roches étaient soumises à l'action simultanée de l'air et des vapeurs chargées de soufre ». Son travail devenait ainsi vraiment scientifique et Parmentier qui lui succéda comme pharmacien inspecteur général des armées, pouvait, en faisant son éloge, affirmer « que l'Analyse des eaux de Luchon était l'ouvrage le plus complet qu'on puisse citer en ce genre ».

*
* *

En 1782, l'intendant de La Chapelle succédait à d'Etigny, il en continua l'œuvre avec un zèle si admirable que ce fut pour lui le point de départ de lourdes fautes qui devaient entraîner sa disgrâce.

Dès son entrée en fonction, il s'occupa de l'érection du nouvel établissement thermal, vraiment indispensable, et chargea l'ingénieur Lebourgeois, de lui en faire les plans. Ceux-ci dressés, l'entrepreneur Guiard qui s'était engagé à les exécuter moyennant 40.000 livres, allait commencer les travaux lorsqu'il reçut l'ordre de les retarder. C'est qu'en effet, De la Chapelle s'étant ravisé, avait conçu l'idée d'un établissement plus important encore.

En 1783 de nouveaux plans furent étudiés et Bayen, revenu à Luchon, donna à leur sujet son approbation complète. Guiard augmenta assez considérablement son devis si l'on songe que de 40.000 livres il passa à 147.000.

Ce devis pourtant fut accepté, la somme devant être couverte par la commune qui s'était inscrite pour 14.000 livres; le droit d'octroi établi, autrefois, à Cierp, sur les vins montant dans la vallée, enfin, des fonds émanant du Roi.

Un rapport du Maréchal de Mouchy, Commandant en Chef de la Guyenne et de la Gascogne, nous apprend ce que devait être le nouvel établissement édifié à l'extrémité des allées d'Etigny : 36 cabines de bains devaient s'ouvrir sur un vaste hall formant le centre d'un corps de bâtiment surélevé lui-même de 13 marches.

Les travaux commencèrent au début de 1785, mais, à peine étaient-ils en train que l'argent commença à manquer et que M. de La Chapelle ne sut où le prendre. Les droits d'octroi sur les vins s'avéraient insuffisants et le Gouvernement ne voulait rien entendre.

Les rapports de M. Carrère (1), commissaire du roi chargé d'inspecter les eaux du Comminges et de Bigorre, étaient loin d'ailleurs d'être favorables à M. de La Chapelle avec lequel, depuis quelques années, il se trouvait en conflit. Aussi, le contrôleur général des finances auquel l'intendant avait adressé un mémoire qui était plutôt une supplique, lui répondait-il en Juin 1787, qu'il ne pouvait rien pour le tirer d'embarras, et lui faisait-il observer « qu'il n'aurait pas dû se livrer à une entreprise de cette importance sans avoir mis préalablement le ministre des finances à portée de prendre les ordres du roi ».

Cependant, M. de La Chapelle recevait bientôt l'autorisation de reprendre les travaux et l'argent nécessaire, mais peu de temps après, il tombait en disgrâce et

(1) B. de Gorsse. Les Mémoires d'un commissaire du Roy. St-Gaudens. Abadie, 1926.

la Révolution qui commençait à gronder, arrêta une fois de plus l'édification de l'établissement thermal.

Les protestations et les réclamations du Conseil Municipal de Luchon se multiplièrent alors et M. Sengez, médecin de la station et maire, fut chargé de les transmettre au Directoire du district. Le 24 août 1792, M. Niel, membre du Directoire, reçut l'ordre d'aller sur place faire une expertise pour savoir, au juste, ce qui restait à faire et les dépenses que cela occasionnerait. Sans doute, son rapport fut-il des plus favorables puisque, quelques mois plus tard, le Directoire et le district conclurent à la nécessité de terminer les travaux. Cependant, la loi d'Août 1793 dépouillait la commune de ses bains au profit de l'Etat. L'Etat devait-il continuer l'œuvre de d'Etigny et de de La Chapelle ? Dans la thèse du Docteur Marcailhou d'Aymeric, nous trouvons un curieux mémoire de M. Lomet qui avait été chargé par le Comité de Salut Public « de lui rendre compte des moyens les plus propres à faire jouir les défenseurs de la liberté du secours des eaux des Pyrénées ».

Or, ce mémoire critique l'emploi des eaux « qu'une vieille superstition considère comme un miracle qu'il ne faut pas regarder de trop près » ; l'installation des établissements qui, « s'ils avaient été construits en plaine et amenés sur des roulettes, ne seraient pas plus étrangers à la place qu'ils occupent » ; l'exploitation même de ces établissements « cloaques, obscurs, infects administrés par l'ignorance et régis par la cupidité ». Devant une telle partialité, la Convention préféra, sans doute, ne pas donner suite à l'affaire, mais il fallut le 11 Thermidor An XI pour que la propriété des bains de Luchon soit rendue à la commune.

Sous l'intendance de M. de La Chapelle, il existait donc à Luchon, en plus des anciens bains renfermant

toujours leurs 9 arçes, et du pavillon Lassalle en fort mauvais état, le nouvel établissement inachevé contenant 20 baignoires avec un cabinet de douches. Quant à l'hôpital, il avait été détruit en 1784.

*
* *

Avec la création des préfectures, le 28 Pluviose An VIII, fut nommé premier magistrat de la Haute-Garonne, M. Richard. Ce Préfet s'intéressant vivement à Luchon, résolut de doter la station des thermes nécessaires, mais plusieurs raisons le portèrent à penser qu'au lieu de terminer ceux qui avaient été commencés, il valait mieux en construire de nouveaux : le bâtiment de M. De la Chapelle se trouvait en effet assez éloigné des sources thermales, les intempéries avaient fortement endommagé la partie édifiée, les proportions de l'ensemble semblaient enfin avoir été conçues avec trop de luxe. Cette dernière raison était importante car la somme qu'il aurait fallu encore dépenser pour l'achèvement des travaux, semblait devoir être supérieure à celle qu'un établissement plus modeste pouvait coûter.

M. Laupies, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, entreprit de faire les plans du nouveau bâtiment. Il avait conçu l'idée d'un étage où devaient se trouver des logements pour les baigneurs ; la crainte cependant d'inconvénients provoqués par l'émanation des eaux sulfureuses lui fit abandonner ce projet pendant la construction.

Celle-ci fut commencée en 1805 et terminée en 1815. En même temps d'ailleurs fut édifié un petit établissement où fut amenée la Source Richard ; le sieur Ferras, propriétaire du pré dans lequel se trouvait la source du Rocher, fit, à son tour, construire un petit pa-

villon appelé Bains Ferras ; il le céda bientôt à la commune moyennant 50.000 francs.

Luchon à cette époque possédait ainsi trois bâtiments de bains : le grand, dit de la Reine, les bains Richard et les Bains Ferras. Tous les autres pavillons préexistants et en particulier la baraque Lasalle avaient été démolis.

Nous trouvons dans l'ouvrage du Docteur Lambron, le tableau des sources desservant ces divers établissements. Elles se divisaient ainsi :

I. - Grand établissement de la Reine	} 44 baignoires 3 douches 1 étuve
--------------------------------------	---

- la grotte inférieure
- la grotte supérieure
- la Reine
- la Source aux yeux (source des Romains)
- la Blanche
- la Froide

II. - Bains Richard (14 baignoires)

- Source Richard
- Source Lassalle

III. - Bains Ferras (6 baignoires)

- Source du Rocher ou du Pré Ferras.

Nous ne voudrions pas, dans cet aperçu de l'évolution des Thermes de Luchon aux XVIII^e et XIX^e siècles, insister trop longtemps sur des détails qui tirent leur seul intérêt de leur valeur historique. Pourtant, avant d'arriver à la dernière étape de ces thermes, il nous paraît utile de signaler encore deux faits importants : le percement des galeries souterraines et les travaux hydrauliques de Jean-François, dit de Neufchâteau.

Mal aménagées, recevant les infiltrations des eaux de pluie et l'hiver de la fonte des neiges, les sources subis-



Les Thermes de Luchon en 1860

saient des modifications importantes dans leur débit et leur thermalité. Pour y parer. Azémar, maire de Luchon, fit creuser des galeries destinées à aller chercher la source à son émergence même de la roche. Quatre galeries furent ainsi ouvertes. Si elles ne donnèrent pas tous les résultats escomptés, elles permirent toutefois de trouver trois sources nouvelles :

- la Reine supérieure 53°
- la Source du chauffoir 46°
- la Richard nouvelle 58°

Jean François, ingénieur des Mines, fut alors appelé pour opérer de nouvelles fouilles, bien isoler les naissants déjà existants et empêcher toute infiltration possible. Il creusa 520 m. de galeries et ses travaux élevèrent à 48 le nombre des sources dont le débit total passa ainsi à plus de 400.000 litres par 24 heures.

Mais, ce qui restera indiscutablement le fait saillant de son œuvre, c'est la conception qu'il eut et la réalisation qu'il mena à bien, en 1848, du Canal Hydrostatique.

Une source froide, la Saline, de débit extrêmement important servait à refroidir les eaux sulfureuses chaudes ; dans chaque baignoire se trouve toujours un robinet alimenté par cette eau. Cette source, par ses nombreux griffons, formait une ceinture aux différents groupes des sources thermales, en particulier, au groupe de la Blanche et Ferras dont un assez grand nombre de filets se mélangeaient à elle.

Pour refouler les filets d'eaux sulfureuses qui s'égareraient dans le territoire de la Saline froide et pour les forcer à rejoindre les sources dont ils provenaient, Jean François réunit dans un caniveau tous les griffons de la Froide et releva son niveau au moyen d'une

vannette à seuil. Il en résulta sur le territoire noyé ainsi par la Froide et où s'ouvraient de petits conduits aberrants par lesquels s'échappaient les filets d'eau thermale, une charge importante constituée par la masse d'eau du caniveau. Cette pression força les filets sulfureux à refluer vers la source mère dont ils étaient issus. Pour cela il fallait que la pression hydrostatique ne soit ni trop faible ni trop forte : trop faible, en effet, elle n'empêchait pas les filets ascensionnels de s'ouvrir dans la Froide ; trop forte elle repoussait ces mêmes filets, mais l'eau saline arrivait jusqu'à la source sulfureuse et se mélangeant à elle faisait baisser sa thermalité et sa sulfuration. Jean François réalisa l'équilibre de pression nécessaire et détermina un niveau optimum de la Saline Froide dans le canal hydrostatique. Ce niveau se trouve à 22 cm au dessus des points d'émergence des sources Blanche et Ferras.

La poursuite de ces travaux, la découverte de nombreuses sources expliquaient en même temps qu'elles classaient Luchon parmi les grandes villes thermales françaises, la nécessité, une fois de plus, d'un nouvel établissement. Celui-ci s'avérait d'autant plus nécessaire que celui qui existait alors venait d'être en partie détruit par les flammes comme le raconte un témoin oculaire, la célèbre Lady Chatterton, alors en villégiature dans les Pyrénées. Aussi, dès 1848, l'architecte Chambert se mit à l'ouvrage, et le monument grandiose qu'il éleva, malgré les quelques critiques qu'on a pu lui adresser, fait toujours l'admiration des baigneurs.

Encore fallait-il donner aux eaux employées une consécration scientifique. En 1849, le Conseil Municipal demanda à M. Filhol, chimiste éminent de la Faculté des Sciences de Toulouse, de faire l'analyse de ces eaux.

De nombreux chimistes, avant lui, et depuis Bayen, s'étaient occupés d'en rechercher la nature. Leur travail, cependant, avait vieilli. Filhol, dans un traité remarquable sur les « Eaux sulfureuses des Pyrénées », présenta, au contraire, une étude à laquelle on se reporte toujours (1853).

Contrairement à ce qu'avait autrefois soutenu Amédée Fontan, qui pensait que le principe sulfuré des eaux de Luchon était un sulphydrate de sulfure de soude, il prouva qu'on était en présence d'un monosulfure, théorie déjà soutenue par Bayen (1766) et plus tard par Anglada (1827) et Boulay.

Chaque source fut par lui soigneusement examinée. Nous ne voulons pas ici donner les résultats de ces nombreuses expérimentations synthétisées par des colonnes de chiffres que l'on peut trouver dans son ouvrage, et qui, d'ailleurs, ont été de multiples fois reproduits ; qu'il nous suffise de dire qu'à côté du sulfure de soude, le sulfure de fer et de manganèse, le chlorure de soude, le sulfate de potasse, de soude et de chaux, le silicate de soude, de chaux, de magnésie et d'alumine, le carbonate de soude, la silice libre, l'alumine et la magnésie, furent successivement dosés.

Par contre, certaines notes, beaucoup moins connues, car elles ne firent l'objet que d'une courte communication à l'Académie des Sciences de Toulouse, nous paraissent plus intéressantes par les discussions qu'elles soulèvent. Mais, laissons parler Filhol :

« Les sources minérales que possède la commune de Bagnères-de-Luchon sont fort nombreuses ; on peut les diviser comme il suit :

- 1° eaux sulfureuses,
- 2° eaux salines (sulfureuses dégénérées),
- 3° ferrugineuses.

« Les sources sulfureuses sont, actuellement, au

nombre de 36, dont 22 ont été découvertes par M. François depuis 1848. Ces 36 sources constituent la série d'eaux sulfureuses la plus belle et la plus complète qui soit connue ; la richesse de certaines sources est telle qu'aucune autre localité des Pyrénées ne peut être comparée, sous ce rapport, à Bagnères-de-Luchon. Le débit des nouvelles sources s'élève à environ 168.000 litres en 24 heures ; presque toutes ces sources ont sur les anciennes l'avantage d'être très sulfureuses, quoique beaucoup moins chaudes.

« Aidé du concours de M. François, j'ai pu faire sur les eaux sulfureuses des observations plus suivies que toutes celles qui avaient été faites jusqu'à ce jour ; c'est ainsi que j'ai pu m'assurer, par une série d'observations dont le nombre s'élève à près de 400, que la température des sources, même les mieux aménagées et les plus indépendantes de l'action des eaux froides, éprouve des variations légères dont j'espère pouvoir faire connaître, un peu plus tard, la cause : ce fait n'est certainement pas particulier aux eaux de Bagnères-de-Luchon ; tout porte à penser qu'il est général.

« J'ai pu constater aussi, par des essais sulfhydrométriques dont le nombre s'élève à plus de 800, que la proportion de sulfure de sodium, contenue dans ces eaux, varie d'un jour à l'autre ; les sources sont plus sulfureuses en hiver qu'au printemps et en été, et le maximum de richesse correspond aux temps les plus froids de l'année.

« L'analyse qualitative de ces eaux m'a permis d'y découvrir quelques principes actifs dont les analyses antérieures n'y indiquaient pas l'existence ; je citerai comme exemple l'iode et quelques traces de phosphates ».

« J'ai constaté, en outre, que toutes les sources sulfureuses de Luchon tiennent en dissolution une quan-

tité sensible d'oxygène qui contribue à produire le phénomène du blanchiment. La proportion d'oxygène tenue en dissolution dans chaque source variant d'un jour à l'autre, on s'explique aisément pourquoi l'eau blanchit si facilement certains jours, tandis qu'il arrive d'autres fois qu'elle conserve sa limpidité, au grand déplaisir des baigneurs qui se persuadent qu'on a refusé de leur donner de l'eau blanche ».

« Des recherches, faites en commun avec M. François, m'ont permis d'établir que l'eau sulfureuse éprouve une altération notable toutes les fois qu'elle circule dans des tuyaux qu'elle ne remplit pas en entier ; tandis qu'elle se conserve parfaitement dans des tuyaux bien pleins. Des dispositions particulières ont été adoptées par M. François pour mettre toutes les sources à l'abri de l'altération rapide qu'elles éprouvent toutes les fois qu'elles ont le contact de l'air ».

« On croit généralement que l'eau de Luchon est plus profondément altérée par le transport que celles des autres sources des Pyrénées ; j'ai constaté qu'il n'en est rien, et qu'elle se conserve aussi bien que celle de Barèges, Cauterets, etc... ».

« Je dois faire observer, à ce propos, qu'il n'est pas indifférent de mettre l'eau en bouteille un jour quelconque ; il faut que l'eau qui doit être exportée soit, autant que possible, recueillie lorsque la marche du baromètre est ascendante ; alors, elle est, généralement, moins chargée d'air, moins altérable et plus sulfureuse.

« Les sources ferrugineuses de Bagnères-de-Luchon sont fort remarquables ; il existe, dans les galeries même où jaillissent les eaux sulfureuses, une source ferrugineuse qui est fournie par des infiltrations qui, agissant sur une roche schisteuse très riche en fer, la désagrègent et dissolvent une proportion notable de ce

métal. Cette source est surtout remarquable par l'énorme proportion de silice qu'elle tient en dissolution ; j'ai de fortes raisons pour penser que le fer s'y trouve en partie à l'état de silicate, le dépôt qu'elle abandonne est sensiblement arsenieux. La source ferrugineuse de Barcuguas est une source sulfo-crétacée, comme les précédentes ; elle contient un peu d'arsenic. La source de Castelvieu est sulfatée, elle est aussi arsenicale : au reste, la présence de l'arsenic dans les eaux ferrugineuses de cette localité me paraît un fait assez général ; j'ai pu constater l'existence de ce corps dans toutes les sources ferrugineuses des environs de Bagnères-de-Luchon que j'ai examinées ».

« La présence de l'arsenic dans ces eaux ne doit effrayer personne ; ce corps peut contribuer à les rendre plus actives ; mais, il ne s'en trouve jamais en proportion suffisante pour provoquer des accidents ».

*
* *

Quelques-unes des notes de Filhol, on vient de le lire, ont trait au transport des eaux et à la façon dont elles devaient être prélevées pour cet office ; ceci nous amène à esquisser rapidement les modes d'utilisation des eaux de Luchon, aux XVIII^e et XIX^e siècles.

Comme aux temps antiques, le bain restait le mode de traitement le plus habituel et le plus simple. Il se prenait le matin, alors que le repos de la nuit avait calmé l'organisme, et que la chaleur du lit avait ouvert les pores de la peau (Doit-Lambron). Sa durée « variait d'une demi-heure à une heure, à raison des maladies que l'on traitait, de l'âge, de la vivacité, de la force ou de la faiblesse du malade » (J. Barrié). Il était suivi d'un nouveau repos d'une ou plusieurs heures.

Les médecins traitants recommandaient à leurs clients de s'abstenir du bain pendant « leurs mois » ; ils

les mettaient surtout en garde contre l'inconvénient qui pouvait résulter pour elles de l'emploi du blanc de fard. Celui-ci, à base de sous-nitrate de bismuth, forme en effet, avec le soufre, une combinaison qui noircit la peau et que seul parvient à enlever l'acide azotique très étendu.

Les étuves eurent, de tous temps, une grande vogue à Lyhon. On connaît le rôle considérable que jouait le « Laconicum », du temps des Romains. Pour être beaucoup plus sommaire, l'étuve des thermes de Bagnères, au cours de la renaissance de la station, n'en fut pas moins fréquentée. Ce fut d'abord la grotte elle-même, où jaillissait la seule source connue et exploitée, qui servit de local à ces bains de vapeur. Campardon signale, dans son « Mémoire », qu'il était difficile d'y séjourner longtemps, et que l'on était obligé de laisser la porte ouverte pour ne pas éprouver de malaise. Et Bayen avoue lui-même : « qu'il ne lui fut pas possible d'y rester plus de 7 à 8 minutes, bien que la température de dépassât point 33° ».

C'est pour éviter ces troubles que Soulerat, qui reconnaissait à l'étuve naturelle une grande supériorité sur les bains de vapeur artificiels, lancés à Paris par Galès, proposa de faire une étuve absolument hermétique. Des masques, portés par chaque malade et reliés par un tuyau à l'air extérieur, devaient permettre de respirer librement, tout en laissant la peau se pénétrer d'hydrogène sulfuré. Et l'auteur de cette proposition ajoutait : « en rendant ainsi sans danger ces bains de vapeur, nous avons trouvé l'antidote pour toutes les maladies de la peau, comme le quinquina l'est pour les fièvres d'accès ».

Le procédé de Soulerat ne devait pourtant jamais être utilisé, et on continua longtemps encore à entrer dans la grotte, après son bain, pour y recevoir les va-

peurs bienfaisantes. Seul, l'établissement de 1805 donna, pour la première fois à Luchon, une étuve digne des résultats qu'on pouvait en espérer.

Comme les bains de vapeur, la **douche** connut, elle aussi, des fortunes diverses. Au XVIII^e siècle, alors que n'existait encore que la piscine unique où se mêlaient pêle-mêle les baigneurs, elle se donnait à l'aide d'une cruche. Il en fut ainsi pendant assez longtemps, et il faut attendre le début du XIX^e siècle pour avoir, avec la construction des Bains de la Reine, la création des cabines spéciales destinées à cet usage ; encore n'en existait-il que trois. Seul, l'établissement de Chamberbert donna à ce mode de cure toute l'expansion souhaitable.

La **boisson** était fort en honneur. « On a coutume, lisons-nous dans un des manuscrits de Barrié, de boire des eaux de Luchon à la quantité de 6 à 7 litres tous les matins, en trois prises ; cette dose est trop forte pour certains malades, et on en boit quelquefois moins, en raison de la délicatesse de l'estomac ».

« Ces eaux, ajoute le même auteur, rendent le ventre paresseux ; on est dans la nécessité de se purger. Si l'on voit quelquefois qu'elles excitent le vomissement, ce n'est pas par aucune action émétique qui leur soit propre ; j'ai constamment remarqué que cet effet dépend du mauvais état du malade, et surtout de la quantité des mauvais sucs qui, s'opposant au passage de l'eau, donne occasion à une surcharge d'estomac dont la nature se décharge ensuite par le vomissement ».

Voilà une explication qui aurait peut-être contenté Antyllus et Archigènes, frappés du fait que les eaux sulfureuses dérangent parfois l'estomac.

Mais, si les baigneurs se précipitaient plusieurs fois par jour aux sources pour boire l'eau qui leur avait

été indiquée par leur médecin, ils avaient une telle confiance dans ce mode de traitement que pas un ne quittait « Baignières » sans emporter une quantité très imposante de bouteilles, destinées à la cure à domicile : Il s'agissait, surtout, d'eau de la Grotte. Les médecins traitants recevaient souvent, à ce sujet, des commandes qu'ils se hâtaient de satisfaire. Il est curieux de noter, toutefois, l'importance qu'avait pris, dans leur esprit, le mode de transport de ces eaux, par rapport à leur stabilité. Dans une lettre adressée à Jean Barrié, en 1775, le Comte de Tessé met, en effet, en parallèle, leur transport par voie de terre et par voie de mer. Il s'exprime en ces termes :

« J'ai reçu toutes eaux que vous avez bien voulu m'envoyer, ainsi que les 15 bouteilles que vous m'avez envoyées par mer. Elles ont subi l'épreuve aussi forte que j'aurais pu le désirer, car, tant sur la Garonne que la mer et la rivière de Seine, elles ont demeuré sur l'eau plus de 3 mois 1/2. J'en ai donné deux bouteilles de chaque espèce à M. de La Sône, pour en faire l'analyse, ainsi que deux bouteilles d'eau venue par terre, pour en faire la comparaison.

« J'en ai donné autant à M. Habert, lequel n'a pas encore pu les analyser. Dès qu'il l'aura fait, je vous enverrai le résultat, ainsi que celui de M. de La Sône, pour pouvoir comparer.

« M. de la Sône a déjà fait son analyse et me l'a promise par écrit. Il m'a dit verbalement qu'elles ne perdaient pas plus par mer que par terre. Par le détail, que vos voyez, il m'en est resté 3 bouteilles, et j'ai fait mon analyse en la buvant. Voici quel a été mon résultat d'après mon goût. L'eau mêlée de la Grotte et de la Reine m'a paru perdre d'après celle venue par terre. L'eau de la Reine pure m'a paru être la même que celle que vous m'avez envoyée par terre et je crois que l'on peut la

risquer ici à boire pure. Même lorsque je vous en demanderai, je vous prierai de ne m'en envoyer que de celle-là... »

A notre époque, où les eaux de Luchon ne sont plus guère absorbées que sur place, il nous a paru intéressant de souligner l'importance de la cure à domicile au XVIII^e siècle. Sans doute, la science médicale a-t-elle, en 150 ans, fait d'immenses progrès, mais cela ne doit pas nous empêcher de reconnaître l'esprit d'observation et le bon sens des médecins d'autrefois. D'ailleurs, les résultats obtenus par ces cures adjuvantes, si l'on en croit les nombreuses lettres de la correspondance des Barrié, sont là pour leur donner raison.

Qu'il nous soit permis ici de souhaiter la reprise de cette pratique hydriatique depuis trop longtemps oubliée.

Il nous resterait, avant de clore ce chapitre, à parler encore de deux autres moyens thérapeutiques : les **Pulvérisations** et le **Humage** ; mais, bien que, dans le courant du XIX^e siècle, ces moyens, quoique fort rudimentaires, aient été utilisés, leur extension date du moment où l'on commença à ranger, parmi les indications importantes de Luchon, les affections oto-rhino-laryngologique. Ce moment se situe à la fin du XIX^e siècle. Pulvérisations et Humage appartiennent ainsi beaucoup plus à l'époque moderne qu'à celle qui nous a occupés jusqu'ici. C'est donc avec les procédés modernes que nous les retrouverons.

II

AUTOUR DE L'INSPECTORAT DES EAUX DE LUCHON (LES BARRIÉ)

En 1760, l'exploitation des principales eaux minérales de France était, depuis près de deux siècles, contrôlée à la fois par un administrateur et un médecin. Cette réglementation datait d'Henri IV et avait fait l'objet d'édits particuliers et de lettres patentes, promulgués en mai 1603. L'administration des eaux revenait ainsi à l'intendant de la province intéressée qui prenait le nom d'inspecteur-administrateur ; quant au service de l'inspection médicale, il était confié au médecin qui, par ses services et son honorabilité, avait attiré l'attention.

Luchon, jusqu'à la venue de Megret d'Etigny, n'avait pas de médecin-inspecteur. Mais ce grand intendant voulut, après avoir restauré, tant bien que mal, les thermes, combler cette lacune ; il s'adressa à Jean Barrié.

Barrié appartenait à une vieille famille du Comminges, établie à Saint-Béat depuis le XVI^e siècle, portant blason « d'azur à lion d'argent, au chef d'or, chargé de huit croisettes mouvantes de la pointe ». Cette famille devait donner sept générations de médecins qui, sans interruption aucune, depuis 1670 environ, jusqu'à no-

tre époque, ont exercé à Luchon. Ce furent : Géraud Barrié (1647-1725) ; Jean Barrié (1690-1767) ; Jean Barrié (1730-1792) ; Jean-André Barrié (1758-1829) ; Nestor Barrié (1794-1861) ; André Barrié (1821-1880) ; Jean Barrié (1864-1925).

A vrai dire, Jean Barrié, au moment où d'Etigny pensa à lui confier un rôle, exerçait à Saint-Béat, et, comme son grand-père et son père, ne venait à Luchon qu'en consultation. Par eux, dès son enfance, il avait entendu parler des bienfaits des eaux sulfureuses, et, sitôt ses études terminées à l'Ecole de Médecine de Montpellier, dont le renom l'avait tenté, il essaya de les mieux connaître.

Dès 1759, d'Etigny attacha officiellement Jean Barrié aux eaux de Luchon. En même temps, d'ailleurs, il nommait Campardon de Masseube chirurgien de l'hôpital et chargeait Champmartin, apothicaire à Saint-Girons, de livrer gratuitement les médicaments aux indigents, moyennant la somme annuelle de 300 livres.

M. Pierre de Gorsse, dans une récente étude, fait remarquer qu'en réalité, Jean Barrié ne fut pas le premier médecin inspecteur des eaux (1). Il se base sur une phrase relevée dans l'ouvrage du Docteur Lagrésie : *Observations sur la nature, l'usage, les effets des eaux thermales de Luchon*, paru, en 1794, chez Lallanne, à Toulouse.

Lagrésie écrit, en effet : « C'est en 1759 que Campardon fut breveté en qualité de chirurgien-major des eaux, et Champmartin en qualité d'apothicaire ; le médecin Merlhes, de Toulouse, fut chargé de l'inspection, et Barrié père en fut le médecin ordinaire ».

Nous ne pensons pas que l'on puisse tabler sur cette

(1) *Rivalités médicales d'autrefois*, Revue de Comminges. Saint-Gaudens, 1937.

phrase pour avancer que Merlhes fut le premier médecin-inspecteur. Lagrésie, en effet, parle des brevets de Campardon et de Champmartin, mais, en ce qui concerne Merlhes, il dit seulement : « qu'il fut chargé de l'inspection » ; celui-ci devait ainsi remplir la fonction d'inspecteur sans en avoir reçu consécration par décret. Encore sommes-nous persuadés, d'après les do-



Armes des Barrié

cuments que nous avons pu relever, qu'il dût y avoir confusion dans l'esprit de Lagrésie, et que c'est Barrié et non Merlhes qui fut chargé de cette fonction.

Ce que l'on peut affirmer cependant, c'est que Merlhes fut nommé, en 1767, intendant des eaux. Une lettre de M. Daru, remplaçant le gouverneur du Languedoc, à M. de Ginesty, sub-délégué de cet intendant à Toulouse, lettre datée du 15 septembre 1785, où se trou-

ve relatée toute la vie administrative du personnage, ne laisse aucun doute à ce sujet. Mais cette lettre, et c'est là un argument de valeur, ne parle en aucun moment de sa nomination hypothétique à l'inspectorat.

Quoiqu'il en soit, ce ne fut qu'en 1772 que, par décret de Sénac, médecin du Roi, Jean Barrié devint officiellement médecin-inspecteur (1).

Pour l'organisation qu'il projetait, il eut voulu être son maître. La nomination de M. Merlhes à la place d'intendant ne lui plaisait guère ; d'autre part, Campardon, qui, en fait, partageait sa charge en étant chirurgien-major des eaux, le gênait un peu. Aussi ne tarda-t-il pas à se créer, entre les trois hommes, une certaine rivalité. Des lettres adressées par Barrié aux puissants du jour, dont il demandait l'appui, restèrent sans résultat. Pourtant, sa clientèle comprenait des personnages bien en cour, tels le Baron de Talleyrand, la Vicomtesse de Mailly ou encore le Comte de Tessé qui lui écrivait ainsi :

A Versailles, le 19 juillet 1775.

J'ai reçu, mon cher Docteur, votre lettre du 27 juin, avec la recette du vinagrillo de Séville et la petite fiole de vinaigre. Recevez-en tous mes remerciements et mes excuses de n'avoir pas répondu aux lettres précédentes que vous m'avez écrites, mais j'ai tant d'affaires et j'ai été si en l'air que cela m'a été impossible.

J'ai reçu aussi cet hiver vos observations sur les guérisons de blessures d'armes à feu par les eaux de Luchon. Je les ai remises à M. de La Sône ; nous les communiquerons incessamment à M. le Maréchal de Muy. Malheureusement, M. de La Sône

(1) Bien des auteurs ont rapporté que Jean Barrié fut nommé inspecteur des eaux en 1761 ; les documents que nous avons eus en mains, et en particulier la lettre de M. Daru à M. de Ginesty, publiée dans la thèse du Dr Marcaillhou d'Aymeric, où le Mémoire que fit lui-même Jean Barrié au Directeur, et que nous citons plus loin, prouvent que c'est là une erreur.

n'est que premier médecin en survivance et ne peut pas grand chose, n'étant pas titulaire. M. Lieutaud, titulaire de la place, laisse un peu aller tous les devoirs de sa place. Je n'ai point perdu de vue vos affaires : dans les bureaux de M. Bertin, on n'en a nulle connaissance. Je n'ai pas encore pu découvrir si cela dépendait du bureau de M. de La Vrillière.

J'en ai parlé à M. de La Sône qui croit que votre affaire dépend de ce dernier ministre, mais, comme il se retire ces jours-ci, M. de La Sône me conseille d'attendre que celui qui le remplace soit arrivé. C'est M. de Malesherbes qui est désigné pour cela ; vous avez dû le connaître lorsqu'il a été à vos eaux, ainsi votre nom, lorsque je lui parlerai de vous, ne lui sera pas inconnu, et j'espère que vos affaires tourneront à bien.

Le brevet que vous me mandez, que M. Campardon a apporté avec lui, ne doit pas vous faire plus d'ombrage que les prétentions que je lui ai vues avoir l'année passée. L'arrivée de M. Merle ne doit pas vous en faire davantage ; c'est l'avis de M. de La Sône à qui j'en ai parlé. D'ailleurs, vous devez être tranquille, quant à votre réputation qui est fort supérieure à celle de ces messieurs, quant à votre connaissance de ces eaux-là, qui est encore fort supérieure à la leur. Ils pourront se jeter à la tête des arrivants, mais l'on en reviendra toujours à vous, et l'avis de M. de La Sône et le mien, est que vous restiez à Luchon comme vous avez fait depuis plusieurs années, et comme si ces messieurs n'y étaient point. M. de La Sône attend que M. Malesherbes soit en place pour que, lui et moi, nous sollicitons que les anciens brevets de M. de Sénac et qu'un brevet donné à un chirurgien, de préférence à un médecin, que ces brevets, dis-je, soient supprimés, et que vous en ayez un nouveau comme seul inspecteur des eaux de Bagnères-de-Luchon.

Madame de Tessé jouit toujours du bon effet que lui ont fait vos eaux, surtout à la poitrine, car elle n'a pas été enrhumée de l'hiver. Elle me charge de vous dire mille choses et de vous remercier de tous les soins que vous avez bien voulu donner à Madame de Sarlabous.

Nous vous prions, Madame de Tessé et moi, de dire mille choses de notre part à M. Bonsol ; combien nous prenons d'intérêt à sa santé, et que nous sommes enchantés d'apprendre par vous qu'il s'est très bien trouvé des bains qu'il a pris l'année passée, et qu'il éprouve un mieux sensible de son état.

Adieu, mon cher Docteur, ne doutez pas, je vous prie, de toute ma reconnaissance et de mon amitié.

Comte de Tessé.

Quelques années plus tard, en 1778, M. Merlhes qui, sous prétexte d'insuffisance de traitement, négligeait son service, se voyait révoqué, et Campardon, en 1781, s'éteignait doucement. Jean Barrié remplaça l'un et l'autre dans leur charge, et, désormais intendant et seul inspecteur des eaux de Luchon, s'adonna à sa tâche, avec toute son énergie.

Il n'eut plus alors qu'un rêve : voir son fils, J.-André, continuer l'œuvre qu'il avait entreprise. Celui-ci venait de passer sa thèse à Montpellier, sur les **Tympanides abdominales**. Sur les conseils de son père qui lui transmet les résultats de ses travaux, il s'installa à Luchon. Mais Jean Barrié pensait que le plus sûr moyen de voir son fils lui succéder était encore de le faire nommer son adjoint, « survivancier », comme on disait alors, et à cela il s'employa sans répit. La correspondance qu'il échangea à ce sujet avec ses relations de la capitale dut être très importante ; nous en avons extrait les lettres suivantes :

Avec grand plaisir, mon cher Docteur, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous procurer le brevet que vous désirez. J'espère que ce ne sera pas une chose difficile, je me tiendrai fort heureux, si je peux contribuer à votre satisfaction et à votre tranquillité ; vous devez être persuadé dans tous les temps de tout l'intérêt que je prendrai à ce qui vous touche.

Vous me devez un compliment, mon cher Docteur, je suis père, et père d'un gros garçon que ma femme nourrit et qui se porte on ne peut mieux.

Soyez bien persuadé qu'on ne peut pas être plus sincèrement, mon cher Docteur, votre humble et votre obéissant serviteur.

Comte de Neuilly.

Le ton dût être plus pressant à un moment donné, si nous en croyons la réponse de la Comtesse de Noailles :

3 mai, Paris.

J'ai reçu très exactement vos lettres, Monsieur, et ce n'est

pas ma faute si je ne vous ai répondu plus tôt ; mais M. Guillotin, Président du Comité de Santé, auquel j'ai cru qu'il fallait s'adresser, a fort tardé à me donner réponse. Enfin, l'autre jour, il dit verbalement que l'affaire qui vous concernait, et m'intéressait par conséquent, n'était pas prête à se terminer ; qu'il ne pouvait rien dire là-dessus, mais que nous pouvions être bien tranquille dans ce moment pour Monsieur votre fils, rien n'étant encore changé.

D'ailleurs, vos droits me paraissent si clairs, que je ne puis m'empêcher d'espérer le succès de vos demandes. Je le désire vivement, comme vous croyez bien, Monsieur. Je voudrais votre santé tout-à-fait raffermie, et je vous prie d'agréer l'assurance de ma reconnaissance. Je pars demain pour un long séjour dans mes terres ; si je pouvais vous être utile par lettre, adressez-moi toujours les vôtres à Paris, d'où on me les fait passer.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissante servante.

Noailles Montagu.

Je me regarderai heureuse si je pouvais aller cet été à Bagnères et y être témoin de votre intérêt et des soins de Monsieur votre fils pour notre cher petit.

Enfin, le 5 août 1781, M. de La Sône, qui avait remplacé M. Lieutaud dans sa charge de premier médecin du Roi, adressait à J.-André Barrié son brevet de survivancier.

Je vous adresse, Monsieur, avec confiance, le brevet d'intendant-adjoint et en survivance des eaux minérales de Bagnères-de-Luchon. Sur les bons témoignages que l'on m'a rendus de vous et d'après l'éloge que l'on me fait de vos talents, j'espère, Monsieur, que vous vous acquitterez avec dignité des fonctions de cette place, que vous y apporterez le zèle d'un vrai citoyen ami de l'humanité, et que vous dirigerez sans cesse vos travaux vers la gloire de la science que vous professez.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre humble et très obéissant serviteur.

Lassone.

De Versailles, 5 août 1781.

Monsieur Barrié, fils.

Aussi, quelques jours plus tard, le Baron de Talleyrand pouvait-il envoyer à Jean Barrié, ses félicitations.

Je suis charmé, Monsieur, que vous ayez reçu le brevet d'adjonction que vous désireriez pour votre fils. Je suis seulement étonné qu'il vous soit parvenu si tard. Mais, après tout, vous l'avez, et c'est le principal. Voilà le sort de votre fils assuré ; il faut à présent s'occuper de faire obtenir quelque chose à votre petit abbé ; je vous assure que je m'y emploierai de tout mon cœur, avec le plus grand désir d'y réussir.

Si l'Evêque de Comminges vient passer l'hiver à Paris, je ne lui enverrai pas une seule fois sans lui rappeler les espérances qu'il m'a données et qu'il voudrait réaliser, car je suis sûr de sa façon de penser à votre égard. Si vous rendez toute justice à la mienne, vous devez être persuadé de mon intérêt et de mon sincère attachement.

J'ai l'honneur d'être, mon cher Docteur, votre très humble et très reconnaissant serviteur.

Baron de Talleyrand.

Paris, 25 septembre 1781.

Médecin inspecteur des Eaux, intendant et ayant son fils comme survivancier, il semble dès lors que Jean Barrié ait pu se donner entièrement aux soins de ses malades. Membre correspondant de la Société Royale de Médecine, il entretenait avec cette Société des rapports constants, lui envoyant les résultats de ses observations. Ainsi fut-il en relations épistolaires avec Vicq d'Azyr, secrétaire perpétuel qui, en septembre 1785, lui écrivit en effet :

Monsieur et très cher confrère,

J'ai l'honneur de vous envoyer le projet d'un règlement qui a été lu dans le Comité chargé par la Société de Médecine de veiller à l'Administration des Eaux Minérales du Royaume, qui a été rédigé d'après les observations de M. Carrère. Ce règlement n'aura de valeur et de fonction, qu'après qu'il aura été lu et approuvé par la Société Royale de Médecine, présenté par elle au Ministre et revêtu de l'autorité royale ; mais, auparavant, de faire aucune démarche, la Société vous prie de lui faire parvenir vos réflexions sur les articles qui vous paraîtront mériter d'être changés, corrigés ou supprimés.

Ce projet de règlement sera aussi, quand vous l'aurez renvoyé, adressé, par la Société, à M. l'Intendant de la Province, mais, avant tout, nous désirons avoir votre avis que nous vous prions de faire parvenir au plus tôt.

J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus distinguée, Monsieur et très cher Confrère,

Votre très humble et très obéissant serviteur

Vicq d'Azyr.

17 septembre 1785.

Je viens de recevoir votre lettre du 2 de ce mois, avec le mémoire qu'elle contenait. Je me ferai un devoir de la présenter cet après-midi à la Compagnie dans sa séance, et je vous fais d'avance des remerciements de votre zèle dont elle est très reconnaissante.

Quelques années plus tard, la Révolution de 1789 éclatait. En jetant le trouble parmi les Français, elle devait éloigner de Luchon les baigneurs que Jacques Barreau et d'Eligny avaient commencé à y faire venir.

Jean Barrié et son fils occupaient des postes trop importants pour être laissés en paix ; ils connurent, eux aussi, le régime des suspects, témoins les deux billets qu'on va lire :

Citoyen,

La citoyenne d'Aspat ayant un enfant extrêmement malade, me fait prier, par un billet que je reçois en ce moment, de me rendre de suite à Lés.

Veuillez me dire si je puis y aller. Secourir l'humanité souffrante est le premier devoir de l'homme.

J'ai l'honneur d'être, Citoyen, votre affectionné serviteur.

Barrié.

Il est permis au Citoyen Barrié de se rendre ce soir à Lés pour y remplir les devoirs de son état.

Saint-Béat, le 8 novembre 1793.

L'an II de la République
une et indivisible.

Colomic,
Membre du Salut Public.

Etant donnée la date que porte ce deuxième billet, il s'agit ici de J.-André Barrié ; Jean Barrié, en effet, était mort en 1792.

Mais, quelque temps avant sa mort, il avait eu le temps d'adresser aux administrateurs composant le Directoire du département de la Haute-Garonne, un remarquable mémoire résumé de son œuvre où se trouve, admirablement décrite, la situation hydrologique de Luchon, à la fin du XVIII^e siècle.

Messieurs :

La ville de Bagnères-de-Luchon, située aux pieds des Pyrénées, possède, dans son territoire, plusieurs sources d'eaux minérales abondantes dont les prospérités, je crois pouvoir le dire sans présomption, doivent leur principal développement et leur célébrité aux travaux de mon père et aux miens. Ces sources qui, par les antiques monuments que l'on y voit encore, paraissent avoir été estimées autrefois, se trouvaient plongées dans le plus profond oubli lorsque mon père, habitant Saint-Béat, petite ville située à peu près à 12 milles de distance de Bagnères, qui exerçait, avec quelque distinction, la médecine, s'adonna à la recherche de la nature de ces eaux. Mais les infirmités de son âge ne lui laissèrent pas longtemps la satisfaction de suivre le cours des expériences auxquelles il s'était voué.

Je revins, à cette époque, de Montpellier, où j'avais été prendre les grades de médecine. Dès mon arrivée, mon père me recommanda, avec la plus vive sollicitude, ces mêmes sources sur lesquelles il avait fondé les plus grandes espérances. Je ne tardais pas à me rendre à Bagnères-de-Luchon et, par des expériences répétées et des observations suivies, je parvins à découvrir qu'elles renfermaient des propriétés dont la connaissance deviendrait un jour précieuse à la so-

ciété entière. Entraîné à ce moment par un penchant irrésistible, je ne calculais pas les sacrifices que je serais obligé de faire en quittant l'exercice de mon état dans ma patrie où je devais remplacer mon père, et plus encore en me livrant à des recherches dispendieuses. Bientôt, je m'aperçus que mes soins ne devenaient pas inutiles aux malades, à qui je faisais faire l'essai de ces bains. Ces sources avaient demeuré jusqu'à ce moment enfouies sous des monceaux de ronces et de décombres, car de quatre qui existent par leur nature et leurs vertus, la plus chaude était seule en usage dans un grand bassin exposé en plein air à toutes les rigueurs du temps, ou, pour mieux dire, dans une mare infecte à peine close de quelques murs fort peu élevés, où les gens du peuple se hasardaient pêle-mêle à prendre des bains en tremblant au seul aspect des lieux et souvent obligés de s'enfuir à l'approche des serpents qui tombaient à leurs côtés.

Navré de ces horreurs, j'invitais la communauté de Bagnères, de faire quelques sacrifices en faveur de ces eaux qui, à coup sur, l'en paieraient avec usure lorsque mieux connues, elles seraient placées par l'expérience dans la classe des plus grandes ressources de la médecine ; mes instances eurent bientôt leur effet ; un édifice médiocre, mais assez commode, fut construit. Les eaux furent soigneusement séparées dans l'ordre de leur chaleur et de leur minéralité ; chacune d'elle conduite depuis sa source par un canal analogue à son volume, coule ensuite dans les différentes loges et fournit aux bains et douches.

Ces préalables remplis, le succès ne tarda pas à surpasser mon attente. Ces bains qui, dans le principe, n'étaient pratiqués que par les infirmes du canton que j'y envoyais, attirèrent peu de temps après les malades des extrémités de la France et des royaumes étrangers. La

capitale en envoyait plusieurs du plus haut rang ; ces eaux quoique j'en fisse faire usage en boissons, en bains et en douches, produisaient des effets merveilleux Bagnères acquit de l'aisance : la ville placée sur un vaste et riche vallon offre aux étrangers des bâtiments propres et commodes, des belles promenades, des avenues sûres, faciles ; elle est devenue pour l'étranger un séjour agréable et riant, autant que salulaire.

En 1763, feu Monsieur le Maréchal de Richelieu, alors gouverneur de la Province, s'y rendit pour y réparer sa santé délabrée. Pleinement satisfait de la prompte efficacité des bains et des eaux dont je lui fis faire usage, il hâta dès son retour d'en parler au Roi, de l'engager de favoriser cet utile établissement. En 1772, il prit la peine de me donner avis que Sa Majesté pour me mettre à portée d'y fixer mes soins, venait de m'accorder le brevet d'inspecteur des eaux de Bagnères de Luchon avec un traitement annuel de 800 livres ; mais auprès des pertes, des sacrifices de tous genres que je faisais en abandonnant la ville de Saint Béat, ma patrie, qui, depuis est demeurée sans médecin, où j'avais ma famille, mon état et mes biens, qu'aurait été cette modique somme si mon âme en se vouant toute entière au public, n'eut trouvé sa récompense dans la satisfaction de lui devenir essentiellement utile et si l'on veut encore, dans cette affection intime, involontaire qu'on éprouve pour un projet qu'on regarde comme son image.

Depuis cette époque, j'ai passé tout au moins 6 mois de l'année à Bagnères de Luchon, où je me suis fait un plaisir de traiter gratuitement les pauvres, souvent même de contribuer à leur entretien.

J'ai soigneusement fait passer les résultats de mes observations à la Commission Royale de Médecine alors existante, au bureau de la Guerre, à divers méde-

cins de la capitale et de la province et, en dernier lieu, à la Société Royale de Médecine. La Commission Royale satisfaite de mes travaux, me fit accorder le brevet d'intendant des eaux de Bagnères de Luchon ; la Société actuelle y a ajouté un diplôme de son correspondant.

Cependant, obéré par le grand concours des malades, surtout des pauvres et désirant d'associer à mes fonctions et connaissances un fils qui venait de prendre ses grades de médecin à Montpellier, je l'appelai à Bagnères en lui mettant sous les yeux le résultat de trente années d'observations constantes, et j'eus la consolation de le voir partager avec joie les soins des étrangers et particulièrement de l'hôpital. Monsieur de la Sône, premier médecin du Roi, instruit de son zèle, y applaudit et en ayant rendu compte à Sa G., lui fit accorder, il y a déjà 9 ans, le brevet de survivance et d'adjonction à ma place d'intendant des eaux, sous la condition expresse de traiter gratuitement les pauvres. La somme de 800 livres attachée aux fonctions de la place nous a été très exactement payée jusqu'à l'année 1790 mais le sera-t-elle de même à l'avenir et ce modique traitement ne se trouvera-t-il pas confondu dans la foule de suppressions opérées par l'Assemblée Nationale.

On ne saurait le soupçonner ; aussi juste que bien-faisante, cette auguste Assemblée n'a dans l'heureuse régénération qui s'effectue, d'autre objet que le bonheur des Français. Si elle réforme les abus, détruit tout ce qui n'était que le produit odieux de l'usurpation, de l'intrigue ou de la faveur c'est pour mieux établir et plus solidement assurer, des dignes récompenses aux services véritablement utiles à l'Etat.

Plein de cette persuasion, loin d'éprouver des craintes, j'ose au contraire, conserver les plus encouragean-

tes espérances en faveur de l'établissement à la formation et à la réputation duquel je me félicite d'avoir le plus contribué. Il doit, je pense, être compté parmi les plus insignes bienfaits que l'on puisse rendre à sa patrie et surtout à cette classe la plus infortunée et la plus nombreuse des citoyens, chez qui les infirmités toujours unies à l'indigence, font de la vie un fardeau dont « l'allégement », pour me servir des expressions de l'Assemblée Nationale, est une dette de la Société.

Cette sublime et charitable maxime qui devait être gravée à jamais dans le cœur des hommes, est absolument impraticable à Bagnères sans la résidence d'un médecin qui y est indispensablement nécessaire pour le soin des malades et notamment de ceux que la charité entretient, pour la surveillance des sources, l'administration des bains et des eaux et qui cependant, ne saurait y vivre de son travail et bien moins encore se défrayer sans un traitement fixe des dépenses auxquelles l'assujettiraient chaque année, douze ou quinze cents étrangers dont l'arrivée fait toujours renchérir tous les objets d'entretien.

Dans le concours d'un aussi grand nombre de personnes, on conçoit aisément combien l'ancien édifice doit se trouver insuffisant ; aussi le gouvernement qui n'a jamais perdu de vue cet objet essentiel avait-il commencé; il y a déjà quinze ans, de faire élever un solide et vaste bâtiment qui, sans avoir rien de superflu, offre pas ses dimensions parfaitement bien prises, dans une partie un hôpital pour les infirmes dans l'indigence, et dans les autres, tout ce qui paraît nécessaire à la commodité des services des bains.

Cet ouvrage que l'on pressait avec zèle, était déjà très avancé lorsque la Révolution survenue en France, en a tout à coup suspendu les progrès.

Prévenu, Messieurs, ou à portée de vous convaincre de la grande utilité de cet établissement de bienfaisance, vous vous ferez sans doute une joie, d'en instruire l'Assemblée Nationale qui, d'après votre avis, le prenant en considération, se déterminera facilement à donner des ordres pour que la construction en soit continuée jusqu'à son entier achèvement.

Près des deux tiers du travail étant fait, la dépense qu'exigera ce qui manque pour le compléter ne saurait entrer en balance avec les inappréciables avantages qu'en recueillerait l'entière société.

Combien plus ne reviendraient-ils pas considérables, ces avantages, si l'on y établissait un hôpital militaire. Des expériences qui se répètent tous les ans par la prompte guérison des blessés, nous ont convaincu que les eaux sont très propres pour les plaies d'armes à feu. Nous enverrons incessamment à la Société Royale de Médecine le recueil de nos observations sur cet objet.

D'après les faits notoires dont nous venons de faire le détail, et dont nous osons soumettre la fidélité à la France entière, et particulièrement à plusieurs honorables membres de l'Assemblée Générale, il ne paraît pas que l'on puisse méconnaître l'incalculable importance des eaux minérales de Bagnères de Luchon et de l'utile service que nous avons rendu à la patrie par la formation de ce précieux établissement.

Nos veilles et nos travaux ne seront peut-être pas sans fruits, fidèles interprètes des intentions de l'Assemblée Nationale et comme elle, intègres et zélés appréciateurs du mérite ; quelque faible que soit le nôtre, vous n'hésitez pas, sans doute, à lui accorder un signe d'attention en ordonnant que le traitement de 800 livres attaché à notre place, continue de nous être payé comme par le passé.

Nous ne cesserons, Messieurs, de former les vœux pour la prospérité de vos jours et le succès de vos travaux.

BARRIÉ.

*
**

Survivancier de son père, J.-André Barrié ne fut pas titularisé avant l'année 1800 ; il résidait, une grande partie de l'hiver, dans sa maison familiale de Saint-Béat et prenant argument de ce fait, la municipalité luchonnaise, avait cru pouvoir nommer à sa place médecin inspecteur des eaux, le Docteur Sengez. L'arrêt du 3 floréal an VIII, sur la réorganisation du service des eaux minérales, annula cette décision. Sengez eut beau faire appel, venir lui-même à Paris, défendre sa cause, J. André Barrié l'emporta en raison de ses services, et un arrêt impérial du 25 novembre an VIII le nomma 2^e médecin inspecteur de Luchon.

Nous empruntons à M. Pierre de Gorsse qui a écrit l'histoire fort intéressante de cette rivalité entre Sengez et Barrié, le texte de l'acte de nomination signée par Lucien Bonaparte.

Ministère de l'Intérieur

Liberté	Sceau de la République Française	Egalité
1 ^e division	Ampliation	1 ^e bureau
	Au nom du peuple Français du 25 ventose de l'An 8 de la République une et indivisible.	

Bonaparte, 1^{er} consul de la République, après avoir entendu le ministre de l'Intérieur, arrête :

Article 1. — Le Citoyen Barrié est nommé médecin-inspecteur des eaux minérales de Bagnères-de-Luchon.

Article 2. — Il se conformera aux dispositions du règlement

du 20 floréal, an VII, sur le service et la police des eaux minérales de la République.

Article 3. — Le ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté qui ne sera pas imprimé.

Signé : Louis **Bonaparte**, par le 1er consul.

Le secrétaire d'Etat : signé, Hugues **Maret**.

Pour Ampliation : Lucien **Bonaparte**.

Le fils de J. André Barrié, Nestor Barrié hérita de sa charge ; il fut le premier médecin de la famille qui vint à Paris faire ses études médicales et concourut avec succès à l'internat des Hôpitaux. Sa nomination à l'inspectorat pourtant ne fut pas facile, vu son jeune âge ; Jean-André Barrié, en effet, se faisant vieux, laissait le service de l'inspection en souffrance et il lui fallait de toute urgence un remplaçant. Le Docteur Soulérat, ancien chirurgien militaire en résidence à Luchon, essaya bien d'intriguer auprès des pouvoirs publics, mais le Roi, après avoir nommé Nestor Barrié adjoint de son père, le titularisa en 1827 ; ce fut le troisième médecin inspecteur de Luchon.

Le quatrième fut le docteur Lambron qui, en 1861 lui succéda. Il mourut en 1882 sans être remplacé. L'inspectorat des eaux fut d'ailleurs complètement supprimé en 1888.

III

INDICATIONS DES EAUX DE LUCHON

D'APRÈS CAMPARDON, LES BARRIÉ, SOULÉRAT

Pendant les deux cents ans au cours desquels la renaissance de Luchon s'est affirmée, les vues thérapeutiques de la station ont subi des modifications appréciables.

Au XVIII^e siècle, les eaux thermales passaient pour être une panacée universelle et celles de Luchon n'échappèrent pas à cette conception. Puis, les observations se multipliant, on élimina certaines indications pour donner à d'autres la première place. Les maladies cutanées, les rhumatismes devinrent ainsi le lot le plus important des affections traitées, auxquelles vinrent s'ajouter au XIX^e siècle, avec André Barrié qui découvrit la notion de diathèse, les diathèses scrofuleuse et syphilitique.

Étudions tout d'abord les doctrines thérapeutiques de Luchon à l'époque du grand d'Étigny :

Campardon, dans son premier Mémoire (1763), est le premier auteur qui, sur l'ordre du Maréchal de Richelieu, essaya de développer ces doctrines.

Son Mémoire, cependant, est assez succinct sur cette question et tout porte à croire que la nécessité d'une publication limitée, l'obligea à beaucoup raccourcir

son travail primitif. Soulérat, médecin du Bureau de Charité de Luchon, eut la chance, 55 ans plus tard, de retrouver le manuscrit de Campardon; il en donna une analyse, à la suite de ses notes personnelles, publiées en 1817.

Le manuscrit olographe de Campardon contenait 25 observations et les titres des 26 chapitres dans lesquels sont rapportés les effets salutaires des eaux de Luchon, sont suffisamment explicites, croyons-nous, pour que l'on ne soit pas obligé de s'étendre. Les voici tels que nous avons pu les lire dans l'ouvrage de Soulérat :

Article 1. — *De l'efficacité des eaux de Luchon contre les dartres et autres maladies de la peau.*

Article 2. — *De l'utilité des eaux de Luchon contre les raideurs des tendons et des ligaments à la suite des luxations et des fractures.*

Article 3. — *De l'utilité des eaux de Luchon pour assouplir les tendons et les ligaments réduits par les congestions lymphatiques ; pour résoudre l'épaississement de la synovie et fondre les fausses ankyloses.*

Article 4. — *De l'utilité des eaux de Luchon pour remédier aux suites des plaies d'armes à feu et autres.*

Article 5. — *De l'utilité des eaux de Luchon pour la guérison des ulcères tant simples que compliqués, de fistule et de carie.*

Article 6. — *De l'utilité des eaux de Luchon dans le traitement des humeurs froides (les écrouelles), et les ulcères scrofuleux.*

Article 7. — *De l'efficacité des eaux de Luchon contre les congestions lymphatiques et les tumeurs squirreuses.*

Article 8. — *De l'utilité des eaux de Luchon contre les tumeurs flatueuses et venteuses.*

Article 9. — *De l'efficacité des eaux de Luchon contre les obstructions du foie, de la rate et autres viscères.*

Article 10. — *De l'utilité des eaux de Luchon contre la surabondance et le regorgement des humeurs bilieuses.*

Article 11. — *De l'efficacité des eaux de Luchon contre plusieurs maladies de l'estomac, et surtout contre les digestions lentes, difficiles et venteuses.*

Article 12. — *De l'utilité des eaux de Luchon contre la toux, l'asthme, la phtisie et autres maladies de la poitrine.*

Article 13. — *De l'efficacité des eaux de Luchon contre les affections néphrétiques et autres maladies des voies urinaires.*

Article 14. — *De l'utilité des eaux de Luchon contre les affections hémorroïdaires.*

Article 15. — *Des succès des eaux de Luchon contre la suppression des règles, la difficulté de l'écoulement menstruel, et les pâles couleurs.*

Article 16. — *De l'efficacité des eaux de Luchon contre les fluxus blanches, les écoulements qui succèdent aux gonorrhées et contre l'atonie de plusieurs autres organes qui servent aux excrétions.*

Article 17. — *De l'utilité des eaux de Luchon contre les affections spasmodiques appelées vulgairement vapeurs hystériques ou mal de la mère (la mère).*

Article 18. — *De l'efficacité des eaux de Luchon contre les affections hypocondriaques et autres maladies spasmodiques.*

Article 19. — *Des succès des eaux de Luchon contre les affections paralytiques.*

Article 20. — *De l'efficacité des eaux de Luchon contre la débilité des articulations, la claudication accidentelle et autres infirmités.*

Article 21. — *De l'utilité des eaux de Luchon contre les fourmillements et les tremblements convulsifs, contre l'obstipité, et le trismus.*

Article 22 — *De l'efficacité des eaux de Luchon contre les douleurs des sciatiques.*

Article 23 — *Des succès des eaux de Luchon contre les rhumatismes.*

Article 24 — *De l'utilité des eaux de Luchon contre les rhumatismes goutteux.*

Article 25 — *De l'efficacité des eaux de Luchon contre les maladies des paupières et des yeux.*

Article 26 — *Des succès des eaux de Luchon contre la surdité, la dureté de l'ouïe, les bourdonnements de l'oreille ; et autres maladies de cet organe.*

On peut se demander, en lisant cette table analytique du travail de Campardon, quelles étaient les affections qui ne se traitaient pas à Luchon au XVIII^e siècle. Toutes les maladies, alors connues semblent avoir été passées en revue, à côté des affections cutanées et rhumatismales sur lesquelles a insisté l'auteur.

Il ne faudrait pourtant pas croire que Campardon ait avancé, à la légère, des faits indiscutables ; il était certainement de bonne foi et se basait sur l'expérience de ses deux cent cinquante quatre observations. Mais quel hydrologue d'aujourd'hui n'a vu survenir, dans sa clientèle, les améliorations les plus inattendues, sous l'effet d'une cure jusque là réservée à d'autres cas ? Aussi peut-on conclure avec Fontan « Ceux qui disent que les eaux minérales sont bonnes à tout, sont aussi éloignés de la vérité que ceux qui disent qu'elles ne sont bonnes à rien ; je crois qu'elles peuvent rendre de grands services, si on les utilise avec discernement ».

D'ailleurs, Jean Barrié, presque à la même époque, avait opéré, déjà, une sorte de tri. Les résultats de son travail sont relatés dans un manuscrit que nous avons sous les yeux. Au lieu d'envisager les indications

de la cure sulfurée de Luchon d'une façon générale, l'auteur, travailleur méthodique et consciencieux, classe ses indications par sources. Trois principales à ce moment étaient, on se le rappelle, utilisées : celle de la « Grotte », de la « Reine », et de « Lassalle ».

« L'eau de la Grotte de l'hôpital, écrit Jean Barrié, la plus chaude de Bagnères dont nous nous servons, après lui avoir laissé prendre un degré de température supportable, nous réussit pour les paralysies qui sont occasionnées ou soutenues par l'épaississement de la viscosité des humeurs et par un relâchement du solide; pour les rhumatismes par cause froide, lorsqu'il n'y a point encore d'amaigrissement dans les parties ; pour toutes tumeurs froides qui sont communes aux habitants des pays montagneux. Nous les prescrivons avec succès pour les embarras, les langueurs, et pour les aigreurs d'estomac ; pour les flueurs blanches, pour le chlorosis et pour toutes les maladies provenant des embarras de la glande ».

Et, plus loin, il ajoute : « Nous les donnons en injections, en bains et en douches, pour la surdité et le bourdonnement d'oreilles, qu'ils viennent d'un embarras des conduits externes, d'un relâchement du tympan ou des obstructions des glandes de la membrane qui tapisse le labyrinthe ».

Si Campardon avait mentionné les affections otiques, Jean Barrié, on le voit, en fait ainsi une indication très importante. Nous nous permettons d'insister tout particulièrement sur ce fait. Luchon, en effet, est devenue aujourd'hui la station de la surdité (Professeur Landouzy), et nous ne pouvons que rendre hommage à la perspicacité des premiers médecins de la station qui, bien avant qu'Itard n'ait jeté les grandes bases de l'otologie, avaient eu l'attention éveillée par ces troubles auriculaires et les traitaient avec succès.

L'eau de la Reine, qui « incitait légèrement le sang, rétablissait le mélange naturel de ses principes, facilitait la circulation de la lymphe, faisait corriger l'âcreté des humeurs », convenait parfaitement aux rhumatisants. Certaines attaques de goutte étaient, grâce à elle, grandement atténuées, et leur fréquence subissait une diminution appréciable. L'asthme lui-même bénéficiait de la cure, de même que certaines maladies de peau.

Il est intéressant de rapprocher ces différentes affections citées, ici, par Jean Barrié. Ne se voient-elles pas, en effet, chez des sujets bien particuliers, et la vieille notion du « terrain arthritique » qui en reste le trait d'union, ne peut-elle expliquer leurs réactions à l'eau de la Reine qui, on le sait maintenant, modifie justement ce terrain...

Ainsi, l'un des aïeux d'André Barrié, par les indications qu'il posait de certaines eaux de Luchon, laissait entrevoir la notion de tempérament et de diathèse, sur laquelle un de ses descendants allait écrire son travail inaugural.

Restait l'eau de la Fontaine Lassalle. « Quoique l'eau de cette fontaine, souligne Jean Barrié, soit chargée des mêmes minéraux que les deux précédentes, il est cependant à remarquer qu'en raison de la combinaison et de l'atraye de tous ses principes avec quelques matières grasses et des parcelles très fines d'une terre glaireuse et bitumeuse, cette eau est plus douce, plus savonneuse, plus balsamique que celle des autres sources ».

On comprend dès lors qu'elle ait été réservée avant tout « aux croûtes, dartres et autres maladies de la peau, qui n'étaient entretenues par aucun virus ou levain de nature bizarre ». Toutefois, si l'action de la source Lassalle, utilisée seule, était à ce point de vue remarquable, elle s'en trouvait encore renforcée par l'emploi de la Reine, « prise à l'alternative ».

que travaille à monde si les parties qui se
regardent, et vivants les Chaires.

Ob. 12.

M. de Lamoignon de Lamoignon, dans les valles
de Lamoignon, qui sont de plus en plus,
mais, une de ses, dans deux de Lamoignon,
ajouté, pour l'utilité de tous les peuples
et de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,
plus de Lamoignon, qui lui sont de Lamoignon,
methodique, pour les valles de Lamoignon,
Cependant, à l'usage de Lamoignon, dans les
de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,
relativement, dans les valles de Lamoignon,
Lamoignon, et de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,
en l'usage de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,
que de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,
pour les valles de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,
de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,
de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon.

Ob. 14. Le pere Savary, dans les valles de Lamoignon,

de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,
dans les valles de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,
de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,

de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,

de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,

de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,

de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,

de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,

de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,

de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,

de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,

de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,

de Lamoignon, dans les valles de Lamoignon,

Ce n'est que beaucoup plus accessoirement que les eaux de Lassalle permettaient de traiter les rhumatismes chroniques, même avec amaigrissement des parties affectées, les hémorroïdes ou les ulcères.

Cette analyse rapide des travaux de Campardon et de Jean Barrié, publiés à la fin du XVIII^e siècle, permet de se rendre compte, surtout en ce qui concerne les travaux du second auteur, que, parmi les indications de Luchon, il se détachait d'une façon assez nette, les rhumatismes et peut-être plus encore, les maladies cutanées. Quelques années plus tard, d'ailleurs, en 1818, Nestor Barrié, écrivant une thèse sur les dartres, insistait encore davantage sur le traitement des maladies de la peau, d'accord en cela avec Soulérat, qui avait publié, en 1819, un travail fort documenté sur la question. Un passage de cette thèse est particulièrement suggestif :

Nous lisons, en effet, sous la plume de Nestor Barrié :
« Personne n'est plus à même que moi de connaître la vertu des eaux de Luchon et les guérisons merveilleuses qu'elles ont produites. Mon grand'père, médecin avantageusement connu par une pratique heureuse et une expérience longue dans l'art difficile de guérir, fut nommé inspecteur-intendant de ces eaux. Cet homme, si cher à ma mémoire, qui joignit, à une infatigable activité, tout ce que l'urbanité des mœurs, la douceur et la franchise du caractère peuvent ajouter aux vertus sociales, avait constaté leur efficacité par un grand nombre d'observations.

« Il avait étudié les effets de ces eaux prises en boisson et administrées comme bains et sous la forme de douches. Il avait vu combien elles étaient utiles dans les **dartres**. Mon père qui lui a succédé, depuis plus de trente ans, comme inspecteur, et qui exerce la médecine avec quelque succès, s'est convaincu de leur

efficacité dans une nombreuse série de maladies, surtout dans les affections herpétiques...

« Les eaux de Bagnères-de-Luchon suscitent dans tout le système de l'économie animale une sorte de fièvre artificielle qui imprime aux dartres un caractère aigu, en augmentant les oscillations du tissu muqueux. Pendant que l'énergie intérieure augmente, l'éruption herpétique paraît d'ailleurs se déployer avec plus d'intensité, mais, bientôt, elle diminue pour s'éteindre entièrement. Quelquefois, leur usage est nuisible aux personnes très irritables, leur trop grande activité porte alors dans l'économie un mouvement tumultueux.

« Bordeu avait observé qu'il était dangereux d'administrer des eaux sulfureuses dans les dartres par une cause scrofuleuse. Cependant, on peut les conseiller, avec beaucoup de succès, dans les affections herpétiques accompagnées de l'inertie des propriétés vitales du système cutané.

« Dans cette circonstance, leur vertu existante se borne principalement sur la peau, exalte les forces vitales, pousse leur sang dans son système capillaire, aiguillonne son activité, exagère enfin son affection exaltante et, par cette espèce de perturbation, le médecin change le mode d'action de la partie et fait parcourir, plus ou moins rapidement, les périodes d'une maladie aiguë à une affection chronique ?

« Hippocrate avait déjà observé l'utilité de cette fièvre locale, car il dit : « *Prudentis medici est aliquando febrem accendere...* ».

Ainsi donc, rhumatismes et affections cutanées restaient les deux indications majeures de Luchon à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle.

Les observations qui vont suivre illustrent ces indications. Nous les avons relevées tant dans le Mémoire de Campardon que dans les manuscrits des Barrié ou

le travail de Soulérat ; nous les avons fait suivre d'observations typiques de « pâles couleurs » et de « surdité ».

OBSERVATIONS

I. DARTRES

OBSERVATION DE CAMPARDON :

M. Darroux de Rabastens, Albigeois, âgé d'environ 35 ans, d'une constitution maigre et sèche, d'un esprit vif et ardent, fut atteint, il y a plusieurs années, de dartres miliaires qui couvraient presque tout son corps. Il prit beaucoup de remèdes pour tâcher de s'en délivrer ; entre autres, il usa du lait pendant près de deux ans, ce qui les lui avait un peu amorties. Il vint aux eaux de Luchon au mois de septembre 1758. La boisson et les bains tempérés de la Reine et de la Salle, pris pendant près d'un mois, firent disparaître ces dartres. Elles se reveillèrent un peu néanmoins dans la suite, ce qui le détermina à revenir à nos eaux l'année suivante 1759. Il n'y parut pas l'année dernière 1760, mais il s'y rendit au mois d'août dans l'année 1761. Il y a repris les mêmes remèdes en observant quelques petits interstices, quoiqu'il n'eut aucun vestige de dartres, n'étant venu que par précaution et mieux confirmer sa guérison. Il est reparti le 15 septembre.

OBSERVATION DE JEAN BARRIÉ :

M. Tourriu, gentilhomme de Basièges, qui était infecté de dartres vives qui avaient résisté aux remèdes apéritifs, à tous les sudorifiques et même aux frictions mercurielles, qui avaient été administrés avec beaucoup de méthode, se rendit, il y a quelques années à Bagnères-de-Luchon, sur mon avis, pour y prendre les eaux et les bains de la Salle et de la Reine à l'alternative.

Après avoir suivi ces bains dans les saisons pendant deux ans sa peau s'est nettoyée insensiblement et il guérit de la dure incommodité qui le fatiguait extrêmement.

M. de Montgazin, de Toulouse, avait pareillement des dartres aux cuisses qui se répandaient jusqu'au scrotum avec une démangeaison brûlante dans toutes ses parties.

Il se délivra de cette affreuse incommodité en pratiquant les mêmes remèdes.

OBSERVATIONS DE J.-ANDRÉ BARRIÉ :

M. Duth, militaire retiré, âgé de 33 ans, d'une constitution très forte, d'un tempérament excessivement bilieux portait, depuis 4 ans, sur presque toutes les parties de son corps, des plaques dartreuses très épaisses, avec un suintement abondant et presque continu. Le prurit, supportable le jour, était incommode pendant les nuits et, souvent, pour le satisfaire, il déchirait sa peau à force de se gratter.

Cette affection, dont il croyait devoir rapporter la cause aux fatigues de la guerre, à la mauvaise nourriture, aux intempéries des saisons, à la boisson des liqueurs alcooliques et, plus particulièrement, à la gale dont il avait été atteint par trois fois différentes, et qui ne fut point traitée méthodiquement, avait résisté aux divers remèdes prescrits par différents médecins.

Il a eu recours aux eaux de Bagnères-de-Luchon ; il s'est baigné les huit premiers jours à la source tempérée de Richard et, ensuite, à celles de la Reine et de la Grotte, tempérées avec l'eau de la source Blanche. Il a bu, chaque matin, pendant la durée du bain, 4 verres de l'eau de la source de la Reine. Au neuvième bain, le malade éprouva des envies de vomir, l'appétit disparut, une teinte jaune se répandit sur la peau, le suintement des plaques dartreuses cessa. La fièvre survint, elle fut suivie de l'insomnie et d'une douleur de tête violente, avec douleurs profondes dans tous les membres et malaise général. De l'eau émétisée, dont il but quelques cuillerées à bouche dans le cours de la matinée, l'évacua considérablement par le haut et le bas, et diminua la violence des symptômes qui faisaient présager avec d'autant plus de raison une maladie aiguë que M. Duth, lorsqu'il les éprouva, me dit qu'une fièvre gastrique bilieuse dont il fut atteint au service, avait présenté, dans son début, les mêmes symptômes.

Purgé deux fois complètement avec l'action de l'eau émétisée, la fièvre cessa, le suintement se rétablit et une abondante excrétion d'urine, qui eut lieu après l'effet de la première médecine, fit disparaître insensiblement la teinte jaune.

Le malade se trouva si bien le sixième jour qu'il reprit le cours de ses bains et la boisson de l'eau. A ces moyens, continués sans interruption, j'associai le jus d'herbes avec du petit lait et le sirop anti-scorbutique, et je soumis le malade à l'action de douches graduées que je faisais diriger sur les parties

affectées et sur la région du foie. Il observait un régime très sobre, sa boisson habituelle était une légère décoction de feuilles de saponaire et d'escabieuse colorée de bon vin, aux repas seulement.

Ce traitement, suivi pendant près de deux mois, détermina au vingt-sixième bain une éruption de petits boutons miliaires qui fut précédée d'un léger mouvement de fièvre. L'éruption terminée, les plaques dartreuses se détachèrent et, peu à peu, la peau reprit sa couleur presque naturelle.

M. Duth quitta Luchon très satisfait de son état.

— M. L..., âgé de 38 ans, d'un tempérament lymphatique, bilieux, et qui fit le sujet de la dix-septième observation de mon recueil de l'année passée, se rendit à Luchon, atteint d'une affection dartreuse qui se manifesta à la paume des mains et à la plante des pieds par des croûtes sèches, dures, et des fentes ou crevasses profondes qui sillonnaient les mains.

85 bains tempérés et chauds qu'il prit, 42 douches graduées qu'il reçut pendant son traitement, la boisson d'eau minérale de la source de la Reine et les différents remèdes dont il fit usage, furent si avantageux qu'il quitta Luchon, n'offrant aucune trace de sa maladie, et avec la meilleure santé, dont il a constamment joui jusqu'au mois de juillet dernier, où l'affection dartreuse se montra de nouveau à la paume des mains par de légères rougeurs. Craignant le retour de la maladie, il a eu recours à l'emploi des mêmes eaux, dont il a fait usage pendant près de deux mois en boisson, bains et douches. Le succès a répondu à cette attente, les rougeurs ont disparu, et la peau, devenue souple, a repris sa couleur naturelle.

OBSERVATIONS DE SOULÉRAT :

— Une fille, âgée de 22 ans, d'un tempérament sanguin, robuste, habitant Luchon, se présenta chez moi après avoir été traitée par un officier de santé, pour une affection dartreuse qui, occupant le menton, s'étendait jusqu'aux commissures des lèvres.

Cette dartre était de la nature des crustacées ; sa croûte était comme le suc gommeux qui découle du cerisier des Pyrénées. Cette dartre lui occasionnait un prurit insupportable. Après lui avoir fait appliquer une pommade qui lui fit tomber les croûtes, je lui prescrivis en boisson un mélange de sulfure de potasse liquide avec l'eau de la Grotte. Trois semaines après ce traitement, sans aucune préparation, la malade se trouva par-

faitement guérie ; je la vois journellement ; son menton est dans l'état naturel.

— Un enfant d'environ 10 ans, d'un tempérament flegmatique, bien constitué d'ailleurs, des environs de Castelnaut, vint réclamer mes soins pour une dartre crustacée flavescente (*herpes crustaceus flavescens*), placée sur tout son cuir chevelu et derrière les épaules.

Au premier abord, je pris cette affection pour une teigne favéuse. Les croûtes de la tête avançaient vers chaque région temporale ; on eut dit qu'il était affublé d'une perruque. Son teint était plombé, je lui conseillais de composer ses bains avec l'eau de la Grotte, de la Blanche, avec suffisante quantité de la froide pour tempérer les bains. Je dis à sa mère — qui le conduisait aux bains — de lui laver la tête avec du savon dissout dans la même eau du bain. La tête de cet infortuné ne contenait que quelques cheveux d'une finesse extrême, ce qui prouvait qu'ils ne recevaient pas leur nourriture ordinaire. Il continua de prendre des bains et à laver sa tête pendant 15 jours. A cette époque, je crus m'apercevoir que ses croûtes étaient assez ramollies, particulièrement celles de derrière les épaules ; elles commençaient même de se détacher. Je lui dis alors de mettre du sulfure de potasse liquide dans le bain. J'engageai sa bonne mère d'emporter une bouteille d'eau de la Grotte à laquelle je fis ajouter du sulfure de potasse liquide. Je lui conseillai d'en fomentier les endroits qui se trouvaient occupés par les dartres. Après 36 bains, 18 avec l'emploi de sulfure de potasse, tout le cuir chevelu et la région dorsale se trouvèrent libres. Il ne restait que des marques d'un blanc sale.

Le malade continua à prendre des bains simples et resta deux mois à Luchon. Après la cessation des bains avec le sulfure, je lui administrai un purgatif et conseillai à sa mère de lui faire appliquer un vésicatoire au bras et de l'y laisser pendant un certain temps et dès son arrivée dans sa maison.

II. RHUMATISMES

OBSERVATION DE CAMPARDON :

M. de Lagane, Procureur du Roi, haut-sénéchal de Toulouse, âgé d'environ 40 ans, après avoir travaillé par excès, dans son cabinet, pendant les grandes chaleurs du mois de juillet 1761, et avoir imprudemment reçu l'air frais qu'il avait soin d'introduire, fut atteint, vers le 14 du dit mois, d'une douleur sur le milieu du métatarse, qui céda à quelques purgations. Quelques

jours après, cette douleur se réveilla et s'étendit sous tout le pied. Bientôt, l'autre pied, les deux jambes et les cuisses furent aussi douloureux. M. de Lagane sentit, de plus, une autre douleur sous la clavicule gauche où l'on remarquait un gonflement dur et sensible, avec son articulation dans l'omoplate.

La maladie prit la tournure d'un rhumatisme goutteux qui ne lui permettait pas de faire le moindre pas lorsqu'il est arrivé à Luchon. Il a bu les eaux de la Reine d'abord pures, puis coupées avec 1/3 de lait ; il a pris les bains de la Salle deux fois par jour ; dès le 3ème jour, il a été à l'état de marcher avec un peu plus de liberté.

Des préludes si heureux de guérison n'ont pas, cependant, fait des progrès aussi rapides qu'on semblait devoir espérer.

Le 6ème jour, on voulut tenter de lui donner sur le pied gauche, qui était toujours enflé, une légère douche avec l'eau tempérée de la Salle qui tombait de la cuve où il devait se baigner. Cet essai réveilla la douleur qui était quasi-éteinte. On se réduisit aux bains tempérés qui la calmèrent dans peu de temps. Quelques jours après, on tenta de nouveau les douches tempérées qui, sans ramener la douleur, firent désenfler le pied. On vit se dissiper, peu à peu, une enflure oedémateuse et insensible qui affectait le genou droit ; celle de la clavicule a quasi disparu.

M. de Lagane est allé plusieurs fois à pied dans la ville — et même assez librement — avant le 25 octobre ; il était arrivé le 4 et il s'est retiré le 28 du même mois, bien libre de ses jambes et de ses pieds et en bonne santé.

OBSERVATIONS DE BARRIÉ :

— M. Delorme, bénéficiaire de la Métropole de Mirepoix, qui était d'un caractère sombre et mélancolique, était cruellement tourmenté de vives douleurs qui s'étendaient des deux côtés, depuis le haut de la cuisse jusqu'au talon, et qui, autrefois, avaient parcouru différentes parties du corps comme les bras, les genoux, les pieds, et surtout les orteils, ce qui caractérisait parfaitement un rhumatisme goutteux, produit par une lymphe épaisse et acrimonieuse qui irritait les membranes et les nerfs lymphatiques des muscles, pour laquelle maladie il avait été autrefois aux eaux de Rennes et aux bains de Dax. Il se transporta, sur mon avis, à Luchon.

Cette année dernière, il y prit les eaux et les bains de la Reine pendant une quinzaine de jours qui lui donnèrent beaucoup de gaieté et d'embonpoint. Il se dégaga même, après trois jours d'eaux, d'une cardialgie qui le fatiguait extrêmement, et

il se retira ensuite, plein de force et de santé. J'ai su depuis qu'il n'a ressenti aucune douleur.

— **M. l'Abbé de Sarien**, prêtre et chapelain de la ville d'Aspet-en-Comminges, déjà d'un âge avancé, était attaqué de la goutte avec menace de paralysie à la langue ; il était fort troublé dans ses idées et exprimait ses pensées avec beaucoup de confusion. Dans cet état, il se rendit aux bains de la Reine qui furent un remède spécifique pour l'un et l'autre mal.

— **M. de Marignac**, du côté d'Alan-en-Comminges, qui avait depuis très longtemps un rhumatisme aux reins et aux extrémités inférieures, avec un amaigrissement des cuisses et des jambes, causé par une âcreté d'humeurs et par une disposition inflammatoire dans les névrolymphatiques des muscles infectés, de manière que ce rhumatisme le gênait si fort, qu'il était forcé de se tenir courbé et ne marchait qu'à l'aide de deux porteurs et avec beaucoup de douleurs, guérit aussi à Bagnères-de-Luchon en employant les bains de la Salle.

III. PALES COULEURS

OBSERVATIONS DE JEAN BARRIÉ :

Mlle d'Aspet, qui portait les pâles couleurs depuis un an, avec un vomissement habituel de tout ce qu'elle prenait, maladie qui était la suite d'une suppression des mois, qui avait résisté à l'action des purgatifs et des remèdes stomachiques apéritifs, fut aux bains, et aux mêmes eaux (La fontaine de la Grotte). Elle se rétablit si bien après 15 jours, qu'elle n'a jamais eu depuis la moindre menace d'un pareil mal.

— **Mlle Fontan**, fille d'un négociant de Saint-Béat, avait les pâles couleurs depuis très longtemps, avec fièvre lente, maigreur, maux de tête fréquents, palpitations de cœur, compressions de poitrine, faiblesses d'estomac, et quelquefois des syncopes, le tout produit par l'embarras des glandes de l'utérus et des autres viscères du bas-ventre qui empêchait la purification du sang et l'écoulement d'excréments par leur conduit naturel. Après avoir employé inutilement, pendant plus de 4 ans, les remèdes les plus spécifiques, elle se transporta aux eaux et aux mêmes bains et guérit parfaitement dans un mois environ.

IV. AFFECTIONS DE L'OREILLE

OBSERVATION DE JEAN BARRIÉ :

— **M. Ithaque**, bourgeois de la ville de Saint-Béat, qui, à l'occasion de quelque humidité ou d'un vent froid, était devenu sourd et souffrait beaucoup d'un bruissement d'oreilles continu, guérit dans 12 jours de cette incommodité par les moyens des bains, de la douche et des injections faites au conduit externe des oreilles.

— **M. Heine**, prêtre et vicaire en Comminges, et **M. Escat**, marchand du village d'Arbal, guérirent aussi d'une pareille maladie, avec les mêmes remèdes.

Il est aussi une observation de surdité recueillie par Campardon, et que l'on trouve citée dans quelques ouvrages, c'est celle du Baron de Bertrem. Nous ne nous y arrêterons pas ici, car il semble bien que la surdité dont se plaignait l'illustre baigneur n'ait été due qu'à un bouchon de cérumen volumineux. L'eau de la grotte, qu'on injectait avec une seringue dans son conduit auditif, suffit à le faire disparaître, comme l'aurait fait, il faut bien le reconnaître, n'importe quelle eau d'une autre origine.

Un tableau manuscrit de Jean-André Barrié, daté de 1812, donne, avec les maladies traitées aux eaux de Luchon, le nombre des malades observés. Les affections dartreuses et rhumatismales y figurent en première place, les premières au nombre de 206, les secondes au nombre de 438 ; les autres affections, parmi lesquelles les pertes blanches et les menstruations dérangées viennent en tête, n'intéressent qu'un nombre de cas infiniment plus restreints.

MALADES CIVILS DE L'UN ET L'AUTRE SEXE VENUS AUX EAUX DE B. DE LUCHON DU 1 ^{er} MAI AU 1 ^{er} NOVEMBRE												
NOMBRE DES MALADES		MALADIES POUR LESQUELLES ILS SONT VENUS AUX EAUX	NOMBRE DES MALADES POUR CHAQUE ESPECE DE MALADIES		DURÉE DU SÉJOUR DES MALADES POUR CHAQUE ESPECE DE MALADIES	MALADES PARTIS SIMPLE- MENT MIEUX	MALADES PARTIS DANS LE MÊME ÉTAT	MALADES PARTIS ALLANT PLUS MAL	MALADES MORTS AUX EAUX			
H.	F.		H.	F.								
539	478	1017	126	80	3 mois	1 mois	43	90	62	11	1	
		Aff. dartreuses	332	106	2 »	18 j ^{rs}	185	193	43	17		
		Aff. rhumatismales . .		77	3 »	40 »	35	27	15			
		Aff. laiteuses		89	3 »	24 »	29	32	25	3		
		Menstrual dérangées . .		95	3 »	24 »	58	14	23			
		Pertes blanches	10		2 »	25 »	6	4				
		Maladies des voies urin. .	29	13	3 »	40 »	11	18	13			
		Scrofules	16	5	2 »	25 »	12	6	3			
		Affection des yeux . . .	26	13	3 »	1 mois	16	12	11			
		Obstruction et empât. . .										

MALADES MILITAIRES - OFFICIERS & SOLDATS VENUS AUX EAUX DE B. DE LUCHON DU 1 ^{er} MAI AU 1 ^{er} NOVEMBRE					
Officiers	Soldats				
9	34	Aff. dartreuses	17	3 mois	1 mois
		Rhumatismes	26	2 »	18 j ^{rs}
				3	2
				5	7

Nous nous étonnons de ne point voir figurer sur ce tableau les affections de l'oreille pour lesquelles Jean Barrié, une cinquantaine d'années auparavant, recommandait « l'eau de la Grotte de l'hôpital » ; sans doute cette indication connut-elle des fortunes diverses, selon les époques, avant de devenir ce qu'elle est actuellement : un des gros succès de Luchon.

*
**

Avec la thèse d'André Barrié, publiée en 1853, les indications de la cure sulfureuse à Luchon, subirent une mise au point du plus haut intérêt scientifique.

Connaissant les multiples observations laissées par ses prédécesseurs, en ayant lui-même colligé un grand nombre, André Barrié chercha, en effet, à grouper les affections traitées par nos eaux, à les ramener à des notions générales, isolant ainsi, non plus des maladies, mais des espèces morbides auxquelles la médication sulfurée pouvait être appliquée. Ses notions sur les diathèses, qui occupent une si large place dans l'enseignement actuel de la pathologie générale, montrent combien il fut un précurseur.

« J'appelle diathèse, écrit-il, tout état inné ou acquis en vertu duquel plusieurs organes ou plusieurs points de l'économie sont à la fois ou successivement, mais toujours pendant un espace de temps d'une certaine durée, le siège d'affections spontanées dans le développement et identiques dans leur nature, lors mêmes qu'elles se présentent sous des apparences diverses ».

« La diathèse, d'après cette définition, n'est donc plus une aptitude, une possibilité, c'est un état réel, actuel, existant, inhérent à l'économie qui en est, si je puis ainsi dire, pénétrée.

« Elle est à mon sens distincte de la prédispo-

sition qui est antérieure à la maladie, et peut exister sans que la santé soit encore atteinte et se rattacher à toute espèce d'affections locales ou générales de longue durée ou passagère.

« La diathèse emporte l'idée d'une affection toujours générale de longue durée, de nature à se traduire simultanément sur plusieurs points de l'économie par des traits identiques ou de même espèce, à se reproduire dans le lieu où elle a siégée d'abord ou à reparaitre dans un autre point après s'être éteinte dans celui-ci, et cela, en vertu de la seule continuité de l'évolution diathésique, et sans nouvelle cause.

« Je pense en outre que la signification du mot diathèse est loin de celle du mot cachexie qui dans l'usage habituel, indique une altération générale des solides et des liquides, déjà profonde, avancée, manifeste, tombant sous le sens et se terminant ordinairement par la mort.

« La cachexie est le dernier degré, l'effet complet de la diathèse, qui doit être considéré comme le point de départ ou comme la cause ».

Pour André Barrié, quatre grandes diathèses étaient susceptibles d'une cure aux eaux de Luchon : les diathèses dartreuse, rhumatismale, scrofuleuse et syphilitique.

Nous avons vu que les manifestations des deux premières étaient depuis longtemps traitées dans notre station. Qu'il nous suffise de rappeler que, d'accord en cela avec Cazenave, André Barrié, en ce qui concerne la diathèse dartreuse, rangeait les maladies de la peau en trois catégories, toutes trois susceptibles de guérison par les sources Reine, Blanche, Ferras, d'Etigny ou Richard :

— les maladies purement accidentelles, développées sous l'influence des causes extérieures ;

— les maladies produites par l'altération d'un organe interne ;

— et, surtout, les maladies constitutionnelles, acquises, innées, développées sous l'influence d'une disposition organique particulière, transmissible par voie d'hérédité.

Pour lui, la guérison des dermatoses sèches, aussi bien que celle des dermatoses suintantes, s'expliquait à Luchon par l'action altérante du soufre, bien plus que par l'excitation thermique localisée ; aussi, préconisait-il, les bains tièdes de préférence aux bains chauds.

En ce qui concerne la **diathèse rhumatismale**, André Barrié, par la conception même qu'il en avait, tranchait nettement avec les idées admises. Il s'éloignait, en particulier, de l'opinion de Bouillaud qui voulait que le rhumatisme soit une affection pure et simple des articulations. Il remarquait, toutefois, que l'état diathésique dans le rhumatisme se bornait, le plus souvent, à une simple prédisposition, tenant à la constitution et au tempérament. Constatant, déjà, qu'il n'est point de maladie dont la délimitation soit plus vaguement établie que celle du rhumatisme chronique, il le dénombrait « en affections rhumatismales articulaires, en rhumatismes musculaires et en paralysies, dites rhumatismales », nécessitant l'usage successif des sources variées qu'offrait Bagnères-de-Luchon. Mais, ajoutait-il, « en présence de lésion grave des os et des cartilages, il ne faudra pas espérer une guérison radicale, les eaux n'ayant guère d'action directe que sur ce qui tient à l'altération des parties molles ».

La **diathèse scrofuleuse** semble avoir intéressé plus spécialement André Barrié.

Bordeu, ce savant hydrologue du XVIII^e siècle, dont

le nom est à jamais attaché aux eaux des Pyrénées, — plus particulièrement, il est vrai, à celles de Barèges, — regardait comme scrofuleux (ou écrouelleux) ceux qui sont sujets à des fluxions aux yeux, à des maux d'oreilles, qui ont la lèvre supérieure gonflée, le nez morveux, rouge et douloureux, les joues élargies, les glandes du cou engorgées et tous les os plus ou moins tuméfiés, le ventre bouffi, les extrémités amaigries, les os recourbés, etc... ». Mais, André Barrié pensait que ces manifestations morbides étaient précédées d'une altération générale primitive et le plus souvent héréditaire de tout l'organisme. La maladie scrofuleuse comprenait ainsi trois degrés dans son développement: d'abord des troubles généraux, puis des troubles localisés surtout sur le système lymphatique, enfin, un état cachectique, bientôt suivi de marasme et de mort.

A chacun de ces trois degrés, devait correspondre une médication sulfureuse spéciale : elle restait soumise au tact médical du médecin des eaux.

La scrofule, telle qu'on l'entendait alors, n'est plus une indication de Luchon, car si on y traite toujours les états lymphatiques et les débilités, les cas de tuberculose osseuse comme les tumeurs blanches, ou la maladie de Pott, dont parle encore André Barrié, n'y sont plus depuis longtemps envoyés. Mais, bien des manifestations de la syphilis entraient aussi dans ce grand chapitre des infections scrofuleuses, ce que Ricord, d'ailleurs, avait pittoresquement désigné sous le nom générique de : **scrofulate de vérole**. Le traitement de ces manifestations a donné à Luchon, dans la seconde moitié du siècle dernier, un renom considérable : elles en sont toujours une indication importante.

On conçoit donc qu'André Barrié, après avoir envisagé la scrofule sans vouloir lui attribuer une étiologie précise, ait isolé une **diathèse syphilitique**. En étudiant les modifications que les eaux sulfureuses pou-

vaient y entraîner, il apportait un élément nouveau à la doctrine thermale de Luchon.

Sans vouloir entrer dans les détails relatifs aux diverses formes des manifestations de la syphilis, André Barrié indiquait que l'application des eaux sulfureuses dans cette maladie était utile, surtout, comme méthode indirecte de traitement. Il n'était pas question, pour lui, de traiter avec les eaux seules la syphilis secondaire, mais d'associer leur emploi au traitement mercuriel. Elles produisaient alors sur la peau une pression énergique, une éruption qui devenait une indication précieuse de la présence du virus syphilitique et conduisait à l'emploi d'un nouveau traitement approprié. Cette notion, vérifiée par tous les médecins de Luchon, devint bientôt tellement classique que nombre de jeunes gens, candidats au mariage, se voyaient, par contrat, obligés de faire une saison à Bagnères, avant que ne leur soit accordé, de la part de leurs futurs beaux-parents, un consentement définitif.

Pourtant, A. Barrié reconnaissait aussi que ce rôle, détecteur de la spécificité, ne résumait pas toute l'action des eaux thermales sulfureuses, et que celles-ci pouvaient, parfois, influencer heureusement la syphilis, tant dans sa période secondaire que dans sa période tertiaire, « surtout lorsqu'elle se trouvait compliquée d'un état scrofuleux ou rhumatismal ».

Ces idées n'étaient pas propres, d'ailleurs, à André Barrié ; on les retrouve, avec des développements variables, dans les travaux de ses prédécesseurs ou de ses contemporains.

C'est Théophile de Bordeu, que l'on considère, à juste titre, comme le père et le créateur de l'hydrologie thérapeutique moderne, qui, le premier, dans son ouvrage : « **Recherches sur les maladies chroniques** », parle du traitement de la syphilis par les eaux sulfu-

reuses. Après avoir rappelé ce que son frère François et lui-même ont écrit sur l'usage des eaux de Barèges et du mercure pour les écrouelles, Théophile continue :

« Que tout ceci soit dit seulement comme des faits
« historiques ; nous ne pensons pas, ni ne voulons
« pas faire croire que nos eaux guérissent les maux
« vénériens. Mais le mercure serait-il le seul et uni-
« que remède contre ces affections ? Il faut espérer
« que l'on déterminera mieux, un jour, le caractère
« particulier de la vérole et l'étendue des propriétés
« du mercure. Et si, comme le pense Baillou, le mer-
« cure est une sorte de levier dont nous nous servons
« pour déraciner et emporter avec force les mala-
« dies, nos eaux ne pourraient-elles pas procurer cet-
« te révolution ou, du moins, seconder beaucoup cel-
« le du mercure qui l'opère ? C'est ce que nous ne
« pouvons décider ».

Lambron, rappelant les « verbaux » du « journal de Barèges », véritable monument élevé à l'histoire de l'hydrologie, n'a pas de peine à résumer la doctrine des trois Bordeu (Antoine, Théophile et François), qui, durant tout le XVIII^e siècle, régnèrent à Barèges :

1. — L'association (mercure et soufre) qui se pratique depuis longtemps à Barèges, rend l'action plus favorable, ses suites moins fâcheuses, ses effets plus assurés.
2. — Nos eaux guérissent les écoulements gonorrhéiques, les maladies rebelles au mercure, et les cachexies syphilitiques, en remontant, seules d'abord, l'organisme, puis en rendant au **spécifique** ses vertus curatives par leur association.
3. — Nos eaux guérissent les accidents du mer-

cure et, quelquefois, des syphilis constitutionnelles.

Après les Bordeu, vint Anglada qui prouva que les eaux minérales sulfureuses « décèlent les syphilis latentes et séparent les manifestations scrofuleuses et dartreuses des manifestations syphilitiques ».

Fontan, confirmant Bordeu et Anglada, assura que les eaux minérales réactivent les manifestations primo-secondaires et empêchent la salivation mercurielle.

James Constantin établit le **Jugement des Eaux** : si un traitement sulfureux est poussé à fond, — sans qu'il apparaisse de réactivation, — on doit conclure à la guérison totale de la syphilis.

Astrié, enfin, osa une explication des eaux minérales sulfureuses vis-à-vis des accidents mercuriels, par l'introduction dans le sang de sulfates et d'hyposulfites, solubilisant les composés albumino-hydrargyriques.

Un travail de Pégot, imprimé presque à la même date que la thèse d'André Barrié, résume, en les discutant, les théories précédentes. Ancien interne des Hôpitaux de Paris, professeur suppléant à l'Ecole de Médecine de Toulouse, et Médecin des Hôpitaux de cette même ville, Pégot, dans son « **Essai clinique sur les eaux thermales sulfureuses de Bagnères-de-Luchon, dans le traitement des accidents consécutifs de la syphilis** », paru le 31 mai 1853, expose les conclusions que lui permettent de tirer la critique des 87 observations qu'il a relevées au cours des 10 années d'exercice à Luchon.

58 hommes, dont deux enfants, 29 femmes, dont une fillette, ont été les sujets de son étude.

« Voulant m'assurer si, réellement, ces eaux jouissent de propriétés antisiphilitiques, j'ai soumis, pendant plusieurs mois, à l'usage seul des eaux

« sulfureuses, des individus atteints d'accidents consécutifs secondaires et tertiaires.

« D'après ce que nous avons observé, nous n'accordons pas aux eaux sulfureuses des propriétés antisypilitiques dans le sens rigoureux du mot.

« Les eaux thermales sulfureuses ne sont pas, en effet, antisypilitiques par elles-mêmes ; en d'autres termes, un individu, atteint d'accidents syphilitiques consécutifs, secondaires ou tertiaires, ne guérit pas par l'usage seul des eaux sulfureuses : il peut en obtenir une amélioration très prononcée, mais non une guérison ».

« Si, dans quelques circonstances, la guérison a eu lieu, il doit y avoir eu erreur de diagnostic ; ou bien, si l'affection était de nature syphilitique, la guérison par l'usage seul des eaux sulfureuses se sera produite probablement chez un individu saturé déjà de préparations mercurielles. Nous citerons des observations où cela a eu lieu ».

L'une d'elles, relevée par Pégot, en 1845, illustre cette dernière phrase :

« Le 15 juillet 1845, un Anglais appartenant à une des grandes familles aristocratiques de l'Angleterre, arriva à Luchon en chaise de poste, accompagné d'un parent et de deux domestiques. C'était le professeur Blandin, mon illustre maître et ami, qui me l'avait adressé.

« Ce malade était âgé de 31 ans, tempérament lymphatique, nerveux, ayant joui d'une brillante santé jusqu'à 26 ans.

« A son arrivée à Luchon, il était dans l'état suivant : amaigrissement général, pâleur cadavérique, pouls anémique, 55 pulsations, respiration faible ; toutefois, absence de signes qui annoncent la présence de tuberculose pulmonaire ; il était d'une faiblesse telle qu'il ne pouvait se tenir assis sur son lit ; on le nourrissait de bouillons froids et de jus de viande rôtie, vin de Bordeaux ; voilà pour l'état physiologique.

« Complications syphilitiques : plusieurs plaques de « corona veneris » au front, exostose à l'angle externe de l'arcade orbi-

taire, côté droit ; ulcère à la paupière inférieure de l'œil gauche ; ulcérations dans la voûte palatine communiquant avec les fosses nasales, luette détruite, ulcérations aux piliers du voile du palais, exostoses et ulcérations aux deux jambes, enfin engorgement du testicule droit.

« Je conviens qu'en présence de cette constitution délabrée et ce cortège syphilitique, je partageais l'opinion et les craintes du professeur Blandin ; je redoutais, en effet, une mort prochaine, ce qui, je l'avoue, était peu rassurant pour moi qui, à cette époque, débute dans l'hydrologie médicale où, comme à tout début, il importe d'être entouré de succès et non de revers.

« D'après mon conseil, on procura un logement à un rez-de-chaussée bien exposé et situé à peu de distance de l'Etablissement Thermal ; on rencontra bien sous tous les rapports ; cet Anglais fut logé chez M. Fadeuilhe (Laurent), libraire, où il trouva tous les soins désirables.

« Après deux jours de repos, je le fis porter au Pavillon Richard ; les garçons des bains furent effrayés en voyant l'état cadavérique de cet Anglais. Ils craignaient qu'il n'expirât dans le bain. Il resta toutefois une demi-heure, il y prit un biscuit trempé dans du vin de Bordeaux.

« Toutes les précautions étaient prises pour le sortir du bain et le rapporter dans son lit.

« Plusieurs fois par jour, ses domestiques lui injectaient de l'eau sulfureuse de la Reine dans la cavité bucale et nasale, afin d'en déterger les ulcérations grisâtres sanieuses, à mauvais aspect.

« Le matin, à jeun, il buvait un demi-verre d'eau sulfureuse Richard ; bientôt après, un verre en deux fois ; on continua régulièrement de le porter aux bains Richard, température 29° R., en s'entourant des mêmes précautions.

« Au cinquième bain, il y resta quarante-cinq minutes, et déjà ce malade se trouvait infiniment mieux ; il buvait deux verres d'eau sulfureuse et la digérait très bien.

« Au dixième bain, cet Anglais put se lever ; la digestion avait repris de l'énergie, il mangeait une et deux côtelettes de mouton à ses repas.

« Continuation des bains Richard ; durée d'une heure ; pendant le bain, on lui servait une tasse de bouillon et un verre de vin de Bordeaux.

« Vingt jours après son arrivée à Luchon, cet Anglais était méconnaissable en sa faveur ; les ulcérations de la gorge et du pharynx avaient changé d'aspect ; elles prirent une couleur de

jambon ; on voyait des bourgeons se former. Le pouls marquait soixante-cinq pulsations plus énergiques ; la physionomie du malade était rayonnante, on voyait qu'il renaissait à la vie et à l'espérance ; il avait pris des forces, il pouvait se lever et se promener dans son salon ; il y avait six mois qu'il n'en avait fait autant. Augmentation du régime alimentaire, en le tenant toujours aux viandes rôties et grillées, bons potages, vin de Bordeaux et, par temps, un verre de vin d'Espagne.

« A partir de ce moment, cet Anglais faisait tous les jours en chaise à porteurs, une ou deux heures de promenade dans les vallées. Continuation des mêmes moyens. Ce malade gagnait tous les jours en force et énergie. Appétit bon, digestion facile, sommeil passable, sécrétion urinaire abondante ; la peau était molle, élastique, tandis qu'à son arrivée, elle était sèche, parcheminée (les plaies et les ulcères étaient pansés avec de l'onguent hydrargyré).

« On était à la fin du mois d'août, quarante-cinq jours depuis l'arrivée à Luchon. Je prescrivis les pilules suivantes :

Proto-iodure de mercure	1 gramme
Extrait de genièvre.....	2 grammes
Sub. inerte	Q.s.

à diviser en 30 pilules.

« Le malade en prit deux, puis quatre par jour ; il les supporta très bien ; continuation des bains et de la boisson Richard.

« Cet Anglais, arrivé à Luchon, se mourant, dévoré par une cachexie syphilitique, avait repris ses forces telles que, vers la fin de septembre, il faisait des promenades d'une heure et plus, tandis qu'à son arrivée à Luchon il ne pouvait se tenir sur son lit, tant il était affaibli.

« Au commencement d'octobre, il avait pris soixante-trois bains et bu au moins quarante litres d'eau sulfureuse.

« Toutes les plaies étaient en voie de guérison, les exostoses seules restaient stationnaires ; on les frictionnait avec de l'onguent hydrargyré. Continuation des pilules au proto-iodure de mercure, un décigramme par jour.

« Enfin, nous quittâmes ensemble Luchon le 9 octobre. Je l'accompagnai jusqu'à Toulouse, et nous nous séparâmes ; lui content et heureux de l'amélioration extraordinaire qu'il avait obtenue en trois mois de séjour à Luchon, et moi, méditant sur la cure merveilleuse due à l'action des eaux thermales sulfureuses et opérée chez un individu atteint de cachexie syphilitique, voué à une mort prochaine qui paraissait inévitable.

« Cet Anglais partit pour Marseille et, de là, s'embarqua pour Alexandrie où il allait rejoindre un de ses frères.

« Il avait amené, avec lui, un jeune homme de Luchon, mais celui-ci le quitta à Malte ; il fut pris de nostalgie, voulut retourner dans ses montagnes où il a repris son métier de guide.

« Un an après, cet Anglais me donna de ses nouvelles, il m'écrivit qu'il se trouvait très bien, qu'il allait accompagner son frère dans les Indes, où il était appelé pour y remplir une mission de son gouvernement ; qu'un jour il viendrait me trouver à Luchon. Je n'ai plus eu de ses nouvelles ».

Aussi sceptique que l'on soit à l'égard de l'efficacité des eaux sulfureuses, il est difficile de ne pas être frappé par les faits exposés dans cette curieuse observation. Ne peut-on, d'ailleurs, les rapprocher de ce qu'écrivait François de Bordeu, frère de l'illustre Théophile :

« Mon père m'a assuré avoir vu quelques-uns de
« ces pauvres malades, vrais squelettes vivants, pâ-
« les, décharnés, languissants, ayant de la peine à se
« soutenir, qui, par l'usage de nos eaux, reprennent
« peu à peu leur appétit, leurs forces et leur embon-
« point. Cette vertu est l'une des plus remarquables
« et des plus anciennement connues de nos eaux ».

Si l'on peut en discuter le processus ou les origines, nul n'a le droit de mettre en doute l'existence du « fait thermal ».

IV

QUELQUES GRANDS PERSONNAGES AUX EAUX DE LUCHON AUX XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES

Après les premières modifications des bains apportées par d'Etigny, la publication du Mémoire de Campardon et le voyage du Maréchal de Richelieu, les eaux de Luchon commencèrent à s'imposer à l'attention générale. Quelques-uns des grands personnages, adressés jusque là aux autres stations pyrénéennes, depuis plus longtemps en renom, voulurent y être envoyés. Ainsi le Duc d'Aiguillon, Charlotte et Joséphine de Lorraine, Charles-Eugène de Lorraine, grand écuyer de France, le Prince de Rohan, la Comtesse de Brionne, la Princesse de Ligne, le Duc de Mouchy, Messieurs de Choiseul, de Tessé, le Baron de Talleyrand et bien d'autres encore, y vinrent-ils tour à tour.

Plus près de nous, Lamartine, Victor-Hugo, le Prince Impérial et peut-être même, l'Impératrice Eugénie, y séjournèrent-ils quelques temps...

Parmi toutes ces cures célèbres, trois d'entre elles nous paraissent présenter un certain intérêt, car chacune marque une époque bien définie de Luchon : ce sont celles du Maréchal de Richelieu en 1763, de Lamartine en 1848 et du Prince Impérial en 1867.

LA CURE DU MARÉCHAL DE RICHELIEU

La cure du Maréchal de Richelieu à Luchon fut le grand événement thermal de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Gouverneur de Guyenne et de Gascogne en résidence à Bordeaux, le Duc avait été mis au courant par d'Etigny des ressources qu'on pouvait attendre de la station pyrénéenne, et il avait résolu de s'y rendre, contribuant ainsi, par l'influence qu'il exerçait à Versailles, à la lancer. D'ailleurs, Bordeu, son médecin, lui conseillait depuis longtemps une cure aux eaux sulfureuses, et l'avait déjà envoyé à Barèges.

C'est bien en septembre 1763, et non, comme on l'a écrit, en 1762, qu'eut lieu le voyage du Maréchal à Luchon. Chaque année, il présidait, à Saint-Gaudens, les Etats de Nébouzan ; il profita du déplacement qu'il était ainsi obligé de faire, pour se rendre à l'invitation de d'Etigny.

Le 14 août, se trouvant à Compiègne avec la Cour, il avertit de son projet le célèbre intendant : « Dans quelques jours, lui dit-il, je reviens à Bordeaux, mais pour y reprendre la poste le jour même et ne m'arrêter qu'aux frontières d'Espagne. Je suis curieux de voir les travaux dont vous m'entretenez si souvent ». Ainsi informé, d'Etigny avait écrit aussitôt à M. Dalles, son secrétaire :

« Monsieur le Maréchal compte arriver à Bagnères-de-Luchon du 10 au 12 Septembre mais vous sentez qu'il est nécessaire d'annoncer son arrivée au 1^{er} Septembre afin que tout soit prêt plus tôt que plus tard : logement, chemins pour arriver, provisions et tout le reste. Vous vous y rendrez au plus tard le 7 ou le 8. Je ne puis autrement être assuré qu'il ne manquera de rien à Monsieur le Maréchal. Il ne faut pas oublier de faire mettre en bon état la route de Bagnères-de-

Luchon à Montréjeau et de Montréjeau jusqu'à la Bigorre, ainsi que de Montréjeau à Auch et d'Auch à Layrac, pour le retour de Monsieur le Maréchal..... Envoyez le lit de ma fille et l'un des vôtres à Bagnères ».

On voit par cette lettre que ce qui tenait le plus à cœur à d'Etigny était la réfection des routes, et la recommandation qu'il donne à ce sujet était d'ailleurs loin d'être superflue, si l'on en juge par la correspondance conservée aux archives de la famille de Lassus où se trouve relaté un voyage de M. Lassus de Basous et de son frère, chanoine de Comminges, fait en ces régions en 1756.

« Le trajet de Cierp à Bagnères, nous a fait employer plus de 7 heures, écrit le premier de ces personnages ; en certains endroits à la suite de l'orage d'avant-hier, la route ne semblait plus exister. Notre chaise, horriblement cahotée, a versé deux fois sans dommages pour nos personnes mais non sans dégâts pour nos habits trempés de boue. A la hauteur du château de Guérand, un torrent furieux nous a barré le passage. De braves gens, venus à notre aide avec un zèle admirable, ont commencé par nous porter sur leur dos d'une rive à l'autre en se gardant de se laisser choir ce qui eut été un désastre. Notre pauvre official qui avait un peu de fièvre ne goûtait guère cette traversée. Il me parut, toute déférence gardée, qu'il se recommandait à tous les saints du calendrier. Je ne sais comment on fit pour tirer la chaise, mais le tout fut assez lentement mis en lieu sûr, sans autres misères qu'une roue qui se détacha tout à coup quelques cent pieds au-dessous du chemin, ou du sentier que l'on a convenu d'appeler ainsi. Il se trouva, par un effet de la bonté divine, un honnête forgeron qui la

remit en place à la hussarde, sans quoi nous risquions de passer la nuit dans une grange ; enfin, nous arrivâmes fort tard à Bagnères, par miracle, ayant essuyé d'autres revers que je ne dis pas, mais assez gaiement malgré nos malheurs ».

Grâce à l'activité de M. de Lassus, sub-délégué de d'Etigny, le Maréchal de Richelieu n'eut pas à craindre pareille mésaventure, car la route avait été si bien nivelée « qu'un carrosse marchant au pas, pouvait aisément y passer ».

Son impression, en arrivant à Luchon, dut être cependant assez mauvaise ; en effet, Luchon n'était encore « qu'un village aux maisons recouvertes de chaume, avec un petit chapitre, un marché chaque semaine, une boucherie et quelques auberges » (Campardon).

Quant à l'allée superbe, qui devait, quelques années plus tard, unir l'agglomération aux bains, elle n'était pas encore tracée, et il fallait, pour arriver aux sources thermales, longer un petit chemin sinueux, l'actuelle rue d'Espagne, qui serpentait entre champs et jardins. On se trouvait donc presque en pleine campagne et loin de tout centre intéressant.

Logé dans une bâtisse, du reste fort convenable, appartenant au sieur Jean Caubet, premier consul de la ville, auquel il paya un loyer de 1.200 livres, le Maréchal de Richelieu séjourna à Luchon du 1er septembre au 21 octobre ; il ne semble pas s'y être un seul instant ennuyé.

D'abord, il avait sa cure. L'établissement de Lassalle, dans lequel on avait placé des auges neuves, lui avait été réservé à cet effet. Une fois son bain pris, il se promenait en chaise dans les vallées environnantes ou conversait longuement avec d'Etigny. Le Duc prêta,

en effet, tout son concours à celui qui « s'imposait la tâche d'assurer la prospérité de Bagnères-de-Luchon, s'intéressant à tout, aux marbres antiques trouvés dans les fouilles faites autour des bassins, comme aux cures surprenantes opérées par l'efficacité des eaux ».

La présence du Maréchal attira, d'ailleurs, à Luchon, beaucoup de personnages qui contribuèrent à en égayer la vie. Le Duc d'Aiguillon, neveu de Richelieu, arriva bientôt, suivi du Vicomte d'Aspremont, et la noblesse d'alentour ne tarda pas à s'y rendre. Voltaire lui-même faillit venir, à cette occasion, dans les Pyrénées ; il se contenta pourtant d'adresser au Gouverneur de Guyenne un billet où il s'exprimait en ces termes : « Si jamais vous retournez à Bagnères, je me ferai donner un ordre signé de Tronchin pour vous aller faire ma cour ». Tronchin était le médecin du Roi et le courtisan de Frédéric II à Potsdam, connaissait le chemin des faveurs.

Le Maréchal de Richelieu souffrait de la goutte, et c'est cette raison et l'existence à Luchon d'eaux sulfureuses, dont on disait si grand bien dans cette affection, qui l'avaient, peut-être plus que les travaux de l'intendant d'Etigny, décidé au voyage.

L'historiographe des gouteux célèbres, le Docteur Cabanès, étiquette la goutte « un mal aristocratique ». Parmi les familles royales et princières atteintes de ce mal, il cite les Richelieu, à côté des de La Rochefoucauld et des Rohan.

Le ministre de Louis XIII souffrait, chacun le sait, d'atroces migraines, de crises douloureuses articulaires fort violentes, et tout le monde connaît la gravure célèbre où l'illustre Cardinal est représenté sur sa vaste chaise à porteurs tendue de velours rouge, faite de telle façon qu'elle pouvait être portée à bras ou placée sur un char ou un bateau. Si le neveu tint de l'oncle, le duc de Fronsac, fils du Maréchal, tint de son père ;

cela ne l'empêcha pas de mourir presque centenaire, après s'être marié trois fois, dont la dernière à 80 ans bien sonnés.

C'est à Jean Barrié que revint l'honneur de soigner l'illustre goutteux à Luchon. En souvenir, Richelieu reconnaissant lui offrit de magnifiques huiliers en argent ciselé. Il fit plus, il lui remit un brevet lui permettant « de porter pistolets à l'arçon de la selle de son cheval toutes les fois qu'il irait visiter ses malades ».

Le 21 octobre le Gouverneur de Haute et Basse-Guyenne, sa cure terminée, repartit dans ses terres. Il coucha à Montréjeau, chez M. de Lassus qui lui avait préparé une réception magnifique ; une anecdote, à ce propos, mérite d'être contée :

Tandis que le Maréchal soupaît dans une salle ornée de riches tentures et d'inscriptions à sa louange, avec les principaux personnages du pays, invités par M. de Lassus, celui-ci se prit à lui dire : « Monseigneur, vous plairait-il de voir réunis les députés des paroisses et communautés qui n'ont pas eu la faveur de vous adresser leurs hommages ? » — « De grand cœur, répondit le Maréchal étonné, mais à quoi bon cette question à pareille heure ? » M. de Lassus fit un signe et, tout-à-coup, à l'extrémité de la salle, un panneau tomba comme par enchantement ; on vit, sur une estrade brillamment illuminée, une centaine de gens en habits de fête, syndics et consuls, officiers et notables de la contrée ; l'un d'eux s'avança avec respect, récita un compliment fort bien tourné à l'adresse de M. le Maréchal, puis les convives et les nouveaux venus, élevant leurs verres pleins de vieux vin d'Espagne, portèrent force vivats à la santé du Roi d'abord, et à celle de M. le Maréchal de Richelieu qui trouva la surprise de fort bon goût.

Son voyage à Luchon finissait ainsi en apothéose, et

c'est sans doute le souvenir de pareilles réceptions et de tels hommages qui le firent revenir, trois ans plus tard, dans la « Reine des Pyrénées ».

*
**

LA CURE DE LAMARTINE :

Avant de décrire le séjour que fit le poète aux eaux de Luchon, il nous a semblé intéressant, pour situer le cadre dans lequel il allait se trouver, de donner un aperçu de la vie de cette station thermale au cours de la première moitié du XIX^e siècle.

On arrivait alors à Luchon en empruntant une diligence qui partait de Toulouse. Une curieuse affiche de la collection de M. Dupuy précise de façon certaine ce mode de locomotion qui, il y a cent ans, permettait aux baigneurs de se rendre auprès de la Reine des Pyrénées. En voici le texte :

Diligence en poste

Entreprise des Messageries de Toulouse à Bagnères-de-Luchon.

Messieurs les voyageurs et les commerçants sont prévenus qu'à compter du 17 juin 1837, il partira, tous les deux jours, de l'hôtel Vidal, place du Capitole, à Toulouse, une diligence en poste et service régulier.

L'entreprise assure d'avance à MM. les voyageurs et commerçants qui daigneront l'honorer de leur confiance, qu'ils auront lieu d'être satisfaits de l'élégance, de la solidité, de la commodité des voitures, de la célérité du trajet, des précautions pour le chargement des bagages, de la modération du prix des places, du port des marchandises et de l'honnêteté des employés.

L'entreprise se charge également du transport des paquets, marchandises et finances pour toute la France et l'Etranger.

Les bureaux sont établis à, savoir :

- A Toulouse, Hôtel Vidal, place du Capitole,
- Saint-Martory, chez M. Doussat.
- Saint-Gaudens, au Café du Commerce, chez M. Bartne père.
- A Luchon, chez M. X...

La rédaction éloquente de cette affiche ne représentait peut-être pas l'exacte vérité. La diligence ne comptait qu'un nombre restreint de places : 3 à l'avant, 6 à l'intérieur, 4 dans la rotonde arrière ; quant à l'impé-

riale, « le bétail humain y était entassé pêle-mêle avec les chapelières et les chiens » (De la Martinière). La célérité du trajet était cependant assez grande, puisque, pour franchir les 140 kms qui séparent Toulouse de Luchon, il ne fallait guère que 48 heures ; or les routes étaient fort mauvaises et les cahotements nombreux.

A 1 km. environ de l'arrivée à Luchon, voitures publiques et particulières étaient assiégées par de jeunes montagnardes, en costume du pays, qui, malgré la rapidité de la course, grimpaient sur les marche-pieds, proposant leurs services comme blanchisseuses ou repasseuses, et glissant des cartes de restaurant ou d'hôtel. C'était à grand peine que l'on arrivait à s'en débarrasser à la halte, et seulement après avoir promis de descendre, sur leurs propositions, à l'hôtel de France, à celui du Lion d'Or, d'Espagne ou des Voyageurs, les plus renommés à cette époque.

Les appartements que l'on trouvait là, sans offrir toutes les commodités, étaient cependant fort coûteux. Ils ne valaient pas moins de 400 à 500 francs par mois ; les chambres pour une personne valaient entre 40 et 100 francs pour le même temps. Mais, dans ces établissements, la chère était excellente et les repas copieux ; qu'on en juge par ces quelques lignes que nous a laissées M. Hureau Bachevillier sur la composition d'un menu :

« Seize convives, raconte-t-il, officiers, poètes, femmes du meilleur monde commencèrent à attaquer les huitres de La Rochelle, les arrosant de Bordeaux rouge et blanc. Deux potages dignes de Véry et des Frères Provençaux obtinrent les suffrages de l'Assemblée. A leur suite, le bouilli et les légumes flanqués de plusieurs vols-au-vent, furent solennellement apportés ; puis, la " morue Maître d'Hôtel." et deux plats de fricandeau dont la couleur et le goût flattaient les yeux et le palais.

« Deux poulardes farcies accompagnaient un civet de lièvre aux couennes fondantes. Des hors-d'œuvre légers n'étaient pas négligés ; ils maintenaient les mâchoires en perpétuel mouvement.

« Tel fut le premier service terminé par un filet de bœuf sauce piquante, dont la vue seule ranima les appétits trop rapidement rassasiés. On revenait à tous les plats sans parvenir à les achever. »

Si ce n'était là que le commencement d'un repas ordinaire, que devait-on servir les jours de fête où les hôteliers ont toujours soin de faire un « extra » ! On comprend qu'un client, au sortir de pareils festins, ait pu écrire sur son agenda cette phrase : « J'engage tous les gastronomes à accepter les invitations des Luchonnais ; ils y trouveront tout ce que l'on peut désirer pour la gaité, les bonnes manières, l'esprit ».

Mais on ne venait pas à Luchon avec l'unique préoccupation de faire un bon repas ; certains, comme Lamartine, et c'était heureusement la majorité, y venaient aussi pour les eaux.

Dès leur arrivée, après une toilette sommaire pour réparer les fatigues de la route, les baigneurs se rendaient chez le médecin qui leur avait été indiqué avant leur départ ; ils lui remettaient la lettre dont ils étaient porteurs et qui les recommandait spécialement à ses soins et à ceux de sa femme. Car, en ces temps déjà lointains, où les voyages représentaient une chose importante et assez mal organisée, « la femme du médecin devait souvent s'occuper du logement des clients de son mari et leur faciliter la recherche de servantes ou de blanchisseuses ».

Une observation détaillée de l'état du malade complétait toujours cette lettre. On se rend compte, en lisant ces observations, de la conscience professionnelle de leurs auteurs qui, ne se contentant pas d'envoyer leurs clients à un confrère hydrologue, collaboraient

ainsi avec lui de façon très directe. L'une d'elles, absolument inédite, et bien qu'elle soit un peu antérieure à l'époque qui nous occupe, a retenu notre attention :

« La famille de Mademoiselle XXX..., qui se rend à Bagnères-de-Luchon, a été atteinte dès l'enfance la plus tendre d'une maladie de peau qui a été difficile à combattre et qui n'a épargné aucun de ses enfants, tant ceux qui existent que plusieurs qu'elle a perdus en bas-âge ; de manière que cette maladie peut être considérée comme appartenant à leur constitution. Quant à son origine, on ne peut nullement songer à des causes acquises par le père ou la mère, mais il est probable qu'elle tire sa source du grand-père maternel, parce qu'il était atteint d'une maladie analogue.

« Des tempéreaux de toutes les espèces, divers dépuratifs ont été successivement employés chez les divers enfants, et cela dans l'âge le plus tendre ; ils ont été continués avec une très grande assiduité ; de tous ces remèdes, ceux qui ont montré la plus grande efficacité ont été les extraits de plantes stupéifiantes, la jusquiame, la cigüe et la douce-amère. A ces extraits, on a constamment associé le soufre dosé d'antimoine ; on a, de plus, fait prendre à la plus jeune des demoiselles des bains sulfureux factices dont on a rapproché le plus qu'on a pu la composition de ceux de Bagnères-de-Luchon ; et ces bains, dont notre petite malade a usé l'été dernier, ont été évidemment utiles. Toutes ces circonstances, et surtout le bon effet des bains sulfureux, ont déterminé le médecin de cette bien intéressante famille à l'envoyer à Bagnères-de-Luchon. Ses vues, quoique les mêmes pour tous, présentent cependant des variétés, en raison des diverses circonstances dans lesquelles se trouvent ces divers sujets.

« Mademoiselle X, l'aînée, n'a, en apparence, aucunement besoin de remèdes ; sa santé a été constamment bonne depuis son enfance, sa constitution est forte et elle n'a été que très légèrement atteinte de la maladie de ses frères. Ainsi, elle ne fait en quelque manière, le voyage, que comme compagne de Madame sa Mère.

« Cependant, elle a peut-être quelque chose à désirer relativement à la beauté de la peau qui est l'apanage de son sexe et de son âge, et sous ce point de vue, il paraît possible que l'usage des bains de Bagnères-de-Luchon lui soit agréablement utile.

« Monsieur X a été plus malade dans son enfance que Mademoiselle sa Sœur, et il est encore atteint à un certain degré de la maladie primitive ; mais, ce qui fixe davantage notre atten-

tion, c'est qu'il y a très peu de maladies épidémiques, catarrhales, bilieuses, etc., dont il soit exempt ; qui l'ont toujours attaqué d'une manière plus grave que les autres ; qu'il montre dans toutes ses maladies une sensibilité extrême dans les viscères abdominaux ; que ses fonctions digestives sont très susceptibles d'altération dans les moments de la meilleure santé apparente ce qui me fait craindre que la faiblesse et l'excitabilité des vaisseaux abdominaux ne dépendent de la maladie primitive qui, dans quelques circonstances, peut avoir atteint ses organes et y avoir ainsi produit un effet analogue à celui que nous observons constamment après les affections arthritiques des viscères. Or, rien ne me paraît plus propre à changer la manière d'être de ces organes que l'usage, tant en bains qu'en boissons des eaux minérales de Bagnères de Luchon, et à cette utilité relative se joindrait naturellement l'avantage bien réel de combattre efficacement la cause première de ces maladies. La manière d'être des viscères abdominaux chez notre jeune homme est si peu ordinaire qu'avec l'indication la plus évidente, soit comme **prophylactique**, soit comme propre à terminer la convalescence, je n'ai jamais pu lui faire supporter les toniques doux, les apéritifs légers qui paraissent d'ailleurs les plus appropriés à sa situation. Le suc de chicorée sauvage, par exemple, détermine très ordinairement chez lui la diarrhée, et ce serait cependant un remède qui, continué pendant très longtemps, semblerait devoir être d'une grande utilité, et que je désirerais qu'il put prendre constamment, même pendant l'usage des eaux.

Quant à la demoiselle la plus jeune, elle est celle qui a été la plus affectée par cette maladie, et cela depuis sa naissance. J'ai insisté pendant trois hivers de suite sur l'usage d'extraits des plantes stupéfiantes, cela avec un succès marqué. Mais elle est encore éloignée d'être guérie, et l'utilité que j'ai obtenue des bains sulfureux factices m'a déterminé à conseiller à ses parents le voyage de Bagnères-de-Luchon, comme un moyen de parvenir plus promptement à la guérison désirée, surtout en continuant, au retour des eaux, les remèdes qui semblent réussir.

Délibéré à Bordeaux, ce 14 Messidor, An II.

Signature : Lucadou.

Cette observation nous paraît intéressante à plus d'un titre. Elle fixe, en effet, certains points de l'histoire de l'hydrologie, en entrant dans les détails de la thérapeutique de cette époque ; elle fait état du mot **prophylactique**, en un temps où il était rarement em-

ployé ; elle signale, enfin, les bains sulfureux artificiels, dont on faisait grand cas depuis le mémoire de Le Roi « Sur les eaux sulfureuses contenant le moyen de les imiter parfaitement », publié en 1771. Ces eaux « sulfureuses factices », malgré ce qu'en dit Le Roi, n'étaient d'ailleurs pas prisées par tout le monde, et nous avons vu, dans les pages qui précèdent, que bien des baigneurs de Luchon, pour continuer leur cure à domicile, préféraient se faire adresser de cette station des eaux sulfureuses naturelles.

Le médecin des bains, comme l'appelaient certains correspondants dans leurs missives, était chargé de diriger le traitement, de « le modifier selon ses effets et les accidents qui pourraient survenir ». Les baigneurs étant nombreux et les cabines de bain assez restreintes, il lui fallait aussi donner à chacun de ses clients l'heure à laquelle il avait à se présenter à l'Établissement Thermal. Mais ce n'était pas petite affaire de contenter tout le monde, et nombreux étaient les billets que recevait, à la dernière minute, le médecin traitant, pour lui demander un changement d'horaire. D'ailleurs, ces billets, on ne s'en étonnera pas, étaient surtout signés par des dames.

Les honoraires que recevait le médecin se ressentait peut-être de ces dérangements multiples ; car il faut convenir que si les pauvres gens étaient soignés gracieusement, il n'en était plus de même de la clientèle aisée. Celle-ci payait relativement cher. Dans un livre de comptes de Jean-André Barrié, que nous avons sous les yeux, nous trouvons, en effet, la liste suivante :

Monsieur Saint-Aignan	24 livres
Monsieur de Ginsac.....	24 livres
Monsieur de Lassus.....	24 livres
Madame Salle	24 livres
Monsieur de Saint-Blancat.....	24 livres

Madame Durand	48 livres
Monsieur de Guibert.....	24 livres
Madame Secondat	24 livres
Mademoiselle de Tessan.....	48 livres
Monsieur de Castelnau.....	6 livres

Nous concluons donc que le prix du traitement pour la saison était ordinairement de 24 livres et la consultation de 6 livres. Un traitement de deux mois justifiait les honoraires de 48 livres.

La cure commençait à l'aurore, et M. Hureau Bachevillier nous conte quelle fut sa surprise lorsqu'au lendemain de son arrivée, il se rendit à 5 heures à l'Etablissement de la Reine, le premier qui se présentait à l'extrémité des Allées d'Etigny. « Il était déjà encombré de baigneurs, nous dit-il, qui, depuis 2 heures du matin, se trempaient ou attendaient une baignoire vide ». Certains, à cette heure fort matinale, « feignaient parfois de sortir d'un bal », et les femmes ne renonçaient pas à la coquetterie et à l'élégance la plus raffinée : cachemires et mantilles. Les fashionables, c'est-à-dire les lions et les dandys, affectaient un grand luxe de robes de chambre, velours et damas, de pantoufles brodées, avec couronne ou écusson, et de casquettes compliquées qui pouvaient cependant les soustraire aux regards indiscrets (De la Martinière). Des chaises à porteur, beaucoup datant du XVIII^e siècle, étaient au service des impotents.

Si la cure commençait tôt, il fallait revenir plusieurs fois dans la journée à l'Etablissement Thermal. Les ordonnances de deux bains ou douches par jour étaient la règle, en dehors des 3 à 6 verres d'eau que l'on buvait. Ces chiffres, même, étaient souvent dépassés, et si l'on songe que nos ancêtres avaient coutume de rester un, deux ou trois mois dans les stations thermales — la cure de vingt-et-un jours a subi avec eux une

éclipse momentanée — on voit quel nombre considérable de litres d'eau et de bains ils pouvaient totaliser dans leur saison. Les effets qu'ils en ressentaient en étaient aussi plus tenaces.

Devant les exigences du traitement, la journée était vite passée et bien remplie. On déjeunait à 11 heures et le diner était servi à 5 heures 1/2. Entre deux allées et venues à l'Etablissement, c'est à peine si l'on avait le temps de faire quelques rapides excursions en montagne. Pourtant, le « Guide Pittoresque du Voyageur en France » donnait, sur les « sites charmants du bassin de Luchon », des descriptions bien tentantes ; et la Cascade de Juzé, celle du village de Montauban, le monticule de Castel-Viel, avec sa tour en ruines, où fut autrefois séquestrée « une belle ravie par félonie à un brave chevalier », devenaient le bût habituel des promenades. La soirée se passait dans les salons où les familles de la bonne société se réunissaient pour discuter des dernières nouvelles qu'apportait le « Messager de Toulouse ». On se couchait ordinairement assez tôt, mais quelques noctambules fréquentaient le Grand Cercle ou le Vaux-Hall.

*
* *

Lamartine arriva à Luchon au début de juillet 1840. Député de Saône-et-Loire à la Chambre, il s'était lié d'amitié avec Pierre Amilhau, âgé comme lui de 50 ans, et qui, depuis une dizaine d'années, représentait Saint-Gaudens. Lorsque les médecins lui ordonnèrent l'air des Pyrénées, il s'était adressé tout naturellement à son ami, qui l'avait envoyé à Luchon.

L'auteur des « Méditations » descendit Maison Seube, située à l'entrée des Allées d'Etigny. Il prit, sans doute, pour diriger son traitement, le docteur Nestor Barrié, cinquième du nom.

Habitué à de grands ménagements, il se levait tard et ne se rendait pas aux bains à « des heures indûes », mais au milieu de la matinée. Il lisait ensuite la Gazette, déjeunait, et, sous les arbres du parc de sa maison, écrivait sa longue correspondance ou s'adonnait à la poésie. Longtemps fut accrochée à l'un des arbres



Marius Ch.

Les Pulvérisations au temps de Lamartine

(Dessin à la plume de M. Charpentier, d'après une gravure ancienne)

une petite planchette de bois portant quelques vers qu'il avait composés dans ce parc.

Quelle était donc la maladie qui amena Lamartine à Luchon ?

A l'époque où se situe son voyage, il venait de subir une inquiétante dépression nerveuse causée par le surmenage. Ce fut, sans doute, l'occasion de son départ

de la capitale en vue d'un changement d'air et d'un repos dans un endroit moins agité. Il est permis toutefois de se demander si les médecins qui l'envoyèrent aux eaux sulfureuses n'avaient pas, surtout, l'intention « de modifier le terrain arthritique » de leur illustre client ; Lamartine, en effet, comme le Maréchal de Richelieu, était goutteux.

C'est dans le « Journal de Ménière », dont le docteur Cabanès voulut bien, il y a quelques années, confier l'original au Dr R. Molinéry, que se retrouve la signature de cette maladie. Ménière, accompagné de Jules Janin, rendit un jour visite à Lamartine et donne la relation de cette visite en ces termes :

« A 9 heures, la voiture de M. Lacretelle nous attendait, Janin et moi. Deux beaux chevaux nous menèrent grand train sur la route du Charolais et, à 10 heures, nous étions au perron du château de Monceaux qu'habite M. de Lamartine. La maison a une tournure assez princière. Elle est grande, vieille, avec quelques parties modernisées, en somme, bien placée dans un pays charmant. Un domestique nous annonça et bientôt nous fûmes introduits chez Madame de Lamartine que nous trouvâmes seule. Bonne réception, mais le maître du logis était au lit où le retient un accès de rhumatisme plus ou moins goutteux. Après quelques mots échangés, la dame nous mène à l'appartement de son mari, et nous voici en présence du dieu.

« Nous traversons quelques pièces obscures, des couloirs coupés de petits escaliers : ceux-ci ont une bande de tapis ; et enfin, nous arrivons à une sorte de chambre ayant pour tout meuble une longue table de bois blanc, sur laquelle sont rangés, en ordre symétrique, une centaine de paires de souliers, de toutes les formes. Les escarpins dominent, et si je m'en rapporte à mon coup d'œil, le poète n'a pas le pied petit, ni bien régulier. Comme il est goutteux, il aime les chaussures moines et larges.

« Madame de Lamartine nous annonça elle-même à son mari. Celui-ci, qui était couché de manière à ne pas nous voir, écarta le rideau qui lui dérobait le jour d'une fenêtre voisine, et dit à Janin : « **Bonjour, mon cher ami. Je suis heureux de vous voir, mais bien fâché d'être dans l'impossibilité de m'occuper de vous directement. Je suis pris par le pied, j'ai un rhu-**

matisme qui me retient au lit depuis quelques jours ». — « Voyez comme cela se trouve, réplique Jarin, je vous amène un des meilleurs médecins de Paris, le mien, mon ami le docteur Nènière, et je vous assure qu'il ne voudra pas vous guérir ». — « Soyez le bienvenu, Monsieur le docteur, dit le malade ; mais hélas ! je ne suis pas curable ; et, d'ailleurs, je ne voudrais pas être guéri ». La conversation, entamée sur ce sujet, il fut reconnu que le pauvre patient avait eu la goutte, il y a 25 ans et plus ; que, depuis de longues années, il a des retours de cette affection désignée plus agréablement sous le titre de « rhumatisme » et, mieux encore, sous celui de « névralgie ». C'est le mot choisi par Madame de Lamartine. Quelque soit le nom, la chose existe, le pied est pris. Il y a douleur, gonflement, la marche est impossible, le goutteux est au grand complet. Il faut se résigner, c'est ce que me semble faire très résolument le poète ».

Quoique la goutte ait été déjà, au siècle dernier, une des affections qui bénéficiaient de la cure de Luchon, — mais elle n'en bénéficie que dans ses manifestations chroniques. — Lamartine ne retira point de son séjour dans les Pyrénées une grosse amélioration. Bien au contraire, les douleurs reprirent, plus violentes ; c'est lui-même qui nous en avertit dans une lettre adressée à M. Amilhau où il parle de ses « névralgies », qui n'étaient qu'un euphémisme dont se servait Madame de Lamartine pour cacher à son mari la véritable nature de son mal.

Luchon, 17 juillet 1840,

Cher et aimable collègue,

Les souffrances névralgiques sont devenues si vives à Bagnères-de-Luchon que j'abrègerai mon séjour.

Je ne m'arrêterai pas à Saint-Gaudens et ne vous verrai plus dans vos belles montagnes, mais je veux au moins que mon adieu vous parvienne et vous dise que j'en emporte un souvenir où vos bontés et votre admirable accueil sont pour beaucoup. Je voudrais que mon pays fut assez intéressant pour avoir l'occasion de vous le rendre un jour.

Grâce à vous, j'ai été accueilli à Bigorre par M. Adhémar et ses amis, comme je ne l'ai jamais été nulle part. Poésie, musi-

que, cordialité, toutes les langues de l'esprit et du cœur ont été employées selon vos désirs. J'y ai passé deux journées très agréables. Je les expie maintenant dans de cruelles souffrances. Je puis à peine tenir la plume dont je vous griffonne ce remerciement.

J'ai fait l'imprudence de monter trop haut dans les neiges, et l'excitation nerveuse s'en est accrue au point de ne me laisser de ressources que dans un prompt changement d'air.

Si je n'éprouve pas de mieux, je me hâterai de revenir chez moi, souffrir en paix ou guérir à l'aise.

Si vous passiez sur la route de Lyon, donnez-nous quelques jours à Saint-Point, près Mâcon.

Adieu encore, Monsieur et Cher Collègue, croyez à tous mes sentiments les plus affectueux, et conservez-moi les vôtres.

Alphonse de Lamartine.

De fait, quelques jours plus tard, Lamartine était en diligence sur la route de Mâcon.

*
**

LA CUKE DU PRINCE IMPERIAL :

Le 8 juillet 1867, sous la rubrique « Correspondance particulière », le « Messager de Toulouse » publiait l'information suivante :

Paris, 6 Juillet 1867 - Le Prince Impérial va décidément partir ce soir pour Luchon, les ordres ont été donnés en conséquence et c'est l'Empereur lui-même qui a prescrit toutes les dispositions à prendre. Le Jeune Prince va respirer le grand air des montagnes, prendre quelques bains sulfureux et retremper sa santé aux sources salutaires de la déesse Lixonienne.»

Le voyage, ainsi annoncé, se passa sans incidents. Le Prince voyageait incognito, mais, sur tout le parcours, s'étaient pressées les populations pour le saluer et l'acclamer. Arrivé le 7 au matin à Toulouse, il y prenait un frugal repas avant de repartir pour Montréjeau ; il

atteignait cette nouvelle station dans l'après-midi et montait dans la chaise de poste qui l'y attendait ; quelques heures plus tard, il faisait ainsi son entrée à Luchon, escorté des guides à cheval venus à sa rencontre, tous revêtus de leurs costumes de cérémonie : culotte blanche, ceinture rouge et veste de velours noir.

Mais, ce dont aucun journal ne parla, c'est la raison même de ce voyage. Il en existait une, pourtant, et suffisamment grave : voici les faits :

Quelques jours avant l'ouverture de l'Exposition Internationale qu'il devait inaugurer et dont il était le président nominal, le Prince, alors au Château de Compiègne, fut pris de douleurs extrêmement violentes, localisées au niveau de la hanche.

On a écrit, d'après le récit qu'en donna Filon dans le volume qu'il a consacré au Prince Impérial, qu'il s'agissait là d'un abcès de la hanche, survenu à la suite d'un accident de trapèze ; voici, d'ailleurs, le texte même de Filon :

« Le Prince fut empêché d'assister à l'ouverture officielle des galeries par une indisposition que les alarmistes se plurent à exagérer, et qui ne fut pas sans influence sur les cours de la Bourse. Un abcès dans la hanche nécessita l'intervention du fameux chirurgien Nélaton, à la suite d'une consultation tenue avec les docteurs Conneau et Corvisart, médecin et médecin adjoint de l'Empereur, et avec le médecin du Prince, Barthez, qui avait hérité de la grande réputation de son père comme médecin d'enfants. »

« L'opération eut donc lieu avec un plein succès, mais on découvrit un second abcès en formation, plus profond que le premier ; il fallu attendre, pour agir en toute sûreté et cette attente fut accompagnée d'une anxiété pénible. Ce n'était qu'un

bobo ; par malheur, la place où il se trouvait le rendait dangereux et, en tout cas, difficile à atteindre. Nélaton se tira à sa gloire de cette difficulté ; mais le Prince demeura longtemps sans qu'on lui permit de se servir de ses jambes. Il était hors de tous dangers que des bruits inquiétants couraient encore, mis en circulation soit par les ennemis de l'Empire, soit par les ennemis de la Rente.

« Lors de la distribution des récompenses, le Prince était en convalescence. On a noté qu'il se tenait très droit.

« Le prince à la suite des petites opérations dont j'ai parlé plus haut, et après un séjour à Luchon, avait été amené à Saint Cloud pour y achever sa convalescence dans une tranquillité absolue. On le retenait encore, de temps en temps, sur un lit de repos : le reste du temps, il jouait dans le parc avec son ami Conneau ».

Ce récit, bien qu'officiel, est assez complet, mais ne nous renseigne pourtant pas sur la nature exacte de l'affection présentée par le fils de Napoléon III ; il y est parlé d'abcès de la hanche, sans plus de précision. Il est d'ailleurs en opposition, par certains points, avec celui que le Professeur Le Dentu fit oralement au Docteur R. Molinéry, lors du Congrès de Monaco de 1920. Le Dentu, alors jeune interne, avait accompagné son maître Nélaton au chevet du Prince Impérial, et en avait conservé les souvenirs que nous relatons ici :

Ayant examiné soigneusement le jeune Prince, Nélaton pensa que les douleurs qu'il accusait provenaient d'un abcès froid de l'articulation coxo-fémorale. Cette opinion aurait déjà pu trouver un argument dans le fait que l'enfant avait des poumons délicats. L'Impératrice Eugénie, dans une lettre du 2 décembre 1861, adressée à la Comtesse de Montijo, ne note-t-elle pas, en effet, cette « susceptibilité particulière des bronches

chez le petit » ? Aussi, après avoir délibéré avec Corvisart, médecin de l'Empereur, et Barthez, médecin particulier du Prince, Nélaton fut-il d'avis de tenter une intervention.

Une simple ponction de l'abcès devait, pensait-il, suffire. S'étant muni d'un trocart de fin calibre, il l'enfonça d'un coup net, sans que l'enfant, qui n'avait pas voulu être endormi, eut poussé le moindre cri ; il n'avait pourtant que 11 ans. Nélaton demanda un trocart de plus fort calibre et renouvela l'opération ; cette fois, un liquide gélatineux, colloïde, en tous points semblable à celui d'un kyste synovial, s'écoula lentement. Il sembla dès lors à tous ceux qui étaient présents que le diagnostic de Corvisart ne put être retenu ; l'évolution ultérieure de la lésion prouva d'ailleurs le bien-fondé de cette opinion, le Prince étant devenu rapidement un cavalier remarquable et n'ayant jamais présenté de boiterie par la suite. Tous, cependant, furent d'accord qu'un séjour à Luchon, hâterait sa guérison, en fortifiant ses muscles atrophiés et en redonnant, à ses articulations, toute la souplesse voulue.

Quoiqu'il en soit, arrivé à Luchon, le 7 juillet, celui que ses intimes appelaient familièrement « Loulou », descendit dans la Villa Blanche, située à l'entrée de l'Allée de la Pique, près d'un torrent qui porte ce nom ; cette villa appartenait à la famille Bertin, de Bordeaux, et était habitée à ce moment par Madame la Baronne Séguier qui fut trop heureuse de la céder au fils de l'Empereur. Elle était entourée d'un parc immense dans lequel on fit rapidement élever un petit chalet, aujourd'hui disparu, destiné au Prince, pour qu'il puisse s'y retirer et y travailler. Toute la suite du Prince habitait avec lui ; il faut dire que cette suite était bien restreinte : le général Frossard, le Comte d'Espeuilles, le Docteur Barthez, une gouvernante anglaise : Miss Shaw,

la représentait ; point d'escorte, point de train ; les douaniers furent chargés de la garde d'honneur.

A l'annonce de l'arrivée de l'enfant impérial, la municipalité avait demandé à l'architecte des thermes, Chambert, de construire, à son usage, tout comme on l'avait fait cent ans auparavant pour Richelieu, un petit établissement privé. En 10 jours, ce pavillon fut édifié à côté du grand établissement ; il fut détruit par l'incendie de 1888, mais, reconstruit, subsiste toujours. Son intérieur était des plus luxueux et l'un de ses principaux ornements consistait en une baignoire de marbre, venue directement de Carrare.

Dans ce pavillon, sous la direction du médecin inspecteur Lambron, qui avait eu pour instruction unique de traiter le fils du souverain « comme s'il avait été celui du plus simple boutiquier de la rue Saint-Denis », l'enfant, chaque matin, venait prendre son bain. Il n'y arrivait, d'ailleurs, qu'en traversant une foule plus expansive que respectueuse, car sa gentillesse naïve lui avait attiré toutes les sympathies, et cette gentillesse se manifestait aussi bien à l'égard des grands qu'à l'égard des humbles qu'il traitait en égaux.

C'est ainsi que, tout le temps de son bain, le Prince jouait avec son baigneur, Guillaume Lafont, auquel il s'ingéniait à faire des niches dont il riait aux éclats, et allait ensuite gâcher du plâtre avec les maçons du voisinage.

Souvent, monté sur son petit poney qu'il appelait « Carabit », il partait en excursion ; il n'y partait jamais seul, du reste, et Victor Verdalle avait pour mission de ne le point quitter. Mais le tempérament fougueux de l'enfant se contentait mal d'une surveillance aussi absolue, et son amour de la liberté fit souvent trembler la pauvre miss Shaw que, par taquinerie, sans doute, il se plaisait à appeler « Miss Michette ». L'une



Le Prince Impérial

de ses escapades mit d'ailleurs Luchon en émoi pendant plusieurs jours.

Un beau matin, en effet, qu'il était dans son pavillon de travail et que son précepteur l'avait laissé seul en présence de quelques vers à copier, le petit Prince s'avisait d'admirer, par-delà le torrent, bondissant presque sous ses fenêtres, deux jeunes bambins qui jouaient à la bascule, juchés chacun à l'extrémité d'une poutre monumentale.

N'était-ce point là jeu digne d'un fils d'Empereur ? Sans doute le pensa-t-il, car, enjambant lestement la barre d'appui de sa croisée, il sauta légèrement sur l'allée de la Pique, et, quelques minutes plus tard, après avoir salué au passage la croix du pont, Son Altesse Impériale remplaçait à l'une des extrémités de la poutre l'un des petits paysans. L'espoir de la France montait et descendait, riant de tout son cœur, s'amusant follement.

Ces efforts inaccoutumés altérèrent l'enfant ; il demanda à boire à l'ouvrier de la scierie voisine, un nommé Lô. Ensuite, il voulut franchir le torrent ; Lô saisit alors le petit Prince et le déposa sur l'autre bord, où se trouvaient les champs, les vastes prairies, la liberté enfin !

Débarrassé de toute cette maison qui surveillait ses moindres gestes, la joie du petit Prince ne connut plus de bornes. Libre ! il pouvait, courir tout à son aise, se rouler dans l'herbe, sans crainte d'entendre aussitôt la voix de son gouverneur lui rappeler que le fils de l'Empereur ne devait et ne pouvait se conduire comme le fils du premier bourgeois venu, et, de sentir cette liberté l'environner, au milieu de cette belle nature, lui donnait un regain de vie.

Cependant, le précepteur, après s'être attardé quelques instants dans le parc de la villa, regagnait lentement le pavillon. Son Impérial élève avait été, pensait-

il, d'une sagesse exemplaire ; rien n'avait bougé dans le cabinet de travail. Disposé à prodiguer des éloges, il pénétra dans le pavillon : la cage était vide.

Aussitôt, l'alarme est donnée, les ordres s'entrecroisent, on organise une battue.

Ce ne fut que vers la fin de l'après-midi qu'on retrouva Loulou réfugié chez le curé de Juzet. Inutile d'ajouter qu'il fut sévèrement puni.

Le compagnon de jeu du petit Prince était habituellement Adolphe Tron, fils de M. Charles Tron, député et maire de Luchon. Les deux enfants aimaient se retrouver avec les petits luchonnais dont le costume de montagnard leur plaisait infiniment, et encore plus le fouet dont ils se servaient en imitant leur père.

Loulou voulut, lui aussi, avoir un fouet ; il lui fut offert par ses petits amis, et, dès lors, commencèrent une série de leçons qui devaient l'initier aux mystères du « clic-clac ». Ce fut l'occasion d'un incident qui aurait pu être fort grave, la mèche du fouet ayant un jour cinglé douloureusement sa joue, si près de l'œil que l'on craignit un instant qu'il ne perdît la vue ; il n'en fut rien, heureusement, mais le Général Frossart interdit aussitôt les leçons de fouet.

Tout serait à citer de ce séjour que fit le Prince Impérial à Luchon : ses promenades audacieuses sur les corniches de la villa ; sa rencontre avec M. Talazac auquel il demandait, le chapeau à la main, le chemin de la grotte du chat ; ses soirées chez Madame Tron qui l'initiait à la musique ; ses réparties amusantes, multiples traits qui justifient l'attraction puissante qu'il exerça sur les baigneurs.

Il quitta Luchon le 3 août, sa cure trop tôt finie pour tous ceux qui l'avaient connu. Le petit blessé boîta plusieurs semaines encore, mais la hanche n'était plus douloureuse.

L'Histoire nous apprend « vers quels tragiques des-

tins devait s'aventurer celui qui, sans doute, mieux que le Roi de Rome, eut mérité de porter le titre douloureusement glorieux de l'Aiglon ».

LUCHON MODERNE

I

LES MOYENS THÉRAPEUTIQUES DE LUCHON

1° LES SOURCES

Découvertes successivement au cours des siècles, recueillies d'abord, sans grandes précautions, puis séparées les unes des autres et captées au fond de galeries creusées jusqu'à la roche en place, les sources de Luchon sont actuellement au nombre de 80, parmi lesquelles on compte plus de 20 naissants principaux.

Elles reconnaissent presque toutes, a-t-on écrit, une origine plutonienne, et seraient, d'après Gautier et Elie de Beaumont, des eaux de synthèse, provenant de la déshydratation de roches en fusion ou de la combustion de l'hydrogène, comparables ainsi en tous points aux émanations volcaniques. Un correctif, pourtant, doit être apporté à cette notion un peu trop générale. Luchon, en effet, possède deux variétés de sources totalement différentes : la première comprend des eaux sulfurées sodiques thermales ; leur origine profonde ne fait aucun doute, et c'est à elles que s'applique surtout la théorie volcanique. La seconde variété comprend des eaux salines, tièdes ou froides, très peu minéralisées, non sulfurées, mais possédant, pour beaucoup d'entre elles, une radioactivité extrême. Contraire-

ment à ce que l'on observe généralement, et selon l'hypothèse du Professeur Lepape qui a fait sur ces eaux des travaux extrêmement importants, il s'agirait là d'eaux superficielles.

Ces deux groupes si différents d'eaux minérales correspondent, d'ailleurs, à une formation géologique bien particulière. Au pied de la montagne de Superbagnères, où se trouvent les sources, existent, en effet, deux sortes de roches ; un massif de schiste silurien situé au nord, un massif de granit situé au sud. Du premier de ces massifs naissent les eaux sulfurées hyperthermales, individualisées sous le nom de Groupe du nord ; du second de ces massifs naissent les eaux tièdes ou froides, radioactives, individualisées sous le nom de groupe du Sud.

Les sources ne naissent pas au contact des roches elles-mêmes, mais dans des failles dont l'orientation est celle du Mont-Viso, Nord 27° Ouest, système de soulèvement qui s'est manifesté à la fin du dépôt des terrains crétacés inférieurs (Garrigou). Cette orientation des failles est indispensable à connaître pour toutes les recherches postérieures de nouveaux filons aquifères.

Entre ces deux groupes opposés, émergent des eaux intermédiaires, déjà plus accessoires. « Elles seraient, dit le Professeur Lepape, formées, pour la plupart, par des mélanges en proportions diverses des deux types extrêmes, la possibilité du mélange se trouvant conditionnée par la nature du terrain. L'imperméabilité des bancs de schiste, en préservant de l'accès des eaux superficielles, très radioactives, les eaux profondes très sulfurées permettent à celles-ci de jaillir sensiblement pures aux sources qui émergent des schistes. Les fissures multiples du granit, au contraire, livrent passage aux deux espèces d'eaux ascendantes et descendantes, et de là naissent les sources à gamme très étendue de sulfuration, de température et de radioactivité, que l'on

ne rencontre que dans les galeries des sources du sud.

Nous étudierons donc, ici, succinctement, les deux grandes variétés d'eaux minérales trouvées à Luchon : les eaux sulfurées, les eaux radioactives.

LES EAUX SULFUREES restent les plus importantes. Seules connues jusqu'à ces dernières années, ce sont elles qui ont fait la réputation de la station ; de multiples témoignages de leur valeur et de leur richesse sont là, d'ailleurs, pour en marquer l'intérêt :

« *Luchon*, a souligné le Professeur Rathery, dans une de ses conférences au cours du XVII^{me} voyage d'Etudes Médicales *constitue la synthèse des sources sulfureuses Pyrénéennes.* » Avant lui le professeur Moureu avait déjà écrit : « *Par le nombre de ses sources ; la variété de leur sulfuration, la gamme de leur thermalité, Luchon occupe le premier rang des stations sulfurées.* » Et ces opinions à côté de beaucoup d'autres encore, trouvent leur confirmation dans ce dernier aphorisme de Max Durand-Fardel : « *Luchon est la capitale de l'empire du soufre.* »

Le débit des eaux sulfurées de Luchon s'élève à plus de 600.000 litres par jour. On a voulu tirer des arguments de la quantité relativement modérée de ces eaux pour jeter un certain discrédit sur la station. C'est là, il faut le reconnaître, une bien pauvre critique ; car si, comparativement à leur nombre, les sources sulfurées n'ont, en effet, qu'un débit moyen, tel qu'il est, il suffit aux besoins de la clientèle, pourtant nombreuse. Il ne faut pas oublier que la plupart des sources sont trop chaudes pour être employées pures, et que l'addition d'une eau froide, la Saline (source François), dont le mélange avec les eaux trop chaudes n'altère que fort peu leur degré de sulfuration, augmente considérablement la quantité d'eau sulfurée utilisable.

La thermalité des eaux sulfurées varie de 22° à 66° (source Bayen). Sans doute, si l'on admet pour expliquer l'origine de ces eaux, la théorie plutonienne, est-il logique de voir dans leur température élevée l'action du feu central avec lequel les sources sont en communication, par les soulèvements modernes et les éruptions plus ou moins éloignées des roches ignées. Mais on doit aussi considérer comme une cause importante de chaleur les réactions chimiques auxquelles ces eaux doivent leur minéralisation, la pression qu'elles supportent dans les entrailles de la terre, ou même les froitements violents éprouvés par leurs molécules en parcourant leurs conduits de descente et leurs cheminées ascensionnelles. (Doit Lambron).

La sulfuration des sources forme à Luchon un champ extrêmement étendu : elle varie de 0,003 (Ferras n° 1) à 0,09 par litre (Bosquet n° 3). Ce dernier taux, très élevé, classe les eaux de Luchon parmi les plus riches en soufre des eaux pyrénéennes. Elles occupent ainsi, en France, la troisième place après les eaux de Challes et celles de Cadéac ; encore ces deux stations ne possèdent-elles que des eaux sulfurées froides.

Le principe sulfureux des eaux a été longtemps et reste encore discuté. Nous avons déjà rappelé les diverses opinions de Bayen, Anglada et Fontan aux XVIII^e et XIX^e siècles ; mais, qu'il s'agisse de **sulfhydrate de sulfure de sodium** ou de **monosulfure de soude**, théories reprises à la fin du siècle dernier, la première par Berthelot, la seconde par Filhol, la chose est de peu d'intérêt. Le chimiste Wilm, d'ailleurs, semble bien avoir définitivement réglé le problème. Il écrit en effet : « Nous croyons la question à peu près insoluble, vu la nature si complexe et si mobile d'une eau sulfureuse. Nous pensons qu'il ne faut attacher qu'une importance secondaire à la nature du sulfure dissous, et

que le principal facteur à considérer au point de vue de l'action thérapeutique d'une eau sulfureuse est, outre la sulfuration, l'alcalinité totale ». Or, les eaux sulfurées de Luchon — tous les chimistes se mettent d'accord sur ce point — sont absolument alcalines.

La sulfuration des sources est sujette, d'ailleurs, à des variations et des altérations continuelles. Sa variation est sous la dépendance de plusieurs phénomènes extérieurs : pression atmosphérique, température et degré hygrométrique de l'air. Elle dépend aussi de la thermalité de la source elle-même, et l'on peut dire, avec Fontan, « qu'il existe un rapport étroit entre la sulfuration et la température de l'eau : ces deux facteurs variant dans le même sens ». Quelques réserves, pourtant, doivent être faites ici : les sources Sengez n° 2, Bordeu n° 7 et Pré n° 2, par exemple, étant moins chaudes et pourtant plus sulfurées que la Source Reine.

Mais, depuis longtemps aussi, on avait observé que les eaux sulfureuses thermales étaient fort instables. Ce caractère est des plus nets à Luchon, et nous verrons d'ailleurs que, loin d'être un inconvénient, il réalise une action bien spéciale de certaines eaux de la station.

Filhol, un des premiers, dans son « **Traité des eaux minérales des Pyrénées** », avait noté le fait et insisté sur le rôle de l'air dans la décomposition des eaux sulfureuses.

Nous n'avons pas l'intention d'entrer ici dans des discussions chimiques étendues pour expliquer la façon dont se fait cette altération. Il nous suffira de signaler, comme l'a nettement démontré Souviron en 1911 (1), que l'air atmosphérique agit sur les eaux sulfureuses de deux façons : grâce au gaz carbonique dont

(1) Souviron : De l'action de l'air sur les eaux sulfureuses de Luchon, Pau, 1911.

il est chargé, il provoque un dégagement d'acide sulfhydrique qui, sans doute, cause un appauvrissement de l'eau, mais a permis l'installation des humages, l'une des caractéristiques de Luchon ; ce dégagement d' H_2S , libérant une partie du soufre contenu dans l'eau, favorise le phénomène du blanchiment. L'air agit en outre sur les principes restés dissous dans l'eau et en change la nature, expliquant la diversité de ses effets thérapeutiques.

Provoquées à bon escient, ces deux actions sont donc précieuses ; se produisant sans contrôle dans les réservoirs et les canalisations, elles sont trop souvent d'un effet désastreux (Souviron). Aussi, la préservation des eaux sulfureuses du contact de l'air avant leur utilisation, a-t-elle fait l'objet de multiples études.

Lambron, en 1863, préconisait la fermeture des bassins d'émergence au moyen de cloches baignant dans une gouttière remplie d'eau. Garrigou, en 1880, insistait pour qu'on recouvrit ces mêmes bassins d'une plaque de schiste. Quant aux bassins collecteurs ou d'alimentation, c'est dès 1853 que Filhol en demandait la fermeture hermétique, complétée par un système de gazomètre qui, au fur et à mesure que le niveau de l'eau changeait dans le bassin, devait aspirer ou refouler les gaz déplacés par les eaux sulfureuses, « sans addition possible d'air nouveau ». Mais aucun de ces procédés, pas plus d'ailleurs que celui de Souviron, — couverture liquide de paraffine, — ne furent utilisés.

Les eaux de Luchon ne subissent d'ailleurs pas toutes, au même degré, cette altération de leurs principes sulfurés. Le soufre qu'elles contiennent se présente en effet, sous des aspects différents ; il se concentre pour former des polysulfures, il se combine pour donner des hyposulfites, il s'isole à l'état de soufre colloïdal. De là, trois types d'eau sulfureuse bien caractérisés : les eaux polysulfurées, hyposulfitées et sulfhydriquées.

LES EAUX POLYSULFURÉES sont les plus stables de celles de Luchon. Elles possèdent une thermalité et une sulfuration élevées ; elles appartiennent au Groupe Nord, né dans le schiste. Depuis fort longtemps, on leur a reconnu une action essentiellement tonique et excitante.

Parmi celles-ci, il faut citer :

Sources		Température au griffon	Sulfuration par litre
Richard	ancienne	46°	0,054
	nouvelle	50°	0,047
Grotte	supérieure	58°	0,049
	inférieure	50°	0,067
Reine		57°	0,056
Bayen (la plus chaude)		66°	0,078
Azemar (ancienne Source du Chauffage)		53°	0,049
Groupe Bosquet-La Chapelle. (4).		38° à 44°	0,049 à 0,91 (Bosquet n° 3)

Ces diverses sources s'associent entre elles pour donner des faisceaux principaux. On obtient ainsi, en vue de leur utilisation, les Groupes : **Grotte, Richard** (mélange Richard-Azémar), **Reine** (mélange Reine-Bayen), **Bosquet** (mélange Bosquet-La Chapelle).

LES EAUX HYPOSULFITÉES ont une thermalité et une sulfuration moindres que les précédentes, mais alors que celles-ci ne possèdent aucune radioactivité, on peut noter chez elles, nous y reviendrons d'ailleurs, la présence de radon ; elles naissent dans le granit et font partie du Groupe Sud. Elles se caractérisent par leur action éminemment sédative qui les oppose encore aux eaux polysulfurées.

Les principales sources en sont les suivantes :

Sources		Température	Sulfuration
		au griffon	par litre
Groupe de Bordeu	(7)	41° à 48°	0,033 à 0,073
Groupe du Pré	(7)	43° à 63°	0,034 à 0,078
Groupe de Saule	(2)	51° à 56°	0,025 à 0,028

Les sources Bordeu et Saule se mélangent sous la dénomination de : **Bordeu**. Le Groupe du Pré se divise en Pré n° 1, Pré n° 2, Pré n° 3, alimentant les buvettes.

LES EAUX SULFHYDRIQUÉES sont les plus instables des eaux sulfurées de Luchon. Elles dégagent, au contact de l'air, plus que toutes les autres, de l'hydrogène sulfuré, ce qui a permis l'individualisation de leur type. Emergeant des roches entre le Groupe du Nord et celui du Sud, à la limite du schiste, on peut dire, en quelque sorte, qu'elles forment le Groupe du Centre.

Leur action mérite d'être précisée. Nous avons déjà souligné le fait qu'étant très instables et dégageant l'acide sulfhydrique, elles étaient à la base d'un des traitements caractéristiques de Luchon : le **humage** ; mais quelques-unes d'entre elles, dans certaines conditions, présentent un phénomène extrêmement intéressant et plus particulier : « elles **blanchissent** ».

Ce phénomène de blanchiment, qui avait déjà attiré l'attention de Campardon au XVIII^e siècle, et que RAYON expliquait par une combinaison entre « le carbonate de sodium des eaux chaudes et les sels terreux des eaux froides qui y étaient mélangées », a longtemps exercé la sagacité des chimistes. La théorie de Filhol est séduisante ; elle explique aussi le phénomène par l'addition de l'eau froide qui, aérée, se trouve chargée d'acide carbonique.

« L'acide carbonique libre, écrit Filhol, dans sa com-

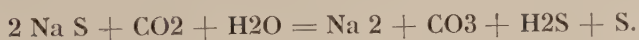
munication à l'Académie de Médecine du 6 avril 1880, décompose les monosulfures alcalins en dissolution dans l'eau et produit un carbonate avec mise en liberté d'une certaine quantité d'acide sulfhydrique :



« Le monosulfure peut donc être transformé en sulfhydrate, et ce dernier, trouvant au sein de l'eau une quantité assez forte d'oxygène libre, devient polysulfure, comme l'indique l'équation suivante :



« L'addition d'une nouvelle quantité d'eau chargée d'acide carbonique suffit alors pour produire le blanchiment ; on a, en effet :



Et Filhol conclut : « Si la théorie que je viens d'exposer est exacte, on doit pouvoir produire de l'eau blanche, en ajoutant de l'eau aérée, comme le sont la plupart des eaux potables, à une solution de polysulfure alcalin, et c'est ce qui a lieu en effet ; mais, si l'on a soin de faire bouillir l'eau aérée et de la laisser à l'abri du contact de l'air, elle ne produira plus le blanchiment ; or, il est facile de s'assurer qu'il en est ainsi ».

MM. J. Dufrénoy et R. Molinéry, dans leur communication à la Société de Pathologie comparée du 9 novembre 1920, ont repris, avec expérimentation à l'appui, l'étude du phénomène précédent. Voici leurs conclusions :

1° Plusieurs causes semblent concourir au blanchiment des eaux de Luchon ;

2° Le blanchiment ne paraît dû ni à une floculation des colloïdes, ni à une décomposition biochimique, mais à un phénomène purement physique de dissocia-

tion d'un sel instable, sous l'influence de la **diminution de pression**.

Ne faut-il pas voir là l'explication d'un fait connu de tous les Luchonnais : l'accentuation du blanchiment des eaux par temps d'orage.

Quoiqu'il en soit, cette précipitation de soufre à l'état naissant, à l'état colloïdal, véritable émulsion de soufre, est, on le conçoit, éminemment adoucissante ; c'est assez dire que les eaux blanchissantes restent la base du traitement de bien des affections cutanées, affections que les Barrié avaient, de longue date, envisagées comme l'une des plus importantes indications de Luchon.

Parmi les principales sources sulfhydriquées, nous citerons ici :

Sources	Température	Sulfuration
Groupe Ferras (4)	24° à 39°	0,03 à 0,058
Source Blanche	47°	0,036
Source Enceinte	40°	0,067
Groupe Sengez (7)	28° à 37°	0,004 à 0,074

Si les Sources Ferras, Enceinte, Sengez, sont mélangées et utilisées sous le nom de Ferras, la Source Blanche reste isolée. Autrefois, pourtant, venait se réunir à elle le Groupe des Tièdes du Sud ; les travaux du Professeur Lepape, en décelant, dans ce dernier groupe, des eaux fortement radioactives, ont contribué à le séparer de la Blanche.

EAUX RADIOACTIVES. C'est qu'en effet si Luchon doit sa réputation à ses eaux sulfureuses, elle n'en possède pas moins des sources à radioactivité élevée qui ne nous interdisent pas de supposer, — c'est le Professeur Lepape qui parle, qu'à son titre ancien de « **Capitale de l'Empire du Soufre** », notre grande station pyrénéenne

pourra peut-être joindre, un jour, le titre nouveau de
« Capitale de l'Empire du Radium ».

Mais, voyons les faits : Dès 1908, MM. Lepape et Moureu, étudiant la radioactivité d'une vingtaine de sources, choisies parmi les plus utilisées, au point de vue thérapeutique, et prises pour la plus grande partie parmi les Sources du Nord, montrèrent que ces sources étaient peu radioactives, présentant 0,4 millimicrocuries de radon par litre, pour la Grotte, et 6,4 millimicrocuries, pour la source Ferras.

Le Groupe Sud, par contre, comprenait des eaux d'une radioactivité élevée ; en particulier la Source Bordeu, avec ses 14,2 millimicrocuries de radon par litre d'eau.

En 1920, le Professeur Lepape continua ces travaux, qui font actuellement autorité et auxquels on doit toujours se reporter lorsqu'il s'agit de la radioactivité des eaux minérales. Il établit ainsi que les sources tièdes et froides (Groupe du Sud) comprenaient les eaux les plus radioactives de la station, et il en donnait comme exemple les sources suivantes :

Source	Température	Radio-activité
Source Lepape	29°	41,5 millimicrocuries p. lit.
Source ferrugineuse de la Grie François	30°5	31,6 millimicrocuries p. lit.
Source François (Saline froide)	18°3	12,2 millimicrocuries p. lit.

La Source Lepape devenait ainsi la seconde des sources radioactives françaises, la première étant représentée par la Source des Romains de Sail-les-Bains, avec ses 67 millimicrocuries par litre.

Mais la découverte du Professeur Lepape établissait un autre fait extrêmement important, c'est que l'eau de

la Saline froide, dont on se servait pour refroidir les eaux thermales dans la préparation des bains, était, elle aussi, chargée de radon : tout bain sulfureux possédait donc une radioactivité proportionnelle à la quantité d'eau froide mélangée, et qui, par conséquent, augmentait à mesure que la sulfuration diminuait. C'est la constatation de tels faits qui ont fait isoler la Source Lepape, l'une des anciennes tièdes se mélangeant autrefois à la Blanche, et l'a fait utiliser pour elle-même en buvette ou en bains ; il en a été de même pour les sources ferrugineuses de la Galerie François.

Si les sources du Sud se montrèrent les plus riches en radon, elles ne furent pas les seules à être analysées par le Professeur Lepape. Les nombreuses autres sources qu'il étudia lui permirent de présenter à l'Académie de Médecine, le 24 novembre 1925, une documentation des plus complètes sur « les ressources actuelles et possibles de la station de Bagnères-de-Luchon en eaux minérales radioactives ». Les résultats de cette documentation sont rassemblés dans un tableau que nous reproduisons ci-contre ; l'auteur indique pour chaque source la nature géologique du gisement : schiste (sh), ou granit (gr.).

SOURCES	TEMPÉRATURE		SULFURATION (mg. S total par litre d'eau)		RADON en millimicrocuries par litre d'eau à l'émergence	
	1920	1922	1920	1922	1920	1922
I. — SOURCES DU NORD.						
Humages.		39°4	"	13,5	"	7,0
Ferras nouvelle (Gr.).	48°5	46°6	"	16,3	5,9	"
Ferras ancienne (Gr.).	50°5	49°1	"	23,9	3,6	"
Enceinte (Gr.).	"	53°8	"	30,0	"	2,8
Blanche (Gr.).	57°1	53°5	"	27,8	1,3	"
Bayen (Sh.).	63°6	63°2	"	30,9	0,85	"
Richard nouvelle (Sh.).	"	53°1	"	26,3	"	0,7
Grotte supérieure (Sh.).	"	58°0	"	26,8	"	0,6
Etuves (Sh.).	"	57°8	"	5,1	"	0,4
II. — SOURCES DU SUD.						
1^o Groupe des Tièdes du Sud.						
Lepape (Gr.).	29°3	29°4	0,6?	Néant	41,5	39,2
Tiède n° 1 (Gr.).	32°2	31°5	"	0,85	19,0	"
2^o Groupe Bosquet.						
Bosquet n° 4 (Gr.).	34°2	34°9	14,1	14,1	27,4	"
— n° 5 (Gr.).	35°3	35°1	30,9	25,0	22,45	"
— n° 3 (Sh.).	40°	39°1	21,3	18,6	9,6	"
— n° 7 (Sh.).	39°5	39°5	17,8	17,8	7,9	"
3^o Groupes Bordeu et du Pré.						
Bosquet n° 8 (Gr.).	35°5	34°8	2,95	1,75	24,3	26,0
Bordeu n° 6 (Gr.).	39°4	39°5	25,0	22,1	26,2	20,4
— n° 4 (Gr.).	41°3	41°0	16,7	15,9	19,8	"
— n° 3 (Gr.).	41°3	37°2	"	3,8	19,3	"
— n° 1 (Gr.).	44°0	43°9	5,5	5,5	18,9	16,6
— n° 7 (Gr.).	46°1	44°2	24,8	29,1	15,9	"
— n° 5 (Gr.).	38°3	38°1	"	24,7	15,1	"
— n° 2 (Gr.).	47°2	47°2	13,4	13,5	12,2	11,5
Saule n° 1 (Gr.).	51°5	51°2	"	25,0	10,8	"
Pré n° 3 (Gr.).	43°	42°5	"	30,8	10,3	"
— n° 2 (Gr.).	50°5	50°5	"	29,4	10,2	"
Bordeu n° 12 (Gr.).	55°1	54°6	"	29,0	10,1	"
Saule n° 2 (Gr.).	"	56°3	"	28,0	"	6,3
Pré n° 1 (Gr.).	60°	60°3	"	32,0	"	4,85

Il est facile de se rendre compte, en analysant ce tableau, qu'il existe des rapports très nets entre la radioactivité, la température et la sulfuration. Le professeur Lepape en a tiré, d'ailleurs, des conclusions qui ont pu être érigées en lois :

— « Les sources sont d'autant moins radioactives que leur température est plus élevée ».

— « La sulfuration croît généralement avec la température ». (Le fait avait déjà été constaté, on s'en souvient, par Fontan).

— « Pour la plupart des sources, 21 sur 29, soit pour les 9 sources du Nord et pour les 12 du Sud, la radioactivité varie en sens inverse de la température et de la sulfuration ».

Ce tableau permet, en outre, de déduire que les eaux les plus radioactives sont celles qui naissent dans le granit, eaux superficielles, comme nous l'avons déjà observé.

Comment expliquer, cependant, ces fortes proportions de radon que certaines eaux de Luchon possèdent ? Toujours d'après le Professeur Lepape, deux hypothèses peuvent, à ce sujet, être soulevées : la première envisage l'existence de foyers de radium situés à peu de distance du sol ; la seconde est basée sur la présence de radium diffusé dans les roches, au travers desquelles s'infiltre l'eau. Mais si l'on songe que jamais la découverte de minéraux de radium n'a été signalée dans la région de Luchon, que les eaux sont d'autant plus riches en radon qu'elles ont traversé une plus grande épaisseur de roches ; enfin, que les roches granitiques de Luchon contiennent en abondance du mica blanc, particulièrement riche en radon, on voit que la première de ces hypothèses tombe d'elle-même et que seule la seconde mérite d'être retenue.

Ces résultats, en apparence théoriques, ont pourtant



Les Thermen et les Galeries de captage au XX^e siècle

des conséquences pratiques immédiates. « Ainsi que nous l'avons vu, écrit le Professeur Lepape, les eaux qui circulent à travers la montagne de Superbagnères, y acquièrent une radioactivité élevée, et il semble donc que cette montagne doive receler d'énormes quantités d'eau radioactive, susceptibles d'être recueillies pour les besoins éventuels de l'établissement thermal. Dans les galeries de captage, les émergences les plus riches en radon sont nettement localisées vers l'extrémité ouest de la Galerie François où les griffons sulfurés disparaissent, peut-être, sous la pression des eaux descendantes. Des travaux entrepris dans cette direction auraient donc toutes chances de conduire à des résultats fructueux ».

Mais, il est aussi une autre conséquence, qui a servi de point de départ à une réalisation que l'on peut dire unique en France. Du fait, en effet, que les roches de Luchon « sont notablement plus riches en radium que la moyenne des roches de même nature, il découle que les proportions de radon libéré dans l'air avoisinant doivent être supérieures à la teneur normale de l'air en radon ». Les expériences ont montré la justesse de cette observation, l'air des Galeries du Saule, en particulier, contenant 15.000 fois plus de radon que l'air normal. De là à faire creuser le massif de granit en recherchant la plus forte radioactivité possible et à aménager ces chambres souterraines en « emanatoria » il n'y avait qu'un pas vite franchi ; ainsi est né l'actuel **Radio-Vaporarium sulfuré** où la radioactivité, la sulfuration et la température élevée, forment un ensemble d'agents thérapeutiques qu'il semble difficile de réunir artificiellement.

D'ailleurs, l'air extérieur est lui-même très radioactif, et chaque baigneur venu à Luchon en touriste, sans y suivre un traitement particulier, subit l'influence de

cette atmosphère radioactive qui n'est probablement pas indifférente à la rénovation d'un organisme fatigué.

On pourrait croire, devant la proportion élevée de radium que contiennent les roches, que les eaux qui s'infiltrant à travers elles, sont particulièrement riches, non plus en radon, mais en sels de radium dissous. Le Professeur Lepape, là encore, a tranché la question de façon définitive, en étudiant les sources Lepape (Groupe Sud), Bordeu réunies (Groupe Sud) et Bayen (Groupe Nord).

Voici les résultats :

Sources	Radon par litre d'eau	Radium par litre d'eau
Source Lepape	$41,5 \times 10^{-3}$ curies	26×10^{-12} gr.
Bordeu	7,9	32,7
Bayen	0,85	32,6

Il s'ensuit qu'il existe une disproportion très grande en radon et en radium ; que les eaux superficielles (Sources Lepape et Bordeu), très riches en radon, sont pauvres en radium, et que les eaux profondes (Bayen), pauvres en radon, sont particulièrement riches en radium. Mais ce sont là des faits qui n'intéressent guère que les physico-chimistes et sur lesquels, dans ce court aperçu de la radioactivité des eaux minérales de Luchon, nous n'insisterons pas davantage.

■
* * *

II. UTILISATION DES EAUX

A Luchon, cinq établissements distincts permettent aux malades de suivre leur cure. Le Grand Etablissement, érigé à l'extrémité des Allées d'Etigny, sur la Place des Quinconces, n'est autre que celui dont Cham-

bert, en 1848, dressa les plans. Sans doute a-t-il subi, surtout au cours de ces dernières années, des modifications intérieures appréciables, destinées à assurer aux baigneurs un maximum de confort, mais son aspect extérieur, avec ses colonnades de marbre, reste le même. Il comprend : 110 cabines de bains, 10 salles de douches générales ou locales, une piscine d'eau courante à 32°, 4 étuves totales et 6 étuves partielles, 2 salles de humage et 2 salles de pulvérisations ; 4 salles de massage, une buvette dite des « Romains » Toutes les eaux sulfureuses y sont distribuées.

Le Pavillon du Prince Impérial, qui se dresse à gauche du Grand Etablissement, reste, avec ses deux cabines de bains et sa salle de douches, le pavillon de luxe toujours réservé aux hôtes de marque. Il a, d'ailleurs, plutôt un intérêt historique qu'une utilisation pratique.

Le Pavillon Moureu lui fait face de l'autre côté de la Place des Quinconces ; cet établissement, destiné aux bains radioactifs, est alimenté par la source Lepape.

Quant à la buvette du Pré, chalet rustique caché par les premiers sapins de la montagne de Superbagnères, elle distribue les eaux radioactives : Pré n° 1, Pré n° 2, Pré n° 3, et la source Moureu ; on y boit aussi l'eau de Ravi, la seule source silicatée et sulfurée, dont nous verrons l'emploi dans les catarrhes des voies urinaires.

Le Radio-Vaporarium-sulfuré représente enfin le cinquième établissement ; il fera l'objet, dans cet ouvrage, d'un chapitre spécial.

Nous ne reprendrons pas, ici, une fois de plus, les diverses pratiques hydriatiques utilisées à Luchon de nos jours. On y retrouve, avec quelques variantes, celles qui, de tous temps, ont été utilisées : la boisson, les bains, les douches, — générales ou locales, — les étuves, grandes étuves dont le vaporarium réalise une variété particulière, ou bains de caisse qui permettent de localiser l'action des vapeurs.

Mais, ce qui caractérise surtout, depuis la fin du siècle dernier, la Reine des Pyrénées, c'est la place qu'ont prise, parmi ses indications, les affections des voies respiratoires supérieures ; de là sont nées des pratiques nouvelles, et nous voudrions insister plus spécialement sur les humages, les pulvérisations et les insufflations tubo-tympaniques.

On désigne, sous le nom de **humage**, « l'inspiration de vapeurs minéralisées qui se dégagent spontanément des sources thermales ». Cette définition du Dictionnaire Encyclopédique des Sciences Médicales de Charles Eloy tranche nettement la question en ce qui concerne les rapports des humages et des inhalations.

Humage ne veut donc plus dire, comme certains ont pu le prétendre, autrefois, inhalation individuelle, mais concerne des vapeurs naturelles des eaux minérales, alors que l'inhalation n'est que l'aspiration d'une eau brumifiée par des procédés artificiels. Dans le premier cas, il s'agit d'éléments gazeux qui pénètrent dans les plus petits replis de la muqueuse respiratoire ; dans le deuxième cas, de minuscules gouttelettes en suspension dans l'air qui, si elles apportent tous les éléments constitutifs de la source, ne peuvent s'infiltrer aussi loin. A ces deux procédés correspondent d'ailleurs des indications différentes.

C'est à Luchon que le humage a été créé, grâce à l'installation des eaux et au caractère que celles-ci possèdent de dégager H_2S au contact de l'air. L'Etablissement de 1805 possédait déjà une sorte d'agencement fort rudimentaire, simple caisse recouvrant un réservoir et surmontée d'un tuyau à deux embouchures par lesquelles sortaient les vapeurs. Plus tard, en 1848, Chambert, en construisant l'établissement actuel, avait aménagé, à l'entrée des galeries des sources, un promenoir où l'on pouvait aspirer des vapeurs sulfurées.

Néanmoins, en 1854, on était revenu, semble-t-il, à l'ancien système, en créant, à l'entrée de la Galerie de la Reine, un petit bassin recouvert de trois caisses, possédant chacune une embouchure,

Devant les résultats obtenus, il fallut bientôt développer ce mode de cure. En 1877, une première salle de humages fut construite par M. Franc, concessionnaire des Thermes ; elle s'avéra elle-même bientôt insuffisante et, d'ailleurs, était mal conçue, les vapeurs ayant un trop long circuit à faire avant d'arriver à cette salle. Aussi, décida-t-on bientôt d'élever, derrière le Grand Etablissement, et faisant corps avec lui, un édifice destiné spécialement aux humages et aux étuves ; ce fut le Professeur Frébault qui fut chargé de son aménagement.

Il fit réaliser des appareils spéciaux ; cheminées de marbre à un ou deux canons, terminées par une ou deux embouchures. Ces cheminées reposaient sur un bassin d'évaporation où se faisait spontanément l'émission de gaz sulfhydrique, l'eau circulant en « cascade » ou en « serpentín ». Chaque bassin avait une amenée d'eau qui lui était propre. Certains appareils possédaient même un mécanisme qui réglait la température et l'écoulement des vapeurs sulfurées. Pourtant, la difficulté qu'il y avait à graduer l'arrivée des vapeurs, et l'encombrement provoqué par ces appareils, les firent abandonner et remplacer par ceux que proposa l'ingénieur Souviron, toujours en usage.

Dans une caisse en ciment sont disposés un certain nombre de plateaux horizontaux. L'eau arrive directement de la montagne, à peine à quelques mètres de son lieu d'émergence ; elle est obligée de suivre lentement chacun de ces plateaux, dont une légère déclivité permet la circulation d'eau de haut en bas. Un courant d'air prend cette eau, en sens inverse, de bas en haut, et l'amène, par le moyen d'une cheminée recouverte

d'une cornue renversée, terminée par un embouchoir, au contact des muqueuses du malade ; aussi, le docteur R. Molinéry a-t-il pu créer cette image que « **les bronches du malade sont branchées directement sur le griffon** ».

Vapeurs sulfurées thermales, spontanément émises, contenant hydrogène sulfuré et soufre à l'état soluble (Moissan) et, encore, gaz rares, pénètrent ainsi jusque dans l'intimité du tissu alvéolaire : c'est le **humage** intégralement réalisé à Luchon (Maurice Létulle).

Aucune chaufferie, aucun moteur ne vient modifier ici la physico-chimie de ces vapeurs sulfurées qui, produites par des sources à température, sulfuration et radioactivité différentes, permettent non seulement la progression du traitement, mais surtout des variantes, suivant le cas particulier que présente le malade (Léopold et Bory).

Les températures des vapeurs émises à la sortie de l'appareil varient, selon les sources, de 32 à 46° ; la sulfuration est fort importante : sans entrer dans des détails qui ne trouvent pas ici leur place, disons seulement que, pour la Source Reine, par exemple, la sulfuration peut dépasser deux cents milligrammes d'hydrogène sulfuré par M3 de vapeurs.

Deux salles sont destinées à Luchon aux humages. La Salle Filhol contient 30 appareils alimentés par les sources Bordeu, Saule et Reine, Blanche (la plus sulfhydrique, et aussi la plus employée). La Salle Fontan comprend également 30 appareils, alimentés par les Sources Grotte, Richard et Azémar. La séance quotidienne ou biquotidienne de humage varie de 5 à 20 minutes.

L'insufflation tubo-tympanique n'est, en réalité, que l'une des variétés du humage : elle demande l'aide du médecin traitant. Les vapeurs sulfureuses gagnent, en

effet, l'oreille moyenne, grâce à une sonde d'Itard, introduite dans la trompe d'Eustache, et en communication avec l'appareil de Gouraud. Cet appareil comprend un serpentín de verre, dans lequel descend un courant d'eau sulfureuse et monte un courant d'air envoyé au moyen d'une poire à thermo-cautère. Cet air, qui chemine au contact de l'eau, se charge d'émanations sulfureuses, et, après s'être débarrassé de toutes les particules d'eau qu'il a pu entraîner, gagne un simple tube de caoutchouc relié à la Sonde d'Itard ; les gaz arrivent ainsi à l'état pur et à l'état sec.

C'est vers 1900 que M. de Lavarenne, généralisant une technique du Docteur Gouraud, fit sa première communication au Congrès de Biarritz, sur le résultat des insufflations tubo-tympaniques dans le catarrhe de la trompe et la surdité consécutive.

Les travaux se multiplièrent à un tel point que le Professeur Landouzy, doyen de la Faculté de Paris, au cours d'un célèbre voyage d'études médicales, put dire : **Luchon est la station de la surdité.**

Aujourd'hui, les insufflations tubo-tympaniques sont régulièrement pratiquées à Luchon, car elles nécessitent également l'emploi d'eaux sulfureuses très chaudes et peu stables, laissant dégager leur principe sulfureux. Ayant pour objet d'amener les vapeurs thermales au contact même de la muqueuse tubaire, elles forment la base essentielle du traitement thermal des otopathies tubo-tympaniques. Le soufre, ou ses composés peu oxygénés, qui se dégage de ses eaux, vient ainsi à l'endroit même où il doit agir, se dépose sur des glandes mucipares engorgées, et modifie leur fonctionnement. L'emploi de ce procédé thérapeutique répond à des indications précises, et son usage doit être réservé aux catarrhes de la trompe et à leurs répercussions auriculaires ». (Lanos, Rap. Ac. de Med. 1923. Molinéry, communication Soc. Anat. de Lille, 28 mai 1929).

Dans quelques semaines, va avoir lieu la célébration du Centenaire de la mort d'Itard. Luchon sera heureuse de fêter non seulement l'auteur du célèbre « **Traité des maladies de l'oreille et de l'audition** », où se trouvent jetées les premières bases de l'otologie, mais encore l'inventeur de cette sonde qui a permis un traitement aussi actif qu'il est personnel à la station pyrénéenne.

Les Pulvérisations sont destinées, comme d'ailleurs leur nom l'indique, à projeter finement dans l'otopharynx de l'eau sulfureuse sous pression (Lanos).

L'eau minérale s'échappant en jet contenu, sous une pression de 3 à 4 atmosphères, vient se pulvériser sur une palette qu'un dispositif spécial permet d'enfoncer le plus profondément possible dans la cavité buccale. Le brouillard qui en résulte s'accompagne, au contact de l'air, qui peut ainsi mieux le pénétrer, d'un dégagement des principes actifs de l'eau (H_2S , et soufre colloïdal). Parfois, un tamis remplace la palette ; la pulvérisation en est plus douce.

Il est facile de déduire de la nature même de cette pratique thérapeutique, que l'eau sulfureuse subit pendant son atomisation, une perte de calories appréciable. Pour remédier à cet état de chose, on utilise uniquement la source Reine, l'une des plus chaudes de Luchon (55°), qui présente, en outre, l'avantage de posséder une sulfuration de 0,056 par litre, ce qui donne un maximum de principes actifs.

Nous verrons plus loin que les indications majeures des pulvérisations sont l'hypertrophie amygdalienne et les pharyngites granuleuses. Il ne faudrait pas croire, pourtant, que seules les affections laryngées puissent en bénéficier. Certaines dermatoses, dont le traitement à Luchon est depuis fort longtemps connu, peuvent aussi trouver une grande amélioration, et il n'est pas jusqu'aux simples rides, aux pores dilatés, aux poches

sous-orbitaires, aux joues tombantes, qui, à une époque où les instituts de beauté ont pris une extension considérable, ne puissent en tirer profit.

Nous rapprocherons des pulvérisations, les irrigations nasales, qui se donnent dans les mêmes salies. Pratiquées à l'aide du bock laveur, de la pipette ou de la sonde retro-nasale de Vacher, mais toujours sous faible pression, elles représentent une technique trop délaissée (Escat), et mériteraient de retrouver un peu de cette vogue qu'elles ont tant connue autrefois.

CHAPITRE II

COMMENT AGISSENT LES EAUX THERMALES DE LUCHON

Parmi les multiples facteurs qui expliquent l'action des eaux thermales de Bagnères-de-Luchon, il en est deux actuellement fort bien connues, du moins en ce qui concerne leur nature, la **sulfuration** et la **radio-activité**. D'autres facteurs, pourtant, viennent se combiner à ces deux principaux ; dans l'état actuel de la science, ils n'ont pas pu être encore isolés de façon parfaite, et l'on est réduit à les envisager plutôt sous forme d'hypothèse. Ils rentrent dans ce que l'on a décrit sous le nom de **complexe hydrominéral**.

SULFURATION

Pour comprendre l'action des eaux sulfureuses, il suffit de se rappeler le rôle de premier plan que joue le soufre dans l'organisme. Le soufre fait, en effet, partie de la molécule vivante, au même titre que l'oxygène, l'hydrogène, l'azote et le carbone. Peut-être même est-il le corps le plus important de la cellule, « l'âme de la micelle », comme l'ont écrit MM. Lœper et Bory, dans un ouvrage auquel nous nous sommes souvent reportés (1).

(1) Le soufre en biologie et en thérapeutique (Lœper et Bory), Doin, Paris, 1932.

La constitution soufrée de l'organisme intéresse les albumines, les lipoides, les acides glyco-thyoniques et les pigments. Le soufre des albumines reste de beaucoup le plus important. Il apparaît sous forme de cystéine, « plus ou moins dissimulée dans des combinaisons variables, avec un ou plusieurs autres acides aminés », tel le glutathion, combinaison de cystéine, d'acide glutamique et de glycine.

Cette cystéine, acide mono-aminé, voisin de l'alamine, est très instable. Au contact de l'air, ou sous l'influence des corps oxydants de l'organisme, elle donne naissance à un corps nouveau : la cystine. La cystine est donc une cystéine oxydée, et la cystéine une cystine réduite.

Ces corps, qui réalisent la forme la plus simple connue des combinaisons du soufre dans la molécule albuminoïde », se trouvent répartis de façon variable. La **thyémie**, dont Arrigor Collarizi (Progrès Médical, mai 1936), pose en principe « qu'elle doit prendre place à côté de l'azotémie, de la glycémie et de la cholestérinémie comme une indication de processus d'assimilation et de désassimilation de l'organisme », permet de se rendre compte de l'équilibre normal du soufre, au maintien duquel certains organes prennent une part active par la propriété qu'ils ont de le fixer.

A côté de la rate, de la thyroïde, des reins, trois glandes qui possèdent au maximum cette **fonction thyopexique**, doivent être ici mentionnées : les surrénales, le pancréas, le foie.

Les surrénales fixant du soufre neutre aussi bien dans les cellules que dans les albumines, les lipoides et les pigments, restent un des principaux organes régulateurs du métabolisme soufré (Aufrecht et Driesing).

Il en est de même du pancréas, au sujet duquel ont été faits d'intéressants travaux concernant l'influence

du soufre dans l'assimilation des hydrates de carbone, ses rapports avec l'insuline, l'adrénaline, la fonction glycémique du foie.

Mais, dans cette fonction thyopexique des glandes, le foie aurait, cependant, un rôle prépondérant. Son action sur le soufre serait plus complète et plus générale, étant « tout d'abord de fixation, ensuite d'oxydation, de combinaison et d'élimination ». De la réserve soufrée qu'il accumule, une partie est utilisée à la formation de la taurine de la bile qui joue un rôle important dans la digestion des graisses. Une autre partie se combine avec les produits toxiques venus de l'intestin (indol, scatol, phénol), contribuant à la formation de ces corps sulfo-conjugués atoxiques dont les reins éliminent la plus grande part.

Sans doute, le soufre hépatique a-t-il un rôle dans la régulation de la glycogénèse, comme le prouvent les expériences de Burgi et Gordonoff (1), qui, après avoir soumis un lot de lapins à la boisson d'eau sulfureuse, constatèrent que leur foie contenait une quantité de glycogène plus considérable que celui des lapins témoins. Campanacci (2), dans ses travaux, est arrivé aux mêmes conclusions. Ses recherches l'ont amené à constater, en outre, une action du soufre sur la glycémie. Peut-être expliquerait-on ainsi un fait que nous avons constaté au radiovaporarium sulfuré de Luchon : l'abaissement, après un séjour dans ces galeries, du taux du soufre sanguin.

Le rôle de construction du soufre ne résume pourtant pas à lui seul toute son activité dans l'organisme. Puissant mobilisateur d'oxygène, le soufre apparaît aussi comme « l'agent le plus actif des combustions organiques ». Circulant dans le sang sous forme d' H_2S —

(1) Burgi et Gordonoff, in *Schwefeltherapie*, Leipzig, 1928.

(2) Campanacci, *Zolfo i metabolism degli idrati di carbonio*, Giornale de. Clinica Medica, 1927.

nous reviendrons sur ce point — c'est grâce à lui que l'oxy-hémoglobine cède son oxygène aux tissus, comme l'ont montré les expériences de Fumouze et les examens spectroscopiques du sang, faits par M. Labbé. Le soufre subissant ainsi des oxydations successives et agissant à la façon « d'un véritable ferment oxydant », d'un catalyseur, représente un **facteur énergétique puissant**.

« Cette suractivation des échanges nutritifs, écrivent les docteurs J. Vincent et G. Vexenat, est démontrée d'une façon indiscutable par l'analyse des urines. C'est une véritable décharge d'acide urique au début de la cure ; plus tard, le chiffre de l'urée (terme ultime de l'oxydation des albuminoïdes) s'élève, le rapport azotémique augmente, le rapport de l'ammoniaque à l'azote total et celui du soufre conjugué au soufre total diminuent. Parallèlement, les phosphates diminuent et les chlorures augmentent, il n'y a donc pas désintégration cellulaire. Cette action du soufre sur la nutrition générale se traduit par une excitation que Bordeu comparait déjà à l'action de remontement du café et se manifeste par un besoin d'activité, par la stimulation de l'appétit, des fonctions digestives et hépatiques, et une légère accélération du pouls » (1).

Au rôle de construction et d'entretien du soufre dans l'organisme s'ajoute enfin un **rôle de défense**. L' H_2S , en effet, possède un pouvoir antiseptique et bactéricide certain que les travaux de S. Jaulmes (1892), repris dans la thèse de R. Pognant (Lyon, 1922), ont mis suffisamment en évidence. Il s'exerce sur les staphylocoques, streptocoques, vibrions septiques, Eberth, colibacilles, et même bacilles de Koch. Cette fonction de défense s'explique sans doute par une action anti-anaphylactique ou anti-colloïdclassique.

(1) Action du soufre sur la Nutrition Générale, dans « Challes-les-Eaux », Vincent et Vexenat, 1922.

Ceci nous amène à aborder le rôle du soufre sur le système vago-sympathique.

Fernand Arloing et Louis Ricard, au 7^e Congrès Français de Médecine, tenu à Bordeaux, en 1923, exposèrent sur ce sujet les résultats de leurs recherches.

Chez les animaux d'expérience (100 cobayes), une forte dose de soufre entraîne l'hyper-excitabilité du système nerveux organo-végétatif. « Si l'on veut bien admettre avec nous, ajoutaient les auteurs, que les chocs, anaphylactiques ou non, ont pour substratum la rupture de l'équilibre neurotonique vago-sympathique, au profit de l'un ou l'autre système, le soufre apparaît donc, ici, ce que la pharmacodynamie nous avait appris, comme un puissant agent modificateur de la trophicité en général ».

Nous n'avons pas besoin de souligner combien cette remarque est capitale.

C'est donc comme modificatrices de la neurotonie, plutôt que comme désanaphylactisantes au sens physico-chimique du mot, qu'agiraient les eaux de la source du Pré, de Luchon. Si elles triomphent des états pathologiques que les recherches nous ont montrés se rattacher au choc organique, à la colloïdoclasie, ce serait en rétablissant l'équilibre vago-sympathique rompu, dans ces affections, dans le sens de la parasympathicotonie ou de la sympathicotonie, ainsi que les divers tests nous ont appris à le reconnaître.

Comme le fait remarquer M. le doyen Abelous, professeur honoraire de Physiologie à la Faculté de Médecine de Toulouse, le système nerveux n'agirait sur les organes qu'il commande que par une substance chimique intermédiaire, jouant le rôle de catalyseur.

« De telles influences neuro-chimiques sont physiologiquement apparentes dans les vaisseaux capillaires.

« Coordination nerveuse et coordination humorale sont donc deux mécanismes qui, loin de s'opposer, se

complètent, et Guyenot et Schotti ont montré que c'est au système sympathique qu'est dévolu le privilège d'influencer la croissance et la régénération ».

Ces lignes de Caillau sont de la plus haute importance ; elles permettent — tout au moins comme hypothèse — d'expliquer la régénération des tissus, sous l'influence des eaux minérales sulfurées.

■
* *

Nous avons dit, dans les lignes précédentes, que le soufre exerçait son action dans l'organisme sous forme d'hydrogène sulfuré. Cette affirmation, qui reste classique, ne serait pas tout-à-fait exacte, aux dires de MM. Lœper et Bory, l' H_2S étant un toxique à l'état pur. Son union avec une base métallique en atténuerait la toxicité et rapprocherait le soufre de sa forme utilisable. « La forme aminée est cette forme assimilable par excellence ; elle devrait son activité non pas à l' H_2S , libérable, mais au sulfhydride HS » (Lœper et Bory).

Quoiqu'il en soit, dans le traitement hydrominéral, ou bien le soufre arrive dans l'organisme sous la forme H_2S , — c'est le cas pour beaucoup d'eaux thermales de Luchon, eaux très instables, expliquant, par ce caractère même, leur grande activité thérapeutique, — ou bien il est absorbé par la peau et les muqueuses, sous forme de soufre colloïdal, de soufre à l'état naissant.

Il se transforme alors rapidement en soufre assimilable, grâce à l'existence dans les tissus d'un puissant vecteur d'hydrogène, auquel J. de Rey-Pailhade donna, en 1888, le nom de philothion, l'ancêtre du glutathion étudié plus tard par Kopkins. Bien qu'à l'heure actuelle le philothion soit tombé un peu dans l'oubli en faveur du glutathion, corps oxydo-réducteur par excellence, il ne faut pas oublier que c'est en grande partie à sa découverte que Heffter, Thunberg et Meyerhoff, enfin

Hopkins, en 1921, doivent d'avoir pu poursuivre leurs travaux sur la biochimie et la physiologie du soufre. De plus, J. de Rey-Pailhade, étudiant, au moment de sa découverte, les eaux sulfurées de Luchon, on peut dire que l'histoire du philothion est intimement liée à celle de notre station. C'est à ce double titre que nous nous permettrons d'insister un peu sur ce corps chimique.

Voici, d'ailleurs, les conclusions de l'auteur des « **Recherches expérimentales sur le philothion** », résumées par le Docteur Ferras, dans son ouvrage « De la médication sulfurée », conclusions qu'approuvèrent Macé, Brown-Sequard, Henri Soulier et Armand Gauthier.

« En résumé, écrit le docteur Ferras, les faits acquis prouvent :

1. — Qu'il existe, dans les deux règnes vivants, une matière hydrogénée spéciale, le philothion, dont les propriétés sont de se combiner à la température ordinaire au soufre, à l'oxygène, au carmin d'indigo et à la teinture de tournesol et de donner H_2S avec le soufre, et, selon toutes probabilités, de l'eau avec l'oxygène.
2. — Que les cellules consommant le plus d'oxygène libre sont celles qui renferment le plus de philothion.
3. — Que, malgré l'action incessante de l'oxygène sur le philothion, dans la cellule vivante, ce principe immédiat ne se détruit pas, ce qui démontre sa régénération immédiate après sa combinaison avec l'oxygène libre.
4. — Que la grande abondance du philothion dans les tissus consommant beaucoup d'oxygène est un signe qui joue un rôle prépondérant dans l'acte essentiellement vital de l'absorption de l'oxygène libre par la cellule.
5. — Que les oxydations se produisent dans l'inti-

mité des tissus, puisque le philothion est au sein même des éléments anatomiques.

L'hydrogène sulfuré semble donc bien l'agent constant et actif des diverses préparations à base de soufre et des eaux minérales sulfurées.

A une époque où J. de Rey-Pailhade étudiait le soufre en thérapeutique oculaire, il écrivit au Dr R. Molinéry, qu'il avait pris comme collaborateur, la lettre suivante où bien des idées sur l'action du soufre, du philothion et du glutathion peuvent être glanées.

Cher Confrère et Ami,

Je viens faire appel à votre amabilité bien connue de tous et à votre compétence scientifique pour fixer un point de l'histoire du rôle thérapeutique du soufre. Sur votre initiative, le Corps Médical des Pyrénées, si bien renseigné sur les effets du soufre, résoudra la question.

Il s'agit de savoir si un traitement par les eaux sulfurées a une action sur la lentille optique de l'œil, autrement dit le cristallin, et s'il serait possible d'instituer un traitement prophylactique contre la cataracte.

Un auteur Anglais, D.-R. Adams, vient d'examiner l'action de divers agents sur le cristallin.

Il a essayé l'action de la chaleur, des rayons ultra-violets, de l'oxygène et de divers acides organiques (Proceedings of the royal Society, 1925).

Sous l'influence de ces agents, on a constaté une diminution dans la quantité d'une matière nommée glutathion, contenue dans les tissus du cristallin. Les causes productives de la cataracte restent toujours inconnues. Adams a employé le nitroprussiate de sodium ammoniacal pour suivre la marche du phénomène.

Il faut revenir un instant en arrière. Pendant l'été de 1868, un étudiant en médecine, de Rey Pailhade, faisait des recherches sur les eaux sulfurées de Bagnères-de-Luchon. Il découvrit un corps contenu dans les tissus vivants qui a une puissante action sur le soufre à 40°. Ce corps, qui reçut le nom de philothion, produit H_2S avec le soufre. Le docteur Ferras, dans son excellent traité de la médication sulfurée, a fait connaître le philothion et a montré son importance dans le traitement par les eaux minérales. Le philothion est de nature albuminoïde,

par conséquent d'une complexité extrême. Je le compare à un être humain parfait, possédant des sens bien développés, des bras et des mains de prestidigitateur, des jambes sur des pieds solides.

L'horrible carnage de 1914 a mutilé les plus beaux hommes. On a la douleur de voir des êtres sans bras, sans jambes, et même de simples troncs.

Le professeur Hopkins, de Cambridge, est parvenu, avec une grande habileté, à détacher les bras du philothion. Il a obtenu ainsi le glutathion qui constitue l'ensemble des deux bras ou chaînes latérales du philothion. Ce corps sans glutathion est parfaitement connu ; c'est le sérum-albumine, caractérisé par son inactivité vis-à-vis du soufre et de l'oxygène ; au contraire, le philothion et le glutathion se combinent au soufre et à l'oxygène. Ce phénomène est dû à l'existence du glutathion.

Le soufre, attaquant le philothion des tissus, on comprend l'action bienfaisante des eaux minérales sulfurées sur des organismes à vie ralentie. **Le soufre augmente l'élan de leur balancier vital.**

Les tissus du cristallin sont riches en philothion (voir comptes rendus de l'Académie des Sciences de Paris, de Rey-Pailhade, 4 janvier 1915, « Le philothion dans le cristallin des yeux des animaux »).

D'après l'exposé ci-dessus, il est vraisemblable que les eaux sulfurées aient une action sur le cristallin.

Le Docteur Domec, de Dijon, ayant, à ma demande, employé une pommade soufrée, constata des troubles de la vue. Certaines eaux minérales sulfurées, dégénérées, ont la réputation d'être salutaires pour les yeux.

J'ai la conviction que le Corps Médical des Pyrénées pourra signaler des observations précises prouvant l'amélioration d'une vue fatiguée. Ces observations pourront indiquer l'emploi des eaux sulfurées dans des cas analogues.

Le soufre agissant sur tout l'organisme, a sûrement une action sur le cristallin.

Les agents examinés par Adams sont moins énergiques que le soufre. Il y a donc lieu de rechercher la valeur du soufre en thérapeutique ophtalmologique.

Je sou mets ces réflexions au Corps Médical des Pyrénées ; il saura faire progresser la question du soufre.

Mille amitiés.

Signé : de Rey Pailhade.

Quelque temps avant de mourir, le Dr de Rey-Pai-

lhade écrivait au Dr R. Molinéry cette autre lettre dont nous donnons par ailleurs la reproduction originale :

Toulouse, 25 février 1929.

Mon Cher Confrère,

D'abord, mes meilleures amitiés et mes vœux de santé.

Je suis toujours à votre disposition pour la préface que vous avez eu l'amabilité de me demander

Ci-inclus une première note dans laquelle je prouve que le philothion possède les propriétés générales des diastases. J'ai répondu ainsi à une remarque de Scheen, professeur à l'Institut Pasteur.

Je vous signale ma note parue à la Société de Thérapeutique de Paris, année 1928, p. 266, où je montre la constitution de l'édifice moléculaire du philothion. Je n'ai pas de tirage à part. Le philothion est comparable à un châtaignier dont le fruit, la châtaigne, est l'analogue du glutathion détaché et étudié par Hopkins.

Voilà donc l'état actuel de la question. Je suis toujours à votre disposition.

Votre tout dévoué

De Rey-Pailhade.

*
* *

Il nous paraît utile ici de dire un mot des sulfuraies et de leur place dans l'activité des eaux minérales sulfurées.

On décrit, sous ce nom, certains végétaux vivants dans les eaux sulfureuses, et dont la propriété est, « pour certains, d'en assimiler le soufre, tandis que d'autres, sans doute vivant en symbiose avec ces derniers, profitent de cette capacité ». Cette flore sulfuraire, qui appartient à la famille des conferves, est l'élément essentiel de cette production appelée glairine ou barégine, que Bordeu, Campardon, sous le nom de « filaments blanchâtres, flottant dans les eaux thermales », avaient déjà remarquée, et que Longchamp, en 1833, trouva, à Barèges, « dans son plus grand état de pureté ».

Toulouse 25 Février 1929

Mon cher confrère,

D'abord mes meilleurs amitiés et vœux
de santé.

Je suis toujours à votre disposition

pour la mesure que vous aviez

eu l'amabilité de me demander.

~~Si inclus est une note dans laquelle~~

je prouve que le philothéon paraît de la
propriété générale des diocèses; j'ai

rapporté ainsi à une réunion

de Schœn, professeur à l'Institut Pasteur.

2° je vous signale ma note parue

à la Société de Philologie de Paris

année 1928, page 266, où je traite

la constitution de l'édifice maloculaire

du philothéon. Je n'ai pas de tirage épuisé.

Fac simulé du recto de la lettre de M. Rey-Pailhade,

adressée au Dr R. Molinéry

La barégine devait d'ailleurs être le point de départ de multiples travaux.

Ballard, Bory de Saint-Vincent, Séguier, Fontan, Lambron, et plus récemment Pouchet et Privat, en ont peu à peu dégagé les caractères essentiels : « Matière organique d'une part, matière organisée et vivante de l'autre ». Mais, parmi les études les plus complètes, il faut signaler surtout celle de P. Fourment (1) et celles de MM. J. Dufrénoy et R. Molinéry, dont les premières communications sur cette question, présentées à la Société d'Hydrologie, remontent en 1917.

La barégine, pour ces auteurs, est formée :

a) du corps cellulaire de cyanophycées (thyoïtrix surtout), bourré de soufre intracellulaire (soufre colloïdal), et formant un réseau dans les mailles duquel s'observent les zooglyphes de différentes bactériacées.

b) de leur membrane pectique, basophile, qui, en se gonflant, forme une masse gélatineuse organique (barégine proprement dite).

c) de sels métalliques ou de métalloïdes (soufre et fer surtout), inclus dans le corps cellulaire ou fixés sur la membrane.

L'action de la barégine est complexe. Certains des micro-organismes qui la composent ont un rôle oxydant et libèrent du soufre et du sesquioxyde de fer ; d'autres un rôle réducteur. Quant à la barégine basophile qui réunit ces microorganismes, « elle soutire les métaux à l'eau thermale et les fixe en forte proportion ». Ces faits expliquent la triple action de la barégine totale sur laquelle J. Dufrénoy et R. Molinéry ont insisté depuis longtemps : action diastasique, action coagulante, action protéolytique.

« Je ne puis me persuader, écrivait Bordeu en 1745,

(1) Pierre Fourment. Rapport à la Journée de la Barégine, à Barèges, septembre 1931.

que ces matières n'aient pas des usages très étendus ». Et lui-même, d'ailleurs, faisait avaler de ces glaires à ses malades.

R. Molinéry, reprenant l'usage empirique des « frotteurs » de Caunterets, les utilisa aussi en cataplasme sur les ulcères atones qui s'en trouvèrent remarquablement améliorés. Après lui, Bory, déséchant de la barégine dans le vide, s'en servit en dermatologie et considéra que les poudres obtenues portaient en elles tous les principes actifs des eaux sulfureuses condensées (1). Mais ce ne furent là que des essais sans suite, qu'il serait intéressant de reprendre en thérapeutique thermale à Luchon où, comme à Barèges, existent de multiples sources, très riches en sulfuraires et en barégine.

La barégine fraîche, en effet, réalise « une pâte de soufre et de fer vivante », et sa teneur en manganèse est de 80 mg. pour 100 gr. de cendre (Jadin et Astruc).

Employée à l'état pur, elle aurait une action supérieure à celle des eaux sulfurées, dont elle renforce les principes actifs.

Et, peut-être, comme l'avance Hubert (thèse de Lyon, 1924), les sulfuraires possèdent-elles une radio-activité propre qui vient encore en augmenter les effets?

RADIOACTIVITE

Le soufre n'est pas le seul facteur qui intervienne dans l'action des eaux de Luchon. Nous avons vu que les travaux du Professeur Lepape avaient permis d'isoler toute une gamme d'eaux à minéralisation fort peu importante, mais à radioactivité élevée. Cette radioactivité, qui s'exerce surtout sous forme d'émanations de radon, se combine, dans certaines sources, avec le sou-

(1) L. Bory. Premiers essais d'utilisation des barégines en thérapeutique. Réunion dermatologique de Strasbourg, 8 juin 1930.

fre et la chaleur (lois de Lepape), pour rester dans certaines autres l'élément dominant.

Le radon, nous le rappellerons, n'est que l'émanation gazeuse du radium. La courte période de désintégration de ce gaz (3,85 jours) permet de comprendre son inocuité absolue, puisqu'aucun phénomène d'accumulation dans l'organisme n'est possible. Toute émanation de radon absorbée est réduite, en effet, de moitié en quatre jours, et a disparu complètement de l'organisme en trois semaines (1).

C'est au cours de sept transformations successives que le radon libère la formidable quantité d'énergie emmagasinée dans ses atomes. Chacune de ces transformations est accompagnée de radiations particulières plus ou moins pénétrantes. Les rayons α sont les plus pénétrants ; ils peuvent être identifiés à la lumière solaire, quoique possédant une longueur d'ondes plus courte, et ce caractère laisse entrevoir l'importance de leur action dans le milieu organique.

L'action du radon relève autant d'effets mécaniques que d'effets électriques, calorifiques et lumineux.

Elle s'exerce, avant tout, sur la cellule. L'oxygénation de cet élément tissulaire entraîne une sédation importante déterminée par la désintoxication, qui succède à la stimulation ainsi provoquée. Le jeu naturel des fonctions physiologiques se trouve, par cela-même, rétabli.

Cette oxygénation de la cellule, point de départ de l'action du radon, « rend compte de l'accélération constatée des échanges respiratoires (plus forte proportion d'oxygène absorbé et d'acide carbonique exhalé), ainsi que des combustions organiques, au cours desquelles sont accrues les oxydations et les éliminations toxiques ».

Ainsi, par l'activation des échanges intimes, voit-on

(1) cf. J. Tessier : Journal Médical Français, 1913.

se réaliser chez les hyperuricémiques une abondance diurèse qu'accompagne une débacle d'acide urique urinaire, avec disparition de l'acide urique sanguin (Tessier et Dausset).

Ces résultats du traitement hydrominéral radioactif, qui s'adresse tout particulièrement aux rhumatisants chroniques, aux gouteux, aux arthritiques, ont été étudiés par le Professeur Rathery, dans une communication à l'Académie de Médecine, faite en avril 1931, sur l'action biologique et clinique du radon.

Les résultats biologiques qu'il a pu observer sont les suivants :

a) augmentation de la diurèse, se produisant soit dès le début de la cure, soit au cours de la seconde semaine (cas le plus fréquent).

b) augmentation de l'excrétion des urines et de l'acide urique ;

c) diminution de l'uricémie, atteignant parfois 40 %.

d) suractivité fonctionnelle du rein, paraissant élective pour l'élimination de l'acide urique.

Les résultats cliniques, par ailleurs, ont montré :

a) une action sédative très importante ;

b) une action locale tissulaire, provoquant la diminution du gonflement des zones péri-articulaires et favorisant la motilité des articulations.

c) une amélioration de l'état général, se traduisant, en particulier, par une augmentation de poids et un relèvement de la formule sanguine. La leucocytose transitoire que l'on observe, favorise le phénomène de la phagocytose, et le radon peut ainsi être envisagé comme prophylactique des maladies infectieuses.

Tous ces résultats ont été retrouvés par le Dr R. Molinéry et par nous-même, au Radio-vaporarium sulfuré où, rappelons-le, l'air se trouve quinze mille fois plus radioactif que l'air atmosphérique. Sans doute, dans ce

mode de traitement intervient une association complexe : soufre, chaleur, radon. Il semble, cependant, indiscutable que l'effet calmant et la baisse de l'uricémie que l'on peut y constater, relèvent bien des émanations de radon.

Mais le radon n'agit pas seulement sur les cellules nerveuses et les milieux humoraux.

Par ses propriétés vaso-dilatatrices, il régularise la circulation, faisant baisser les hypertensions et prévenant la sclérose artérielle. Là, encore, les résultats obtenus à Luchon par les bains de la Source Lepape (pavillon Moureu) où à la suite de séances du vaporarium, se sont montrés des plus intéressants. Il n'est pas jusqu'aux altérations des tunique veineuses (varices, phlébite), qui n'aient été favorablement influencées par ce traitement.

Quant aux actions antiprurigineuses et antitoxiques que le radon possède encore, elles viennent renforcer celles déjà connues du soufre, faisant des eaux mixtes (sulfurées et radioactives) la thérapeutique idéale des affections cutanées.

N'est-ce pas MM. Piéry et Milhaud qui ont écrit : « les effets de la radonothérapie ne sont pas seulement d'ordre fonctionnel, ils peuvent, dans nombre de cas, s'élever plus haut et s'adresser à la cause elle-même, soit à la diathèse, soit à l'infection initiale ».

Cette phrase résume et complète l'aperçu que nous venons de donner sur l'action du radon. La radioactivité agit en relevant le potentiel vital de l'organisme.

COMPLEXE HYDROMINERAL

Outre leur sulfuration et leur radioactivité, les sources thermales de Luchon possèdent un complexe physico-chimique indéterminé qui n'est certainement pas complètement étranger à leur vertu thérapeutique.

« Les eaux minérales, écrivait déjà en 1895 Arnozan, ont quelque chose d'organique, de vivant, qui échappe encore à nos investigations de laboratoire ; les plus faiblement minéralisées ont parfois des actions plus puissantes que d'autres, riches en sels variés ».

Il est indiscutable que l'eau **en elle-même**, puis par sa **thermalité**, produit des effets généraux qui, sans être propres à la station, n'en sont pas moins réels : diurèse, sédation du système nerveux, abaissement de la tension artérielle, retour du sommeil, stimulation de l'appétit, euphorie, résultant d'une amélioration fonctionnelle de la plupart des organes, en sont les manifestations habituelles.

Parmi ces effets généraux, il en est peu qui soient plus démonstratifs que le syndrome connu sous le nom de **fièvre thermale**.

Le Dr Valette n'hésite pas à établir une analogie entre cette réaction et celle d'Herxheimer. Les réactions congestives focales que l'on voit à Luchon et auprès d'autres stations sulfureuses, devraient être ainsi rapprochées des poussées réactionnelles constatées par Bory chez tous les psoriasiques, après injection d'huile soufrée.

Ces réactions « semblent être en rapport, toujours d'après le même auteur, avec la phase d'aggravation relevée souvent au début de l'administration de certains médicaments, suivant la méthode homéopathique : dès lors, elles paraissent être souvent une pierre de touche de l'efficacité de la cure mise en œuvre ».

Comment expliquer cela ?

Les eaux minérales, dit le Dr Ferreyrolles, peuvent agir dans certains cas **comme un vaccin spécifique**, et protéger l'organisme contre certaines des toxines qui se fixent sur la peau.

« Je demeure convaincu, écrivait d'autre part le Professeur Billard, de Clermont, qu'il n'existe pas de toxi-

ne organique qui ne puisse être inactivée par une eau minérale ».

MM. Maurice Perrin et Alain Cuénot (de Nancy) ont publié une remarquable contribution à l'étude du pouvoir anago-toxique et de la phylaxie. Les auteurs exposent leur conception de la métathèse, c'est-à-dire du déplacement des poisons introduits ou préexistants dans l'organisme par des substances neutralisantes. L'action des eaux minérales ne peut-elle être envisagée sous cet angle ?

*
* *

Des facteurs électrolytiques doivent d'ailleurs entrer encore en jeu. Au contact de l'organisme, qu'il s'agisse de la peau ou qu'il s'agisse du milieu intérieur, le complexe hydrominéral subit une dissociation. Or, toute dissociation de la matière s'accompagne d'une libération d'énergie, charge (ou décharge) positive (ou négative) des ions, ou positifs ou négatifs.

Cette charge électrique, suivie d'une décharge de nom contraire, ne peut-elle favoriser le métabolisme intracellulaire (Abelous), et, partant, aider à la catalyse de certains éléments (oxygène, carbone), du protoplasma ou du noyau ?

Depoorter, d'Ostade, Policard, entrevoient, dans le champ biologique, « un conflit d'électrons, une fluctuation de potentiels : les ions sont les ouvriers de nos cellules et de nos tissus ».

D'autre part, Charles Henry, étudiant le problème de la balnéothérapie, cherche tout au moins une partie de la solution dans l'étude de la résistivité.

Ne peut-on admettre que cette modification de la chimie-physique intracellulaire retentisse, en quelque manière, sur le système sympathique qui tient en grande partie sous sa dépendance la sécrétion endocrinienne ?

Ne sait-on pas que, par réversibilité, les hormones, à leur tour, agissent sur le système sympathique ?

Le docteur Violle, dans une note parue dans le « Martin » du 1er septembre 1930, essayant, à son tour, de percer le mystère des eaux minérales, s'exprime de la façon suivante :

« Il se peut que les effets thérapeutiques des eaux minérales soient dûs, tout au moins en partie, à la teneur en ions de ces eaux. On sait, en effet, depuis les travaux de Svante Arrhénius, qu'un sel en dissolution, comme, par exemple, le sel marin, le chlorure de sodium, se trouve dans l'eau partiellement dissocié en ses deux constituants : chlore et sodium, qu'on appelle les ions électrolytiques de ce sel et qui ont leur polarité électrique opposée. Les eaux thermales doivent-elles leur efficacité thérapeutique à ce que, sous l'action des températures et des pressions subies par elles à l'intérieur de la terre, les proportions de leurs ions sont différentes de celles des solutions chimiquement semblables que nous pouvons réaliser artificiellement ».

Cette hypothèse est plausible. Mais le Dr Violle envisage une autre explication. Il résulterait de récentes expériences que le poids atomique de l'oxygène ne serait pas toujours 16 ; dans certaines circonstances, les physiciens et chimistes trouveraient 18, dans d'autres cas 17...

« Mais alors, n'est-il pas non seulement possible, mais probable, que, sous les influences de températures et de pressions élevées, régnant à l'intérieur du globe, l'oxygène qui entre dans la composition des eaux thermales, renferme des proportions de ces trois sortes d'atomes, très différentes de celles de l'eau ordinaire ? N'est-ce pas là la source de la différenciation efficace dont on a vainement jusqu'ici cherché l'origine et qui caractérise et rend si précieuses les eaux thermales ? »

*
**

La peau, à côté d'une réserve considérable de soufre, contient des stérols inactivés. Neutres à l'état physiologiques, ces stérols ont besoin d'être sensibilisés pour pouvoir remplir leur rôle de vitamine D.

Les rayons de soleil, les rayons U. V., les corps irradiés, viennent activer ces stérols neutres. Par contre, l'infection, l'intoxication, d'après le Professeur Marfan, viennent les annihiler : là résiderait pour lui la cause du rachitisme.

Or, l'analogie est frappante, dans le traitement du rachitisme, entre l'activation de ces stérols par le soleil, les rayons U. V., les corps irradiés et l'activité de ces stérols par l'eau minérale. Les mêmes effets, ici, semblent être le produit de causes différentes, tout au moins en apparence, puisque le mécanisme de l'action nous échappe encore :

a) libération de réserves de calcium inemployées ;

b) comme corollaire : problème de l'action réversible des surrénales sur le calcium (1) ;

c) trans-ionisation du calcium contenu dans les eaux (Lepape et Nasini).

Le Professeur Landouzy n'affirmait-il pas que l'action physiologique d'une source résidait beaucoup plus dans la transmission des forces libérées, que dans l'apport de la matière, rappel de la théorie du célèbre Hahneman, émise par lui en 1786 : les corps agissent, non par la matière, mais par leur dynamisme ?

*
**

Le Professeur Lepape, dans sa leçon inaugurale, consacrée à l'œuvre hydrologique de Charles Moureu, disait à son auditoire :

(1) Cf. Communication de R. Molinéry et Saint-Béat au Congrès de la Bourboule.

« Les procédés de l'analyse chimique élémentaire ne peuvent attaquer les eaux minérales sans les détruire et leur analyse immédiate est, on peut le dire, encore toute à créer.

« Nous en sommes donc réduits à répéter, avec Charles Moureu, qu'une eau minérale est un tout, un bloc : c'est une drogue très compliquée, une véritable thériaque impossible à reproduire artificiellement dans son intégrité, comme l'opium, la digitale ou la belladone ».

Cette leçon est du 7 janvier 1932.

Depuis cette époque, dans les chaires d'hydrologie des Facultés de Médecine, au sein des laboratoires des Instituts d'hydrologie, au Collège de France, on travaille sans relâche.

Nous sommes loin de la période où quelque sceptique pouvait écrire : « Le mystère thermal est ce qu'il y a de plus sûr dans le problème hydrominéral ».

Celui-ci n'est pourtant pas encore complètement résolu.

CHAPITRE III

LES GRANDES INDICATIONS DES EAUX DE LUCHON AU XX^e SIÈCLE

Les quatre diathèses étudiées, en 1853, par André Barrié, dans sa thèse inaugurale, — diathèses dartreuse, scrofuleuse, rhumatismale, syphilitique, — se retrouvent, à peine modifiées, parmi les grandes indications de la cure Luchonnaise. La diathèse scrofuleuse, il est vrai, n'est plus celle que Barrié concevait ; mais les progrès de la science l'ayant dissociée en partie, l'ostéo-lymphatisme qu'elle comprenait autrefois, reste toujours susceptible du traitement sulfureux.

Il est, par contre, une indication plus récente, puisqu'elle ne date guère que de la fin du siècle dernier, époque où l'on commença à s'y intéresser à Luchon d'une façon vraiment effective. Elle est représentée par les infections des voies respiratoires supérieures que les humages, les pulvérisations, les cathétérismes tubaires ont permis de soigner avec succès. Le traitement de ces maladies connut, en quelques années, tant de vogue, que Luchon devint bientôt un des centres thermaux les plus importants au point de vue oto-rhino-laryngologique.

On doit rapprocher de ces affections respiratoires les affections rhumatismales, dont la cure sulfurée hyperthermale fait, depuis plusieurs années, l'objet de nouveaux et nombreux travaux.

Les principales indications de Luchon deviennent ainsi :

- 1° les affections des voies respiratoires et de leurs annexes ;
- 2° les rhumatismes ;
- 3° les maladies de peau ;
- 4° certaines manifestations de la syphilis.

* *

Affections des voies respiratoires et de leur annexes.

Il est tout d'abord une notion qui domine le traitement des affections des voies aériennes, c'est que seules les affections chroniques doivent être traitées par les eaux sulfureuses. Cette notion, vis-à-vis de la majorité des indications de la station, est des plus justes ; mais, en ce qui concerne l'arbre respiratoire, elle demande à être révisée. MM. Lœper et Bory insistent tout particulièrement sur ce fait que les malades en état de rhino-bronchite aiguë, dont les exsudats fibrineux et l'expectoration mobilisent une grosse partie de leurs réserves soufrées, devraient logiquement venir chercher dans la cure sulfureuse le soufre dont ils ont besoin. Le Docteur de Gorsse, d'autre part, rappelle que les vieux Luchonnais soignent toujours leurs rhumes par des séances d'étuves, et nous avons d'ailleurs, comme lui-même, par quelques observations précises, observé les bienfaits de ce traitement dans les coryzas à leur début.

Mais ce n'est là qu'une simple remarque, et les affections chroniques des voies respiratoires resteront le triomphe des eaux minérales sulfureuses, qui les revendent à juste titre (Lœper et Bory).

Nous ne reviendrons pas ici sur les caractères de certaines eaux de Luchon qui permettent de réaliser le

traitement de ces affections. Nous rappellerons seulement que c'est grâce à leur instabilité et au dégagement spontané d' H_2S et de soufre à l'état naissant, qu'elles pénètrent les muqueuses.

L'action spécifique du soufre s'explique ainsi facilement, si l'on songe que le poumon est une des principales voies d'absorption du soufre, tout en restant une grande voie d'élimination (Professeur Piéry). Il existe donc un double courant entraînant un maximum d'imprégnation des voies respiratoires, un véritable « **enfumage sulfureux** », selon l'expression de MM. Vincent et Vexenat.

Cependant, à cette action, en quelque sorte mécanique, vient s'ajouter le rôle trophique du soufre dans la réparation des cellules mucipares de la muqueuse respiratoire. Cette réparation est due à une modification de la circulation, vaso-dilatation qui « force les vaisseaux de la muqueuse à abandonner leur mode de circulation torpide pour un régime de pleine et entière circulation » (Professeur Renault). L'hyperémie ainsi provoquée entraîne une sécrétion plus grande des glandes mucipares, et l'élimination plus rapide des cellules à « **activité réduite, chargées de soufre de déchet, infectées de microbes pathogènes** » (1). Bientôt, la muqueuse, anciennement altérée, se trouve régénérée, revitalisée, assainie, et le soufre, par sa fonction antiseptique, contribue à l'entretenir dans cet état.

Cette action d'hyperémie que possède le soufre sur la muqueuse respiratoire, possède pourtant certains inconvénients. Elle explique la possibilité d'hémoptysies chez les tuberculeux pulmonaires congestifs, qu'il ne faut donc **jamais** envoyer dans les stations sulfurées.

Nous n'insisterons pas sur les affections pulmonaires ou bronchiques pures que l'on peut traiter à Luchon.

(1) De Gorsse. Journal Médical Français, septembre 1935.

L'asthme, lorsqu'il ne s'accompagne d'aucune épine irritative (asthme essentiel), est favorablement influencé, surtout dans sa variété : la trachéo-bronchite spasmodique. Il en est de même de l'emphysème (bien que, sous ce vocable, soit comprise une multitude de processus pathologiques différents), des vieilles bronchites chroniques, des séquelles de congestions, de pleurésies, de splénopneumonies, ou même de bronchectasies, au sujet desquelles M. Rist a insisté sur le rôle primordial de l'infection qui reste à leur origine (1).

Quant à la tuberculose pulmonaire fibreuse, évoluant de façon lente et progressive, sans poussée congestive, sans température, elle serait, aux dires de plusieurs auteurs, justiciable de la cure sulfureuse, à condition, toutefois, d'être prise à son début, d'être traitée prudemment, d'être surveillée d'une façon constante.

Laryngite chronique.

Qu'il s'agisse de laryngite sèche, ou catarrhale, la laryngite chronique est toujours améliorée et, très souvent, complètement guérie par les eaux de Luchon. « Luchon est la station des chanteurs », a dit le Professeur Rathery ; on pourrait ajouter : c'est aussi la station des fumeurs invétérés et de ceux qui, par leur profession, demandent à leurs cordes vocales un effort excessif.

Mais les pulvérisations, aussi loin qu'elles parviennent, ne peuvent atteindre les cordes vocales congestionnées. Elles représentent donc un traitement de complément, modifiant favorablement les muqueuses voisines, et seuls les humages doivent être conseillés. Rapidement, sous leur influence, la voix retrouve sa clarté, le larynx sa configuration normale.

(1) Flurin. Séquelles des affections aiguës des organes respiratoires. Rapport à la Soc. d'Hydrol. Séance solennelle 1937.

Pharyngite.

Elle se présente sous trois formes, toutes trois traitées avec succès :

— **La pharyngite catarrhale**, caractérisée par la rougeur et l'irritabilité du pharynx. Elle n'est, le plus souvent, que le premier stade de la forme suivante.

— **La pharyngite hypertrophique** où la muqueuse apparaît enflammée, augmentée dans ses divers éléments (épithélium, tissus lymphoïdes, glandes mucipares, choriions, éléments conjonctifs), et dont la caractéristique reste la présence de granulations, petits îlots adénoïdes hypertrophiés.

— **La pharyngite atrophique**, qui n'est que l'aboutissant de l'inflammation chronique du pharynx. Elle s'extériorise par l'aspect pâle et atone de la muqueuse et l'existence de petites croûtes adhérentes.

Dans tous ces cas, le humage sera associé aux pulvérisations et aux gargarismes. Il faut savoir, pourtant, que le traitement local peut ne pas suffire ; qu'il est des rhino-pharyngites à point de départ nasal (crête osseuse, déviation de cloison, hypertrophie des cornets), nécessitant un traitement chirurgical associé ; qu'il est aussi des formes relevant d'un traitement général, telles les pharyngites brightiques, sur lesquelles le Dr Flurin a fourni un travail fort intéressant (1), ou les pharyngites diabétiques, arthritiques, gouteuses.

Dans un ordre de faits tout-à-fait différents se placent les paresthésies du pharynx dont la Source Lepape, utilisée en bains, pulvérisations, gargarismes, a pu améliorer les phénomènes douloureux (2).

(1) Flurin. « Les rhino-pharyngites brightiques ». Revue de Laryngologie, 15 novembre 1921.

(2) Cazal-Gamelsy. Les paresthésies pharyngées et leur traitement hydro-minéral par les eaux radio-actives. (Bull. Soc. Franç. O.R.L., 1922).

De ces lésions de la muqueuse pharyngée, il convient de rapprocher les **hypertrophies amygdaliennes** et les végétations adénoïdes. Les grosses amygdales molles ne s'accompagnant d'aucune réaction fibreuse, — ceci est capital, — régresseront rapidement sous l'effet de pulvérisations percutantes qui agissent autant par le soufre que par la thermalité et la pression de l'eau. Avant l'intervention chirurgicale, ce traitement réalisera, en quelque sorte, la désinfection du champ opératoire ; après l'intervention, où peuvent persister de petits clapiers, suffisant à entretenir un catarrhe purulent de cavum, il permettra la cicatrisation complète de la muqueuse.

Sources de la plupart des infections de l'enfant, les végétations adénoïdes, traitées par les humages, les gargarismes rétro-nasaux, les lavages du cavum à la pipette, retireront les mêmes bienfaits de la cure.

Rhinites.

Généralement reliquat de coryzas aigus répétés, la rhinite chronique, avec ses manifestations habituelles, enchifrénement et catarrhe muco-purulent, est entièrement justiciable du traitement sulfureux.

La **rhinite chronique hypertrophique** (qui se caractérise par des cornets rouges et volumineux, venant s'appliquer contre la cloison nasale, entraîne une obstruction plus ou moins complète du nez. Qu'elle soit unilatérale, bilatérale, ou à bascule (la plus fréquente), elle s'observe chez tous ceux que l'on nommait autrefois les arthritiques, chez les gouteux, les insuffisants hépatiques, les rhumatisants, etc... On doit lui rattacher la rhinite spasmodique, ou rhume des foin, un des principaux équivalents de l'asthme.

Si, dans ces cas, fait remarquer le Dr Pelon, on utilise, au début, avec profit, les irrigations nasales, celles-

ci, à la période hyperplasique de l'affection, à la période de rhinite évoluée, où l'obstruction est complète, sont inutiles et dangereuses. Il faut leur préférer le humage qui trouve, là, ses meilleures applications.

Le traitement de la **rhinite atrophique** (Ozène), dont les lésions muqueuses s'associent à des lésions du squelette sous-jacent, et qui réalise une affection particulièrement pénible pour le malade et son entourage, est un peu différent dans sa conception et dans ses modalités.

Le but que l'on cherche à atteindre, en effet, est, d'une part, la diminution de la fétidité, d'autre part le nettoyage et la régénération des tissus malades. Ici, par conséquent, s'imposent les irrigations, le plus souvent sous pression, chargées de débarrasser les cavités nasales des croûtes qui les encombrent, et, en détergeant la muqueuse, d'exciter la fonction de ses glandes atrophiées.

La douche nasale antérieure, à trop forte pression, fait courir le risque d'infection de la trompe d'Eustache et de l'oreille moyenne ; elle ne doit plus être pratiquée. On utilisera donc la douche rétro-nasale « dont le jet, dirigé d'arrière en avant, permet, grâce à sa forme en éventail, de balayer toute la surface de la muqueuse de l'épipharynx, sans le moindre danger pour les cavités aérienne environnantes » (Dr Baqué) (1).

Les sinus maxillaires, communiquant avec les cavités nasales et en partageant la pathologie, seront également bénéficiaires des eaux et des vapeurs sulfureuses. Les **sinusites** rebelles, ponctionnées et lavées, guérissent rapidement à Luchon.

Surdité.

L'infection du cavum, où s'ouvrent les trompes

(1) Baqué. « Comment tirer le meilleur parti de la pipette nasale »,

d'Eustache, engendre bien souvent des lésions congestives, catarrhales, muco-purulentes ou purulentes tubotympaniques, elles-mêmes sources de bien des surdités.

C'est le traitement de ces surdités rhinogènes, contre lesquelles Luchon a été la première station à utiliser l'insufflation tubaire (1), qui a placé notre station parmi les plus importantes villes thermales spécialisées en oto-rhino-laryngologie. « **Luchon**, a écrit le Professeur Landouzy, **est la station de la surdité** ».

Il faut pourtant bien opposer, dans l'action du traitement hydrominéral, les deux grands types de lésions de l'oreille : les surdités par atteinte de l'**appareil de réception** (oreille interne), et les surdités par atteinte de l'**appareil de transmission** (oreille moyenne). Nous n'avons pas à décrire les divers moyens d'investigation qui permettront de faire cette différenciation. La recherche de l'acuité auditive et du champ auditif tonal, les épreuves de Schwabach, de Weber, de Gellé et de Rinne, suffiront, dans la plupart des cas, à résoudre le problème. D'ailleurs, la présence (ou l'existence, dans les antécédents du malade), d'adénoïdite, d'amygdalite chez l'enfant, de rhinopharyngite, de rhinite hypertrophique, de sinusite chez l'adulte, viendra encore aider au diagnostic.

Seule la surdité par lésion de l'appareil de transmission doit être retenue. Seule elle est susceptible d'amélioration ou même de guérison, par la cure sulfureuse, qu'elle relève d'otite moyenne, sèche ou catarrhale (otorrhée tubaire). Les résultats sont, d'ailleurs, fonction du degré de la surdité, de son ancienneté, de l'atteinte de l'état général. C'est dire que le cathétérisme de la trompe qui exerce une double action, mécanique, due à la pression de l'air insufflé, modificatrice, due

(1) Ce sont Gouraud et Lavarenne qui, en 1888, ont lancé la méthode des insufflations tubaires à Luchon.

aux gaz chargés de soufre, pénétrant dans la caisse, doit être obligatoirement complété par un traitement sulfuré général. Mais on doit aussi lui associer une désinfection du nez et du cavum, d'où est partie l'infection.

S'il est vrai que les surdités par lésion de l'oreille moyenne sont justiciables du traitement de Luchon, il faut cependant reconnaître qu'il existe certaines contrindications à la cure. Parmi celles-ci, nous citerons les otorrhées purulentes chroniques, affections très graves par les lésions d'ostéite et les cholestéatomes qui l'accompagnent ; elles imposent, sans attendre plus longtemps, un évidement pétro-mastoïdien. Mais, il faut surtout insister sur une infection qui, par son allure, sa symptomatologie, peut prêter à erreur : l'**otospongiose**. Processus dystrophique de la capsule labyrinthique, dont la marche inexorable aboutit à l'ankylose stapédo-vestibulaire, l'otospongiose qui entraîne une surdité du type de transmission, quoique avec épreuve de Gellé négative, ne doit pas être traitée par le soufre, coupable d'en accélérer l'évolution.

En résumé, les diverses affections que nous venons d'énumérer parmi les lésions des voies respiratoires supérieures et de leurs annexes, se rattachent, pour la plupart, à un catarrhe muco-purulent ou purulent. « **Le pus, a dit M. Lermoyez, appelle le soufre** ». La gamme très étendue des eaux thermales de Luchon permet d'opposer à chaque cas particulier un traitement efficace.

Comme l'a fort bien synthétisé le Dr Lanos, dans son compte rendu de mission aux Eaux Minérales, il faut se aux états atrophiques, dont l'ozène représente le cas opposer les catarrhes avec hypertrophie de la muqueuse plus typique. Aux premiers, s'adresseront les sources à influence décongestive (type Blanche-Grotte), aux seconds, les sources douées d'une action excitante (type Reine).

On a prétendu que les eaux sulfureuses congestionnaient. Cette affirmation est fausse en tous points. Il n'est qu'une question de dose, comme l'a montré le Dr de Gorsse à la Société de Biologie, en 1909. Manié avec prudence dans la pathologie des voies supérieures, le soufre entraîne « la sédation de l'éréthisme, la modification des sécrétions purulentes, enfin, leur assèchement ».

*
**

Rhumatismes.

De tout temps, les rhumatismes ont été traités à Luchon avec succès. Nous avons rappelé ailleurs l'indication majeure qu'ils représentaient au temps des médecins antiques et, plus tard, à l'époque de Campardon, des Barrié et de Soulerat.

Depuis ce temps, il faut le reconnaître, la rhumatologie a quelque peu évolué. Le rhumatisme prend un sens qu'il ne possédait pas autrefois. Dans ses limites encore très vastes, des démembrements se sont opérés, des parentés créées, des analogies révélées, et peut-être est-il possible, aujourd'hui, d'établir, d'une façon moins générale, qu'elles sont les formes de rhumatisme plus spécialement susceptibles d'être améliorées par nos eaux. Si l'on admet, avec M. le Dr Maurice Debray, que seuls les sulfures, les hyposulfites, enfin le soufre métalloïdique, à l'état colloïdal, sont doués de propriétés anti-rhumatismales, les eaux de Luchon, où le soufre réalise ces trois types, doivent être particulièrement efficaces.

Il est déjà un fait certain, et qui n'est controversé par personne, c'est que le rhumatisme articulaire aigu, les rhumatismes aigus microbiens (gonococciques, streptococciques, staphylococciques, etc.), ne doivent pas

être envoyés aux eaux minérales sulfurées qui revendiquent seulement les rhumatismes chroniques.

Qu'entend-on par **rhumatisme chronique** ?

Pour MM. Coste, Forestier, Lacapère, le rhumatisme chronique comprend des manifestations extra-articulaires et articulaires. Dans les premières, prennent place les algies rhumatismales, — névralgies, myalgies, cellulagies, — dans les secondes, les **arthrites**, qui relèvent d'un processus inflammatoire, et les **arthroses**, qui relèvent d'un processus dégénératif.

Les polyarthrites symétriques et les polyarthrites progressives, les polyarthrites et oligoarthrites accompagnant des infections à germes connus, les monoarthrites inflammatoires à germes connus et inconnus, enfin, le rhumatisme vertébral syndesmophytique (spondylose ankylosante ou rhismélique), entrent aussi dans le cadre des arthrites ; les arthroses, par contre, revendiquent les arthrites sèches (hanche, genou, carpe), les nodosités des phalanges (d'Heberden, de Bouchard), le rhumatisme vertébral ostéophytique (lombarthrie).

Cette classification, qui groupe de nombreux partisans, a pu cependant être discutée, et les termes d'arthrite et d'arthrose, en particulier, convenant mal aux affections qu'ils englobent, ont été l'objet de quelques critiques.

La classification de notre Maître, le Dr Mathieu-Pierre Weil, a le mérite, si elle est moins schématique, de rester plus conforme aux faits observés. Elle est basée sur les formes anatomo-cliniques des manifestations articulaires, et sur leurs étiologies. Ainsi, se trouvent individualiser du point de vue anatomo-clinique : les arthrites inflammatoires, les ostéo-arthrites dégénératives, les périarthrites, la polyarthrite symétrique progressive, et se trouvent, du point de vue étiologique,

isolées : les arthrites **traumatiques, infectieuses, dystropho-endocriniennes**, celles d'**origines métabolique, nerveuse, vasculaire, protéinique**, enfin, les arthrites par **carence**.

Quelle que soit la classification à laquelle on se rallie, on voit qu'il existe deux groupes importants de rhumatismes chroniques : les **inflammatoires**, touchant la synoviale, et plus tard seulement le cartilage, — les **dégénératifs**, localisés, dès le début, au niveau des os et du cartilage et entraînant souvent la formation d'ostéophytes. La réaction de sédimentation (Méthode de Westergreen), la réaction de flocculation à la résorsine (Méthode de Vernes), normales toutes deux dans les ostéoarthrites, sont accélérées dans les arthrites inflammatoires.

Ce sont surtout les rhumatismes chroniques dégénératifs, les ostéoarthrites, qui sont bénéficiaires du traitement hydro-minéral. Dans ces formes, en effet, se trouve une carence importante du cartilage en soufre, carence à laquelle les eaux thermales viendront remédier. Il ne faut pas oublier, en effet, que le soufre reste le principe constituant essentiel de la chondrine.

Une variété assez spéciale de ces ostéoarthrites mérite une mention particulière : la **coxarthrie**, l'ancien « morbus coxæ senilis ». « La coxarthrie, écrit M. Robert Merklen (1), est améliorée par les traitements thermaux dans les stations à sources chaudes et à radioactivité élevée ».

Mais il est aussi une autre modalité de rhumatisme sur laquelle nous voudrions attirer l'attention : c'est le **rhumatisme progressif généralisé**. Il réalise une affection aux aspects cliniques et radiologiques polymorphes, et d'étiologie imprécise. MM. Mathieu Pierre Weil

(1) Robert Merklen. Traitement thermal des arthrites non tuberculeuses de la hanche. Ann. Soc. Hydrologie, février 1936.

et Langlois l'envisagent comme une affection constitutionnelle, le terrain sur lequel il se développe favorisant seul sa progressivité. Lui, encore, reste une des grandes indications de la cure sulfureuse.

Cette notion, d'ailleurs, n'est pas nouvelle, et le Professeur Albert Robin, et Maillard, l'avaient déjà mentionnée. Cependant, ici comme dans toutes les autres manifestations rhumatismales envoyées à nos eaux, il importe que l'évolution n'en soit pas arrivée à la période de déformation irréductible, avec troubles trophiques importants. Il ne faut pas demander aux sources thermales plus qu'elles ne peuvent donner.

Ces quelques faits soulignés, on peut dire, d'une façon beaucoup plus générale, que tous les rhumatismes chroniques douloureux et à tendance ankylosante (mais non ankylosés), les périarthrites, les cellulites, sont justiciables des eaux de Luchon. Certains rhumatismes microbiens, chroniques ou subaigus (gonococciques surtout), se trouveront également bien de la cure, à condition, toutefois, qu'elle ne soit qu'un complément aux thérapeutiques spécifiques, qu'il ne faut jamais, dans ces cas, négliger. Il en est de même des séquelles articulaires du rhumatisme articulaire aigu, lorsque l'infection est éteinte.

Quant au rhumatisme goutteux, lié à un terrain bien spécial, il reste, dans ses formes chroniques, un des succès du Radio-Vaporarium-sulfuré, avec lequel nous le retrouverons.

Le traitement thermal agit dans les rhumatismes en modifiant l'état vaso-moteur. Pemberton (de Philadelphie), puis Leriche et Policard, étudiant le mécanisme intime de décalcification para-articulaire, ont bien montré l'état de vaso-dilatation profonde permanente, source de troubles importants du métabolisme local.

Le rétablissement de l'équilibre vaso-moteur est obtenu par une double action :

1° **Directement**, en congestionnant fortement les téguments, les affusions d'eau chaude décongestionnent les plans profonds.

2° **Indirectement**, la projection brusque d'une grande quantité d'eau chaude sur l'ensemble du corps provoque un bouleversement de l'ensemble de l'équilibre vaso-moteur, qui retentit sur la circulation articulaire et tend à la régulariser.

« Le rôle du crénothérapeute consiste donc à proportionner l'action locale de l'eau thermale à la plus ou moins grande sensibilité de la jointure ; il consiste également à mesurer l'action générale du traitement, au degré de résistance organique du patient » (Merklen).

Cependant, nous ne venons d'envisager que l'action thermique des eaux. Outre leur thermalité, les eaux de Luchon agissent encore par leur apport en soufre et leur radioactivité. Le radon semble diminuer l'aptitude de l'organisme à faire des poussées vaso-motrices ostéo-articulaires.

Quant au soufre, MM. Rathery, Wolf et Rangier (communication à l'Académie de Médecine, mai 1935), ont montré son rôle dans la disparition des douleurs et des raideurs articulaires. L'étude du métabolisme de ce corps chez leurs sujets d'expérience, a fait apparaître la fixation du soufre absorbé sous forme d'eaux minérales, au cours de la cure ; « cette constatation permet d'établir le rôle de la fixation du soufre dans l'action thérapeutique de cet élément, et pose la question de sa localisation au niveau des tissus sur lesquels son action élective se manifeste ».

Une hygiène bien comprise, des douches locales et générales, des bains, et surtout les bains de piscine où

l'essai de mobilisation articulaire active est rendu plus facile sous l'eau, la boisson (cure de diurèse), enfin, les étuves et le radio-vaporarium-sulfuré, sont les pratiques thermales utilisées à Luchon contre le rhumatisme chronique douloureux et les raideurs articulaires.

Un traitement physiothérapique adjuvant pourra être institué avec profit.

*
**

Infections cutanées.

Les eaux sulfureuses tiennent depuis longtemps une place importante dans la thérapeutique des affections cutanées.

La grande vertu des eaux de Luchon dans cette thérapeutique s'explique par l'action antiseptique, antiparasitaire, et surtout kératinisante, du soufre. Cette dernière action est due aux eaux blanchissantes qui, par le soufre colloïdal qu'elles renferment (véritable émulsion de soufre), « fournissent aux tissus ectodermiques la forte proportion de kératine dont ils ont besoin pour se constituer ou se réparer ».

Mais, sans doute, le soufre agit-il aussi comme un tonique général, comme un stimulant des glandes endocrines, chez des sujets jeunes, à l'époque de la puberté (1).

Le soufre, cependant, se comporte différemment, selon la nature, le siège, l'étendue, l'ancienneté des lésions cutanées.

Ces lésions peuvent être divisées en deux groupes, auxquels correspond un traitement totalement différent. A l'ancienne classification de Doit-Lambron, en dermatoses sèches et humides, nous préférons la diffé-

(1) Salles. Journal Médical Français, septembre 1935.

renciation entre les dermatoses irritables et non-irritables.

Dans un premier groupe rentrent les affections cutanées bénéficiant des eaux hyposulfitées et blanchissantes. On y retrouve :

a) les **dermatoses irritables** : eczéma (et eczématisés), sous toutes ses formes, à l'exception, pourtant, de l'eczéma aigu ;

b) les **dermatoses prurigineuses** : urticaire chronique, prurigo, lichen plan, herpès récidivant.

Un second groupe comprend toutes les affections dermatologiques bénéficiant des eaux sulfurées plus fixes, les polysulfurées. Il est classique d'y faire figurer :

a) les **dermatoses non irritables** : psoriasis et parapsoriasis,

b) les **dermatoses infectieuses**, les pyodermites : syccosis, folliculite, furonculose, ecthyma, dartres. Nous en rapprocherons les alopecies des maladies infectieuses : la pelade.

c) les **dermatoses parasitaires** : pityriasis versicolor.

d) les **kératoses** : séborrhée, acnée.

L'action antiputride du soufre, qui s'exerce au niveau de l'intestin, vient, pour beaucoup de ces affections cutanées, renforcer l'action qu'il exerce localement sur les tissus.

Là, encore, par conséquent, l'état général doit être traité parallèlement aux lésions de la peau ; aussi, bains sédatifs, douches décapantes, pulvérisations pratiquées sur le visage, seront associés à la cure de boisson, au repos, à une diététique appropriée.

*
* *

Syphilis.

Ces affections dermatologiques ne résument pas, cependant, toutes les lésions cutanées traitées aux eaux

de Luchon. Il en est d'autres qui, autrefois, représentaient une des grandes indications de la station : les manifestations cutanées de la syphilis secondaire ou tertiaire. Le rôle des eaux thermales dans la diathèse syphilitique apparaît cependant plus complexe. En matière de syphilis, les cures thermales ont un double but : d'une part, elles doivent être adjuvantes des traitements spécifiques, d'autre part, elles sont utiles pour corriger les troubles et les lésions déterminés par la maladie (1).

Nous avons vu qu'André Barrié, sans reconnaître aux eaux sulfureuses le pouvoir de guérir à elles seules la syphilis, pensait déjà qu'elles représentaient un auxiliaire du mercure. Il y a quelques années à peine, MM. Paul et Max Vauthey, étudiant l'action des cures thermales dans les intolérances et les accidents des chimiothérapies antisypilitiques, s'exprimaient de la façon suivante (*Gazette des Hôp.*, 2 août 1933) :

« Toutes les stations thermales sulfureuses peuvent revendiquer les syphilitiques traités par le mercure, comme le montre l'étude de l'action du soufre et des eaux sulfureuses.

« Dans l'organisme, tous les composés mercuriels, quels qu'ils soient, se combinent en chlorure double de sodium et de mercure qui, comme l'ont montré Voit, Helsner, Demouillères, forment, au contact de l'albumine des tissus, un chloro-albuminate de mercure insoluble ; cette dernière combinaison s'immobilise dans les tissus et dans les organes. Par suite de cette rétention locale, il ne se produit aucun effet thérapeutique et l'élimination du médicament est nulle ; un très grand excès de chlorure de sodium ou d'albumine serait nécessaire pour solubiliser ce sel de mercure, le

(1) Villaret et L. Brix, *Syphilis et Crénothérapie. Les Stations Thermales Françaises*, n° 8, 1936.

remettre en circulation et permettre son élimination.

« Or, les eaux sulfureuses possèdent manifestement cette action de solubilisation. D'une part, en augmentant la puissance solubilisatrice des albumines vis-à-vis du mercure, d'autre part, en transformant les chloro-albuminates insolubles en sulfate de mercure soluble. Elles favorisent donc et activent l'absorption, la circulation et l'élimination du mercure.

« Le but cherché est l'imprégnation rapide et intensive de l'organisme par le soufre ; boisson, bains, fumigations, inhalations, humages, pulvérisations, garismes seront donc utilisés ».

Mais l'action des eaux thermales ne s'arrête pas là. Elles permettent encore d'instituer un traitement mercuriel intensif, et renforcent l'action du bismuth ; elles sont susceptibles de guérir certains accidents de l'hydrargirisme et, en particulier, la stomatite qui en est la manifestation la plus fréquente ; elles ont, enfin, une action remarquable sur l'état général des sujets déprimés par la syphilis elle-même, autant que par le traitement mercuriel (Professeur Villaret). Que l'on veuille bien se rappeler, à ce sujet, l'observation que nous avons citée de Pégot.

Et, sans vouloir revenir sur un chapitre déjà traité, qu'il nous soit permis de dire la place essentielle que tient le traitement hydrominéral dans le traitement du rhumatisme syphilitique chronique, caractérisé par de l'inflammation et de la sclérose banale sans lésion spécifique proprement dite.

*
**

Si les affections respiratoires, rhumatismales, cutanées, syphilitiques, sont les principales indications de la cure Luchonnaise, il en est d'autres, plus accessoires il est vrai, mais qui jouissent cependant d'une réputation bien établie. Nous voulons parler ici des affec-

tions gynécologiques chroniques, pour lesquelles les Sources Bordeu, éminemment sédatives, et Lepape, radioactives, sont depuis longtemps employées, avec succès, dans les cas de métrite cervicale, de névralgie des trompes et des ovaires.

Nous voulons parler aussi des affections vésico-rénales, auxquelles s'adresse une source peut-être trop délaissée : la Source Ravi.

Dès 1882, Garrigou s'exprimait, à son sujet, en ces termes :

« L'eau de Ravi, à la dose de 2 à 4 verres par 24 heures, produit les effets suivants :

1° elle augmente d'une manière considérable l'activité des reins et la sécrétion des urines.

2° elle assure le lavage de la vessie et diminue la quantité de mucosités que sécrète la muqueuse de cet organe dans le catarrhe léger.

3° elle entraîne l'émission soit de sable, soit même de gravier, chez les goutteux-graveleux.

4° elle calme les douleurs rénales ».

En 1909, le Dr Etienne, après avoir repris l'étude de cette eau sulfurée, silicatée, alcaline, faisait siennes ces conclusions dont l'expérience a montré l'exactitude et la valeur (1).

On ne doit pas oublier, enfin, que, par leur action sur le terrain, la constitution héréditaire, le tempérament, les eaux thermales de Luchon combattant l'hérédosyphilis, l'anémie, la débilité (l'ancienne chlorose), le lymphatisme (ostéo-lymphatisme de Marfan), s'adressent tout particulièrement aux enfants. « **L'enfant est le client de fond de la médecine thermique** » (Landouzy).

Dans sa campagne en faveur du thermo-climatisme social, le Dr R. Molinéry a indiqué de quelle façon l'or-

(1) A Etienne. Luchon, Nouvelle Source, Ravi, Toulouse, 1909.

ganisation sociale du thermo-climatisme français n'était autre que l'utilisation des stations thermo-climatiques sur le plan :

- 1° de la médecine préventive,
- 2° de l'hygiène sociale,
- 3° de la médecine sociale.

Il y a quelques années, M. Gaston Gérard proclamait de façon fort judicieuse que les stations thermales et climatiques « sont de puissants ateliers que la nature a prodigués sur notre terre, les mettant sans fin à notre disposition, pour réparer l'outillage humain ». Précisant cette pensée, Victor Pauchet ajoutait :

« Envoyez les enfants aux eaux minérales, aux stations climatiques, vous aurez contracté pour eux une assurance tous risques ».

Depuis 1929, fonctionnent, à Luchon, des « **campsthermaux** », qui ne sont autres que des colonies de vacances organisées au sein des stations thermales, permettant de joindre aux bénéfices d'une discipline librement consentie, un air aussi pur que possible, un soleil qui ne mesure pas ses rayons, le bénéfice du thermo-climatisme.

Les résultats ont été ceux que l'on était en droit d'en attendre et les rapports adressés à la Commission d'Hygiène du Conseil Municipal de Paris, se sont montrés des plus favorables.

* * *

Il nous resterait à signaler, en terminant, les contrindications de Bagnères-de-Luchon.

D'une façon générale, on n'enverra pas à Luchon les **états aigus**, les **cardio-rénaux décompensés** (les cardio-rénaux bien compensés tirent, au contraire, de grands bienfaits de la cure vaporariale), les **tuberculeux pulmonaires** et les **cancéreux**. Mais ce sont là les contrindications de toutes les stations thermales sulfurees : nous n'avons pas à nous y étendre plus longtemps.

CHAPITRE IV

LE RADIO - VAPORARIUM SULFURÉ

Historique.

Le 27 juillet 1929, sous la présidence de M. le Professeur Sabatier, doyen de la Faculté des Sciences de Toulouse, les représentants les plus éminents de nos Instituts, de nos Académies, des Facultés et des Hôpitaux, inauguraient le Radio-Vaporarium sulfuré de Luchon.

Celui-ci était l'aboutissement de projets, d'esquisses, de travaux remontant à un demi-siècle, et, plus immédiatement, des savantes recherches de Charles Moureu, Bardet, Lepape, Mailhet, Léon Bertrand.

Notre thèse essaie de marquer les étapes d'une évolution qui, suivant la loi générale, serviront de relai à ceux qui nous succéderont. On comprendra donc qu'il nous appartienne de citer ici un passage de l'allocution que le doyen du Corps Médical de Luchon, M. le Dr Audubert, prononça en cette journée mémorable :

« Si nos prédécesseurs avaient de solides qualités,
« souligna-t-il, ils n'avaient, certes, pas la confiance
« et la persévérance qui permettent d'aboutir à un
« but poursuivi. Il leur manquait cette foi ardente
« qui est l'apanage des hommes d'action. C'est pour
« avoir eu cette foi d'apôtre que donne la confiance
« en soi, que le Dr Molinéry, l'âme de ce Vaporarium,

« a pu réaliser le rêve qu'il poursuivait, si âprement,
« depuis quelques années. Ses nombreuses publica-
« tions et ses conférences brillantes ont contribué à
« propager cette idée, et à convaincre les plus réfrac-
« taires. C'est à lui et à cet ensemble de faits que
« nous devons l'exécution de cette belle œuvre ..

Aussi bien, M. Pierre de Gorsse, avocat à la Cour de Toulouse, pouvait, à son tour, écrire dans une page de l'Histoire de Luchon : « Grâce à la continuité de vue et d'efforts d'hommes dont la clairvoyance et la science ne se sont rebutés devant aucun obstacle, notre ville thermale présente un instrument thérapeutique qu'elle seule, de par la disposition et la qualité de ses sources, pouvait offrir ».

Cette idée du Vaporarium était d'ailleurs fort ancienne. Nous avons donné, dans les pages précédentes, la description de cette grotte où Campardon et Barrié envoyaient transpirer leurs malades. Nous avons rappelé aussi les travaux célèbres de François de Neufchâteau qui, en 1836, traça, avec les premières galeries de captage, les premières galeries de cure.

En 1854, Pégot indiqua un emplacement plus spécialement réservé, dans ces galeries, au traitement par les vapeurs sulfurées, endroit qu'il désigna sous le nom d'Enceinte. Mais ce n'est qu'en 1898 que le Dr Ferras père, dans son traité intitulé : « De la médication sulfurée », décrivit une étuve à activité puissante qu'il dénomma : **Vaporarium**, utilisant le premier cette expression.

On était bien loin encore, cependant, du Vaporarium actuel.

Après les études consacrées à Luchon par certains maîtres de l'Ecole de Toulouse : Filhol, Fontan, Garrigou, ou de l'Ecole de Paris : Moissan, de Launay, Marcel Labbé, le Syndicat des Médecins de la station,

désormais appelée : station des vapeurs sulfureuses, proposa, en 1902, la création d'un véritable hammam. Le 15 juin 1909, M. de Launay conçut même une grotte souterraine de 6 à 8 mètres, en plein granit, au point même de l'émergence des eaux.

Cependant, malgré la publication d'un important Mémoire sur les vapeurs sulfureuses, du Dr Bertrand de Gorsse, paru en 1911, il fallut attendre 1920 pour voir la Municipalité de Luchon décider, à l'unanimité, sur la proposition du Dr R. Molinéry, de transformer immédiatement le premier segment des galeries de captage (Bayen) en galerie de cure.

Dès lors, les événements se précipitèrent. En 1921, le Professeur Lepape découvrait la radioactivité extrême de trois sources des thermes qui dépassaient 53 radons par litre (Source Lepape) et le Dr R. Molinéry faisait part à son Maître de la Faculté de Médecine de Toulouse, le Professeur Rispal, de son rêve de creuser, à l'extrémité sud du périmètre géothermal, une vaste grotte qui, sans aucun doute, donnerait de nouvelles sources et qui permettrait, au contact même des griffons et des roches radioactives, un traitement d'étiuves dont les effets ne pouvaient être qu'entrevus.

En 1922, au Congrès d'Hydrologie de Bordeaux, MM. Jean Dufrénoy et R. Molinéry reprenaient cette thèse, et MM. Bardet, Lanos, Léon Bertrand, Lepape, y ajoutaient le poids de leurs observations.

Enfin, le 15 septembre 1926, la Compagnie Fermière, à qui avaient été confiées les destinées de Luchon, donna, sous la haute direction du Professeur Léon Bertrand, l'autorisation de pratiquer le premier forage, destiné à prospecter le massif granitique qui s'étend du fond de la Galerie du Pré au recoupement de la Gaierie Bordeu et Saule.

Interrompus en 1928, les travaux furent repris et terminés en 1929.

Pour être complet, précisons qu'en août 1930, le Ministre Gaston Gérard, alors Haut-Commissaire du Gouvernement au Tourisme, vint, à l'instigation de M. Daniel Baqué, recevoir le portique du Radio-Vaporarium sulfuré que M. Henri Martin, architecte, Grand Prix de Rome, venait de terminer.

Radio-Géologie du Vaporarium.

M. le Dr Astre, Professeur de Géologie à la Faculté des Sciences de Toulouse, a défini de la façon suivante le Radio-Vaporarium sulfuré :

« Ce sont de larges et belles cavités, creusées en galeries dans un « batholithe » de roches éruptives, holocristallines, fissurées, où l'association d'eaux thermales profondes crée une atmosphère de température élevée, chargée de vapeurs d'eaux sulfurées et radio-actives, à émanations et aux principes minéralisateurs du cortège fumerollien ».

L'observateur qui parcourt, le thermomètre à la main, les galeries sous roches du Vaporarium de Luchon (elles ont près de 300 mètres de longueur), est frappé de noter que chacune des sept galeries ou salles qui le composent, possède une température stable qui lui est propre. Cette température s'élève de 27° à l'entrée, à 47°-48° à l'extrémité de la Salle Bardet.

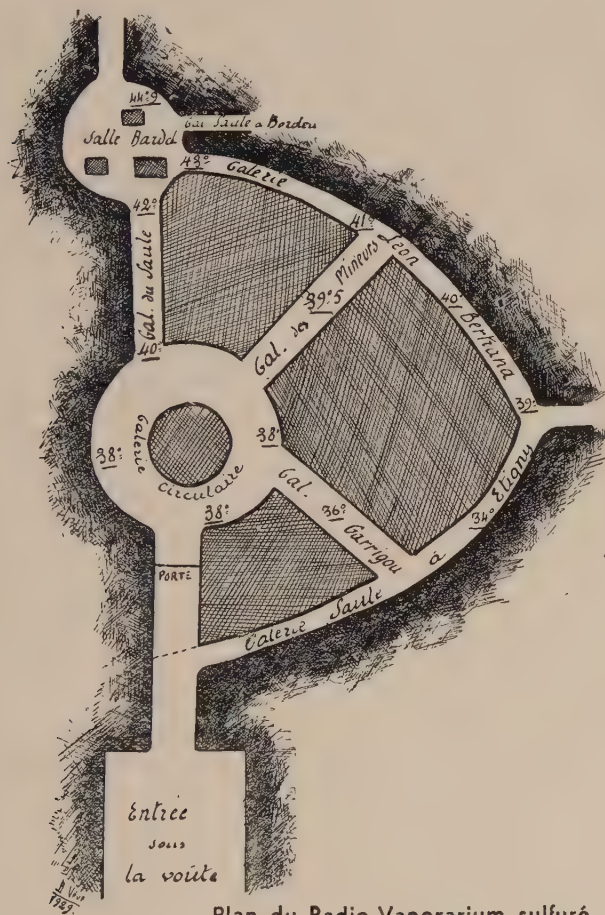
D'où vient cette température ? D'où vient sa stabilité ?

Des sources, des roches, de la désintégration des éléments radioactifs ?... cette question sera peut-être résolue un jour, en appliquant les données d'une science toute nouvelle et que l'on nomme la **Radio-géologie**.

Cette science veut que :

« Tout corps terrestre, toute région du globe présente une température spécifique propre, qui est fonction

du nombre et de la nature des atomes radio-actifs contenus dans l'unité de volume ».



Plan du Radio-Vaporarium sulfuré

M. le Professeur Lepape, du Collège de France, a prouvé, expérimentalement, après des recherches qu'il n'a cessé de poursuivre au cours d'une dizaine d'an-

nées, que la radioactivité de l'air contenu dans les galeries du Radio-Vaporarium était de 15.090 fois supérieure à la radio-activité de l'air normal.

« Ces atomes radio-actifs ne sont-ils pas capables de modifier les propriétés chimiques du milieu ambiant, et cela de deux manières différentes ?

« 1° En y provoquant des réactions qu'on peut appeler **radio-chimiques**, car elles ne se produisent qu'en leur présence, et leur intensité est proportionnelle à leur nombre ;

« 2° En faisant apparaître, par **désintégration pure et simple**, des atomes nouveaux, dont les fonctions chimiques diffèrent de l'élément qui se désintègre ».

Ces lignes, que nous extrayons des **Problèmes de la Radio-Géologie**, par W. Vernadsky (Hermann et C^o, éditeurs, Paris, 1935), nous paraissent devoir être méditées par tous ceux qui pensent que, dans l'étude de la crénothérapie, physico-chimie et biologie s'imbriquent à tel point que l'on ne peut concevoir sans elles l'action des eaux minérales.

Plus spécifiquement ces lignes sont la représentation rigoureuse de ce qui se passe au sein du Vaporarium, et l'une des explications valables de ses résultats thérapeutiques ; c'est peut-être, en effet, dans la dissociation des éléments du complexe physico-chimique du Vaporarium au contact de corps vivants, plus encore que dans leur conglomérat, que réside le secret de leur activité puissante ; et, si nous ajoutons à cela que les eaux minérales sont en un état de solution qu'il est difficile de ranger dans un ou l'autre des trois états classiques : solide, liquide ou gazeux, on voudra bien comprendre que leur synthèse a, jusqu'à maintenant, été impossible, et que leur utilisation aux griffons même s'impose plus que jamais (1).

(1) Léon Dixsaut : Les Etats de la Matière. Bulletin de l'Association pour l'Avancement des Sciences, juin 1935.

Technique du Vaporarium.

M. le Professeur Castaigne, dans la magistrale étude qu'il a consacrée au Radio-Vaporarium (Etude expérimentale), recommande aux malades d'absorber, avant l'entrée dans les galeries, un jus de fruit, une infusion chaude ou, mieux encore, 100 à 150 grammes d'eau radioactive sucrée.

En effet, Sendrail, R. Molinéry et Aversenq, dans leur Mémoire d'octobre 1934, à la Société de Biologie de Paris, plus tard Sendrail et Touralet, enfin, tout récemment Krijanowsky, chef du Laboratoire de Biologie à Luchon, ont signalé la fréquence d'un symptôme hypoglycémique chez les curistes du Vaporarium.

Ayant pris cette précaution, le malade doit pénétrer lentement dans les premières galeries, et jamais, comme il a été fait quelquefois, d'emblée dans la Galerie Circulaire. Un plan-ordonnance permet au malade de circuler sans aucune difficulté dans les sept galeries qui constituent le Vaporarium, et de séjourner, plus particulièrement, à tel ou tel endroit, puisque chacune de ces galeries possède une température, une radioactivité, une sulfuration qui lui est propre.

C'est ainsi que l'on passe successivement de 23° (température du hall) à 27° (voûte de la cheminée de François de Neuchâteau), puis à 32° (Galerie d'Etigny), pour arriver, par la Galerie Garrigou, à la Galerie Circulaire dont la température atteint 38°.

Après avoir séjourné quelques minutes dans cette magnifique grotte, le malade, si la chose lui est ordonnée, s'engage dans la Galerie des Mineurs, à près de 41°, poursuit sur la gauche la Galerie Léon Bertrand, entre dans la Galerie Bardet (des Trois Colonnes), pour gagner le banc terminal où l'on atteint 47 à 48°. Au retour, il longe la Galerie du Saule qui débouche dans la Galerie Circulaire et donne accès à la porte de sortie intérieure.

Il est recommandé de n'être vêtu que le plus sommairement possible pour faire le périple indiqué. Il est à noter qu'il y a des heures pour les dames seules, pour les messieurs seuls et, enfin, une heure mixte.

L'atmosphère saturée de soufre, de radon, de gaz rares que l'on respire dans le Vaporarium, subit-elle, en cours de journée, une modification ?

Le Professeur Lepape a démontré, par un curieux graphique, que la température des galeries subissait des variations nyctémérales constantes : la température va croissant, de cinq heures du matin à cinq heures du soir, pour diminuer ensuite de cinq heures du soir à cinq heures du matin.

N'est-on pas en droit d'établir ainsi une analogie avec le rythme thermique de la biologie humaine ?

Pour les curistes, à qui leur médecin prescrira les températures les plus élevées, il devra être fait état de cette constatation et les services du Radio-Vaporarium sulfuré ne devront être utilisés que l'après-midi, vers quatre heures.

Quels sont donc les phénomènes auxquels nous assistons pendant que dure le traitement ?

Au bout de la troisième ou quatrième minute chez l'homme, au bout de la septième à la neuvième minute chez la femme, la sudation est commencée ; il convient d'avertir les malades du sexe féminin qu'il leur arrivera de ne transpirer que vers la troisième ou quatrième séance.

Vers la neuvième minute (Observation du Professeur Dalous, de la Faculté de Toulouse), surviennent assez habituellement, chez l'homme, des phénomènes particuliers. Le Dr R. Molinéry a proposé de désigner ce moment sous le nom de **minute-seuil**, désignation acceptée par les Professeurs de Grailly et Delaunay. Les phénomènes que l'on observe sont les suivants : état vertigineux, sensation de nausées, crampes d'estomac ;

chez certains, épreintes vésicales en même temps que sensation de faim et légère asthénie ; enfin, palpitations cardiaques. Ce syndrome est de beaucoup atténué, même supprimé, par la boisson sucrée dont M. Castaigne a recommandé préventivement l'emploi.

A la fin du traitement, le malade, bouche fermée, va, chaudement enveloppé de lainages, regagner sa cabine, individuelle, et commencer un repos allongé qui ne doit pas être inférieur à 30 minutes et qu'il est instamment recommandé de prolonger jusqu'à 40 à 45 minutes.

Une sudation seconde s'établit, et c'est au moment de prendre la douche chaude (très rarement froide), douche de quelques instants à peine, qu'il est préférable de prendre la tension artérielle qui, nous le verrons, est profondément modifiée.

Résultats Physiologiques du Vaporarium.

a) **Sudation** : Le premier phénomène qui frappe malade et médecin est la sudation. Nous venons de dire que, vers la troisième minute chez l'homme, vers la neuvième chez la femme, la sudation était déclanchée.

« Au point de vue physiologique, l'action utile de la sudation est complexe ; elle ne se limite pas à l'excrétion de la sueur. La sudation par la chaleur entraîne, en effet, de nombreux phénomènes réactionnels dont l'importance est grande et qui mériteraient une étude détaillée. Pendant que s'établit la sudation, sous l'action de la chaleur, les vaisseaux cutanés se dilatent, la circulation périphérique devient plus intense, le calibre du système vasculaire cutané augmente, la pression artérielle minima tend à baisser, et le cœur, plus souvent entraîné qu'entraîneur, réagit en augmentant son activité » (1).

(1) Sueur et Sudation, par le Pr Delaunay et le Dr J. Couraud. La Médecine, septembre 1935.

Encore faut-il remarquer que la sudation n'est pas ici provoquée par une chaleur ordinaire et que ces effets peuvent aussi se ressentir du complexe soufre, radon.

La perte de poids que fait subir la sudation est un fait constant au Vaporarium. Après plus de 32.000 séances étagées sur 8 années de fonctionnement, séances précédées et suivies du relevé de poids, on a enregistré une moyenne de déperdition qui équivaut environ au centième du poids total ; cette proportion est un peu inférieure chez l'enfant.

Mais, ceci n'est pas une loi invariable. Ce que l'on peut affirmer, toutefois, c'est que la déperdition par séance s'élève et varie de 200 à 800 grammes, certains curistes perdant de 1.200 à 1.500, et quelques-uns, très rares à la vérité, allant jusqu'à 1.800 grammes.

Que contient la sueur éliminée ?

M. le Professeur Maurin et ses assistants de la Faculté de Médecine de Toulouse, les Laboratoires Carrion, de Paris, MM. Texier et Miquel, des Hôpitaux de Limoges, le Dr Couraud, dans sa thèse : *La sueur humaine* (Bordeaux, 1935), ont étudié : urée, chlorure, ammoniaque, phosphates et cholestérol.

Près de 60 % des malades observés ont éliminé un taux d'urée allant de 50 egr. à 1 gr. 50 ; trois d'entre eux sont arrivés à 3 gr. 71.

Les chlorures ont été éliminés dans la proportion de 2 à 6 grammes.

Si l'on excepte les 3 gr. 50 d'urée éliminés par quelques malades, on voit que ces chiffres, comme le fait remarquer le Professeur Castaigne, sont bien peu de chose à côté de ce que peut contenir en urée et chlorures la même quantité d'urine, éliminée dans le même temps par un sujet soumis à la cure de diurèse. « C'est donc autrement, conclut le Professeur Castaigne, qu'est obtenue la désintoxication très réelle que

produit la cure du Radio-Vaporarium. A notre avis, c'est cette diurèse consécutive à la sudation qui provoque ces bons effets ; aussi, pensons-nous, qu'en instituant, dans de bonnes conditions, une cure de diurèse d'une façon parallèle au séjour quotidien dans le Vaporarium, on obtiendra du traitement, par ce dernier, le maximum d'effets utiles ».

« Sans doute, quand on pourra le faire, un certain nombre de malades bien spécifiés, surtout dans le groupe des algiques, dont la crasse sanguine en substances excrémentitielles est importante, se trouveront particulièrement améliorés par les cures associées de diurèse et du Vaporarium de Luchon, et je suis tout particulièrement reconnaissant à cette station de m'avoir mis sur la voie d'une association thérapeutique que je cherchais depuis longtemps et que je n'ai pu mettre en lumière qu'à Luchon, car j'y ai trouvé réunis, dans de parfaites conditions, les deux éléments de cette cure » (1).

D'autre part, M. le Professeur Delaunay, après s'être soumis lui-même à un nombre important de séances, nous permet de publier les réflexions suivantes, dont nous n'avons pas besoin de souligner la très haute importance.

« Il est évident, en effet, que la sueur éliminée provient directement du liquide transsudé au niveau des capillaires qui vascularisent les glandes sudoripares et que le sang veineux provenant de ces glandes est plus concentré, plus riche en albumine. Ce sang, provenant de la zone cutanée, se mélange au sang venant des au-

(1) Professeur Castaigne : Journal Médical Français, septembre 1935.

tres régions ; il est ensuite réparti dans tout l'organisme et draine, plus activement, les liquides lacunaires, par suite de son hyperconcentration relative, ou, plus exactement, par suite de la modification du rapport « cristalloïdes : colloïdes » du sérum. Il est probable que des mécanismes régulateurs s'établissent très rapidement, et que les études sur la composition physico-chimique du sang, pendant et après la séance au Vaporarium (densité, viscosité, teneur en hémoglobine, rapport : plasma et hématies, hématocrite) ; teneur en albumines totales (sérine globuline), montreront que le sang est peu modifié dans sa composition, sauf, peut-être, en ce qui concerne les matériaux de déchet (urée, acide urique).

« Le fait que la sensation de soif n'apparaît pas, après la séance, laisse supposer que l'organisme n'est pas déshydraté ou l'est relativement peu, malgré la quantité de sueur excrétée.

« La sudation au Vaporarium présente les mêmes avantages que la sudation de l'exercice physique
« au point de vue physiologique, avec cette différence importante qu'au Vaporarium l'organisme n'est
« pas encombré par les déchets provenant de l'activité musculaire, en particulier par l'acide lactique
« qui crée un état passager d'acidose ».

Enfin, si de récentes recherches ont montré que l'hyperhémie active, provoquée par la chaleur, mobilise les macrophages tissulaires (histiocytes), jusque dans la profondeur viscérale, et augmente localement la colloïdopexie, ne peut-on songer que cette sudation va influencer l'élément douloureux des zones de Head et de Mackensie. Est-ce que l'étude de la douleur ne repose pas, en partie, sur les modifications chimiques de nos « humeurs ».

Sans doute, bien des études restent encore à faire et bien des expériences à tenter pour connaître tous les effets de la sudation provoquée par le Vaporarium, mais on peut déjà, d'une façon très générale, tirer des considérations précédentes que la sudation, dans des conditions de temps, de milieu, de réactions bien déterminées, facilite l'épuration du milieu intérieur et active le fonctionnement cellulaire.

b) **Tension artérielle.** — De plus de mille observations qui ont été relevées et dont le résultat a été communiqué à l'Académie de Médecine, des constatations faites par M. le Professeur Castaigne, et résumées par lui, dans le Journal Médical Français (septembre 1935), il résulte :

1° L'Elévation du simple au double et, quelquefois, au triple de l'indice oscillographique (appareil Pachon)

2° L'Abaissement de la minima beaucoup plus fréquent que celui de la maxima.

3° La Hausse constante du chiffre de la différentielle.

Qu'il s'agisse, dans ce fait constaté, d'une vaso-dilatation périphérique par action déplétive, ou encore, d'un jeu de réversibilité entre le liquide du système lacunaire et celui du système vasculaire, enfin, de réflexes régulateurs, à point de départ cutané (Soula, de Toulouse) : nous ne saurions, actuellement, prendre parti.

Voici quelques-unes de nos observations :

1) **Monsieur J..., 57 ans**

Avant		Après	
Maxima	22		20
Minima	10		7
Indice	8		12
Différentiel	12		13

2) Monsieur L..., 60 ans

	Avant		Après
Maxima	14		12
Minima	9 1/2		6
Indice	3		5
Différentiel	4 1/2		6

3) Monsieur D..., 48 ans

	Avant		Après
Maxima	17		18
Minima	9		7
Indice	7		9
Différentiel	8		11

4) Monsieur R..., 62 ans

	Avant		Après
Maxima	17		14
Minima	9		7
Indice	4		8
Différentiel	8		7

5) Monsieur S..., 36 ans

	Avant		Après
Maxima	15		16
Minima	8		5
Indice	3		6
Différentiel	7		11

c) **Examen du sang.** — Lors de notre rapport au Congrès International de Belgrade, en octobre 1936, nous avons fait état de la communication de MM. Sendrail, R. Molinéry et Aversenq, à la Société de Bioïo-

gie de Paris ; voici les conclusions du Professeur Sendaril :

« Les variations du syndrome humoral, en fonction des caractéristiques du milieu physique, ont, jusqu'ici, assez peu sollicité l'attention des chercheurs. Pour notre part nous avons été frappés par l'élévation des répercussions physiologiques liées au séjour dans les galeries creusées au sein des roches éruptives, où la présence d'eau profonde crée une atmosphère remarquable par sa température élevée (47°), sa sulfuration et sa haute teneur en radon. De toutes les perturbations observées, dans les échanges nutritifs, nous ne retiendrons, ci-dessous, que celles qui affectent le métabolisme hydro-carboné. (Ces recherches ont été effectuées au laboratoire du Radio-Vaporarium sulfuré de Luchon).

« Nos investigations ont porté sur 22 sujets. Deux prélèvements de sang veineux étaient pratiqués chez chacun d'eux, le premier à jeun, aussitôt avant l'entrée dans les galeries, le second, une heure plus tard environ, à l'expiration de la crise sudorale qui suit. La glycémie était évaluée immédiatement, par le procédé de Schœffer et Hartmann.

« Nous avons constaté trois cas de glycémie stationnaire (variations inférieures à 5 cgr. en plus ou en moins) et 19 abaissements, soit plus de 86 % d'hypoglycémies. Ces hypoglycémies se distribuent, selon leur intensité, ainsi qu'il suit : la chute a varié, pour 4, de 0,05 à 0,10 gr. p. 1.000 ; pour 5, de 0,10 à 0,20 ; pour 5, de 0,20 à 0,30 ; pour 3, la chute atteignit 0,50 p. 1.000 environ ; pour un, elle était de 0,69 et pour un autre de 0,86.

« Sur 22 cas, 17 comportaient une glycémie de départ normale ; 5 correspondaient à des états diabétiques. Ce sont ces derniers qui nous ont fourni les dépressions les plus accentuées. La chute de 0,86 fut observée chez un sujet atteint de diabète grave, acidotique : elle était supérieure aux flèches hypoglycémiques calculées lors des déterminations du test de tolérance à l'insuline.

« Cette hypoglycémie, si régulière et parfois si intense, peut éventuellement trouver une traduction clinique. Des troubles, constatés à diverses reprises lors du séjour dans les galeries, asthénie, chute tensionnelle, phénomènes vaso-moteurs, crampes épigastriques avec sensation de faim, doivent, vraisemblablement, être rattachés au complexe glycopénique.

« Il semble que nous nous trouvions en présence d'une hypoglycémie authentique. On doit d'abord, en effet, éliminer l'hypothèse d'un simple appauvrissement du plasma en glucose, au

bénéfice des hématies, nos dosages ayant porté sur les échantillons de sang total et d'emblée hémolysé. De plus, nous nous sommes assurés qu'en dépit de la spoliation sudorale, les concentrations ou dilutions de la masse sanguine ne peuvent suffire à modifier de façon appréciable le taux des substances en solution dans le plasma ; l'étude de l'hydrémie, évaluée par le dosage pondéral de l'extrait sec du sang, fit la preuve de sa remarquable stabilité. Enfin, on ne saurait retenir la notion d'une hypoglycémie fugitive, liée à l'hypertonie vagale : la détermination des réflexes neuro-végétatifs révéla plutôt une prépondérance ortho-sympathique.

« Le mécanisme de cette hypoglycémie demeure mystérieux : sidération de la glycogénolyse hépatique ? exaltation des processus glycolytiques ? On ne saurait, en tout cas, négliger le fait que les divers éléments dont on présume l'intervention dans le milieu considéré, paraissent tous susceptibles d'abaisser les valeurs glycémiques. C'est ainsi que l'élévation de la température extérieure pourrait accroître la glycolyse, tout au moins selon Lépine (et en opposition avec les résultats de Quinquand). Le soufre, également, serait générateur d'hypoglycémie, par administration orale ou hypodermique, il est vrai (Campanacci, Daniel et Popescu). Enfin, les influences radioactives, d'après les travaux de Lüdin, de Flecker et Cameron, etc., s'exerceraient dans le même sens sur la glyco-régulation.

« Quel que soit le facteur auquel appartient le rôle prépondérant dans la genèse du phénomène, il convient de retenir qu'il est possible d'abaisser le taux du sucre sanguin, en soumettant l'organisme à l'action d'un milieu physique déterminé ».

Depuis cette époque, le Dr A. Krijanowsky, chef de Laboratoire de la Faculté de Médecine de Marseille, a procédé à plus de 50 analyses sur des curistes fréquemment indolentiques, elles se résument ainsi : quantant le Vaporarium ; les conclusions sont sensi-

Hypoglycémie, Hypo-urée, Hypocholestérolémie, Hydrémie.

Mais, au mécanisme invoqué par le Professeur Sendaril, en 1934, pour expliquer l'hypoglycémie, il faudrait peut-être ajouter quelques hypothèses nouvelles concernant l'ensemble des faits.

Existe-t-il une modification du métabolisme du sou-

fre et du glutathion ? Travaux actuellement en pleine activité au laboratoire de M. le Professeur Binet.

La fonction thiopexique de la surrénale entre-t-elle en jeu ?

La régulation hormonale des glandes endocrines, dont il a été fait, en 1937, une si belle démonstration, doit-elle être envisagée ?

Nous nous souvenons que le Professeur Cestan avait développé, dans une lumineuse leçon publiée dans le « Toulouse Médical » (Mai 1929), les rapports de l'hypertension avec l'hyper-cholestérimie. Or, nous relevons que le taux du cholestérol baisse en même temps que la tension minima, au cours des séances au Vaporarium.

MM. Villaret, Etienne Chabrol, Jusun-Besançon, Charonnat, ont insisté sur les phénomènes d'hydrotropie qui se manifestent sur le sang circulant, sur le système interstitiel ou lacunaire, et sur les liquides d'excrétion. Ces auteurs émettent l'hypothèse que l'hydrotropie semble jouer un rôle dans la distribution du cholestérol dans un milieu sanguin, tissulaire ou biliaire. Or, au dire des mêmes expérimentateurs, l'application de la notion d'hydrotropie à l'étude de dissolution humorale du cholestérol, ouvre des voies nouvelles en crénothérapie.

Dans le complexe physico-chimique du Radio-Vaporarium sulfuré, « tout se passe comme si... » ; nous n'avons pas le droit, encore, d'aller plus avant dans nos déductions. Il faut patiemment accumuler les faits.

Cependant, nous ne pouvons nous empêcher de citer l'aphorisme bien connu : « Naturam morborum curationes ostendunt ».

Résultats cliniques du Vaporarium.

Ces résultats ont été exposés dans un ensemble de notes publiées, soit au sein de diverses sociétés savantes, soit encore dans des communications présentées en divers congrès. Ils sont encore bien incomplets et sujets à modifications. Nous ne donnerons ici que le schéma de la valeur thérapeutique de la cure vaporariale telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui ; elle est logiquement déduite des résultats physiologiques dont nous avons plus haut donné l'essentiel.

a) L'élimination considérable du liquide sudoral avec drainage de liquide lacunaire, s'accompagnant d'une élimination d'urée, de chlorures, d'ammoniaque, de phosphates, en même temps que d'une profonde modification de la chimie du sang ;

b) La pénétration, par les voies respiratoires, et, vraisemblablement, par la peau, de soufre à l'état naissant, d'une radio-activité aussi puissante que celle décrite par le Professeur Lepape ;

ne peuvent que favoriser :

a) d'une part, une élimination importante de toxines ; une normalisation de la tension artérielle et des échanges endocriniens, vraisemblablement par action sur le sympathique et la parasympathique ;

b) D'autre part, une pénétration d'éléments énergétiques nouveaux, en même temps que serait influencée la sécrétion rénale.

Indications du Vaporarium.

Les déductions précédentes expliquent suffisamment ces indications. On ne sera pas étonné d'y rencontrer les notions de terrain, de diathèse et de tempérament.

Seront donc justiciables du Radio-Vaporarium sulfuré de Luchon :

1° L'arthritisme, avec toutes ses manifestations muqueuses, cutanées, articulaires.

2° Les séquelles du rhumatisme articulaire aigu dans toutes leurs modalités.

3° Les séquelles des pseudo-rhumatismes infectieux.

4° Le rhumatisme chronique dans sa forme synoviale, ostéo-articulaire, osseuse.

5° Le rhumatisme psoriasique.

6° Les syndromes rhumatoïdes ou d'origine endocrinienne.

7° La cellulite et la cellulalgie, dans leurs formes péri-articulaires et rhumatismales.

8° Les myopathies interstitielles.

9° Certains obèses pléthoriques.

10° Certains hypertendus sans syndrome cardio-rénal.

Tous ceux que l'on désigne, enfin, sous le nom d'intoxiqués, d'auto-intoxiqués, faute d'un autre vocable.



Une des galeries du Radio-Vaporarium sulfuré

CONCLUSIONS

Les doctrines thermales de **Bagnères-de-Luchon**, station sulfurée sodique, située au cœur des Pyrénées centrales, ont subi, au cours des siècles, une longue évolution qui reste liée à l'histoire de ses Thermes.

Trois phases de cette évolution méritent d'être retenues. Elles correspondent à trois époques bien distinctes : l'époque Gallo-Romaine, les XVIII^e et XIX^e siècles, les Temps Modernes.

1. - Aux temps antiques, Luchon connut une grande célébrité. Elle possédait les Thermes Onésiens, voués au Dieu Ilixon, Thermes dont Strabon vante la magnificence, et que ne dédaignèrent pas de fréquenter les empereurs romains.

Sous l'influence des médecins grecs et latins, une foule considérable de malades venaient retrouver la santé à ces **Aquæ Onesiae**, souveraines, si l'on en croit Oribase et Antyllus, contre les troubles nerveux, les affections de l'estomac et, déjà, les maladies de la peau et les rhumatismes.

2. - Après cette époque florissante, Luchon, pendant plus de mille ans, tomba dans un profond oubli.

Ce n'est qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles que la station pyrénéenne retrouva un peu de sa splendeur d'autrefois. Cette renaissance fut l'œuvre de l'intendant Mégret d'Etigny, et de médecins dont le nom est resté

célèbre : Campardon, Soulérat, les sept générations des Barrié.

Sur les ruines romaines, furent successivement édifiés de nouveaux thermes. Des sources nouvelles furent captées et aménagées, grâce surtout à un ingénieur des Mines, Jean François. Le service de l'Intendance et de l'Inspectorat des Eaux, dont la famille médicale des Barrié assura pendant longtemps la charge, fut remanié.

Les indications de Luchon, basées sur l'expérience et aussi certains travaux scientifiques, comme ceux du chimiste Bayen, commencèrent alors à se préciser. Peu à peu se dégagèrent des multiples affections traitées à la fin du XVIII^e siècle, les **maladies cutanées** (Dartres) et les **rhumatismes**, à côté des « affections laiteuses », « des troubles de la menstruation » et des « pâles couleurs ». André Barrié, dont la thèse, consacrée à la station, reste un document précieux, y ajouta, en 1853, avec la notion qu'il apportait des diathèses, la **diathèse scrofuleuse** et **syphilitique**.

3. - Au XX^e siècle, Luchon, dont on a pu dire qu'elle représentait « **la Capitale de l'Empire du Soufre** », est devenue la plus importante des stations sulfureuses pyrénéennes.

Ses sources multiples, de thermalité et de sulfuration très variables, étudiées autrefois par Filhol, ont fait l'objet de remarquables travaux, depuis que l'on connaît mieux la biologie et la physiologie du soufre. Grâce aux analyses du Professeur Lepape, sont venues, d'ailleurs, s'y ajouter des sources à radioactivité élevée qui classent Luchon **parmi les stations les plus radioactives**, non seulement de France, mais d'Europe (41,5 millimicrocuries par litre : source Lepape).

Sans doute est-il difficile, dans l'état actuel de la science, de préciser par quel mécanisme intime agissent les eaux, en dehors de leur radioactivité et de leur

sulfuration ; le complexe hydrominéral n'est pas encore dissocié. De nombreuses hypothèses peuvent toutefois être soulevées, parmi lesquelles on peut citer le rôle possible de la **phylaxie**, de **facteurs électrolytiques**, des **stérols**.

Mais, quel que soit leur mode d'action, les eaux de Luchon restent d'une efficacité certaine. Parmi les affections traitées, il faut, en premier lieu, citer les **maladies des voies respiratoires supérieures** et, en particulier, la surdité rhinogène, contre laquelle se pratiquent le humage et l'insufflation tubaire, cette dernière technique conçue dans la station.

Viennent ensuite les **rhumatismes**, les affections cutanées, certaines manifestations de la **syphilis secondaire ou tertiaire**. L'évolution du thermo-climatisme social a fait encore de Luchon une station d'enfants.

Parmi les nombreuses pratiques thermales, il en est une de création récente, le **Radio-Vaporarium-sulfuré**, galeries creusées dans la roche, où s'associent trois facteurs importants de cure : le soufre, la chaleur, le radon.

Favorisant l'élimination des toxines, la diminution du taux de l'acide urique et du taux de l'urée dans le sang (comme, du reste, l'hypoglycémie), enfin, la baisse de la tension artérielle, le Radio-Vaporarium-sulfuré s'adresse aux arthritiques, aux rhumatisants chroniques (surtout goutteux), aux obèses, et, d'une façon plus générale, à tous les intoxiqués.

Signature du Président de Thèse,
Monsieur le Professeur CHIRAY

Vu : Le Doyen,
TIFFENEAU.

Vu et Permis d'Imprimer
Le recteur de l'Académie de Paris
G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE (1)

I

LUCHON ANTIQUE

ARBINET-LA BESSEDE. — Les Sources Médicinales à travers les âges. Editions Universitaires, Strasbourg, 1934.

BARRAU DE LORDE. — Luchon et ses Thermes, Privat, Toulouse, 1922.

BONNARD et PERCEPIED. — La Gaule Thermale. Plon, Paris, 1908.

BULLETIN DE L'ASSOCIATION PYRENEENNE de Luchon, Sarthe, Luchon.

BRUNIES (Docteur Yvan). — L'Hydrologie de Pline l'Ancien, Thèse de Bordeaux, 1933.

CAGNAT Victor. — Lexique des Antiquités Romaines, Paris, 1894.

CELSE. — Traité de Médecine. Traduction Védrières. Masson, 1876.

CABANNES. — La Vie Thermale au temps passé, 6, Albin Michel, Paris, 1934.

CHABROL (Docteur Etienne). — Doctrine thermale. Masson, 1936.

CHIRAY. — Leçon Inaugurale, Paris, 1938.

(1) La bibliographie que l'on peut réunir sur Bagnères-de-Luchon étant considérable, c'est volontairement que nous nous sommes limités ici à certains ouvrages, susceptibles d'un intérêt particulier.

COUGET Alphonse. — Les Thermes de Luchon sont-ils des anciens Thermes Onésiens. Abadie, St-Gaudens, 1896.

DAREMBERG. — Histoire des Sciences Médicales, Baillière, Paris, 1870.

DAREMBERG et SAGLIO. — Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines, Hachette, Paris, 1877.

DE BALNEIS compendius ex Hippocrate et Galeno. — J. Antoine, 1553.

DOIT-LAMBRON. — Luchon Médical et Pittoresque. Doin, Paris, 1903.

DURAND-FARDEL. — Lebreton et Lefort. Dictionnaire des Eaux Minérales. Baillière, Paris, 1860.

FRANÇOIS SAINT-MAUR. — Voies Romaines de la région du Sud-Ouest. Mémoire de la 4^e section, Congrès Scientifique de France, Pau, 1873.

FUSTEL DE COULANGES. — La Cité Antique. Hachette, Paris, 1930.

HIPPOCRATE. — Œuvres complètes. Traduction Littré, Paris, 1840.

MARQUARDT et MONNSEN. — Das privat leben der Römer dans Handbuch der Rominischen alterthümer. Leipzig, 1879.

MEUNIER. — Histoire de la Médecine, Baillière, Paris, 1920.

MAGASIN PITTORESQUE. — Une station thermale dans l'antiquité, 1876.

NEGRIER Paul. — Les bains à travers les âges. Librairie de la construction moderne. Paris, 1935.

ORIBASE. — Œuvres complètes. Traduction Daremberg et Bussmacker. Imprimerie Nationale. Paris, 1851.

PAULIN E. — Restauration des monuments antiques. Paris, 1890.

PELON H. — La station thermale et climatique de Bagnères-de-Luchon, Firmon et Montane, Montpellier, 1913.

PHELIPPEAU Yves. — Oribase et l'hydrologie au IV^e siècle. Thèse, Bordeaux, 1935.

PLINE l'Ancien. — Histoire Naturelle. Traduction Littré. Collection Nizard. Dubouchet, Paris, 1850.

SARRIEU. — Les Thermes des Onésiens, d'après Camoreyt. Abadie, St-Gaudens, 1910.

SACAZE Julien. — Histoire ancienne de Luchon. Abadie, St-Gaudens, 1887.

VIOLLET LE DUC. — Analyse de la structure des Thermes Romains, Paris.

II

LA RENAISSANCE DE LUCHON

BARRAU DE LORDE. — Luchon à travers les âges. Toulouse, Privat, 1922.

BARRIÉ Jean. — Mémoire manuscrit. Correspondance privée.

BARRIÉ Jean-André. — Observations manuscrites.

BARRIÉ Nestor. — « Des dartres ». Thèse, Paris, 1918.

BARRIÉ André. — « Des eaux minérales sulfureuses de Bagnères-de-Luchon », Thèse, Paris, 1853.

BAYEN. — Opuscules chimiques, t. I. Paris.

CABANÈS. — Les gouteux célèbres. Paris, Albin Michel.

CAMPARDON. — Mémoires. Journal de Médecine, 1763, Paris.

CARRÈRE. — Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales en général, et sur celles de la France en particulier. Paris, 1785.

COMET J. — Contribution à l'étude des eaux sulfureuses de Bagnères-de-Luchon, vers la fin du XVIII^e siècle. Thèse, Paris, 1922.

COUGET. — Le duc de Richelieu en Comminges. Revue du Comminges, Saint-Gaudens, 1901.

DOIT-LAMBRON. — Luchon médical et pittoresque. Paris, Doin, 1903.

FILHOL. — Note sur les eaux minérales de Bagnères-de-Luchon. (Mémoires de l'Académie des Sciences de Toulouse). Les eaux minérales des Pyrénées. Toulouse, 1853.

FILON Augustin. — Le prince impérial. Paris, Hachette, 1912.

FONTAN. — Recherches sur les eaux minérales des Pyrénées.

FRANÇOIS Jean. — Mémoire. Journal des Mines, t. 10. 1842.

GALES. — Mémoire et rapport sur les fumigations sulfureuses appliquées au traitement des affections cutanées. Paris, 1816.

GARRIGOU. — Passé, Présent, Avenir de Bagnères-de-Luchon, 1874.

GORSSE (de) Bertrand. — Les mésaventures d'un commis-saire du Roi, St-Gaudens. Abadie, 1926.

GORSSE (de) Pierre. — Rivalités médicales d'autrefois. Re-vue de Comminges. Abadie, Saint-Gaudens, 1937 ;
— Bagnères-de-Luchon. Chabas, Hossegor, 1935.

HUREAU-BACHEVILLIER. — Historique de Bagnères-de-Lu-chon, 1842.

LAGRESIE. — Observations sur la nature, l'usage, les effets des eaux thermales de Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Lalane, 1794.

LE ROI. — Mélanges de physique et de médecine. Paris, 1771.

LOMET. — Mémoire sur les eaux minérales, Paris, an III.

MARCAILHOU D'AYMERIC. — Les baigneries de Bagnères-de-Luchon au XVIII^e siècle. Thèse, Toulouse, 1938.

MARTINIERE (de la) Henri. — Luchon en 1840. Avenir de Luchon, 1922.

MEDECINE MILITAIRE (Journal de). - tome III, Paris, 1784.

MOLINERY R. — Autoir de Théophile de Bordeu. Gaz. Méd. Du Centre. Novembre 1922.

— Le Journal de Luchon ou l'histoire des sept générations des Barrié. Revue de Comminges. St-Gaudens, 1922.

— Les grands personnages aux eaux minérales pyrénéen-nes. Tarbes, Lesbordes, 1926.

— Le Prince Impérial aux eaux de Luchon. Art Médical. Février 1936.

— Sur les vieux chemins des Fontaines de Jouvence. (Etu-des et monographies publiées de 1915 à 1936 dans l'Art Médical, la chronique médicale, la presse thermique et cli-matique, la Revue de Comminges, etc.).

RACINE H. — Etude climatologique, hydrologique et théra-peutique de Bagnères-de-Luchon. Thèse de Toulouse, 1893.

— Luchon thermal, 1895

RICHERAUD. — Œuvres de Bordeu. Paris, 1818.

ROUNAT (de la) Charles. — Un mois à Bagnères-de-Luchon. Revue de Paris, 1854.

SOULERAT. — Nouvelles observations sur les eaux thermales de Luchon. Toulouse, 1817.

SPONT. — Essais pratiques sur les maladies avantageusement

traitées par les eaux sulfureuses de Bagnères-de-Luchon. Thèse de Montpellier, 1852.

TRINCAUD-LATOURE. — Notice sur Bagnères-de-Luchon, 1827.

III

LUCHON MODERNE

ARLOING et RICARD. — Système vagosympathique et thérapeutique sulfureuse, recherches expérimentales sur les eaux de Luchon, 17^e congrès français de Médecine de Bordeaux. Sept. 1923.

ARMENGAUD. — Action des eaux sulfurées sur les affections des eaux respiratoires supérieures. Toulouse, Cléder, 1927.

AUDUBERT. — Traitement de la laryngite chronique par les eaux de Luchon. Bordeaux, Gounouilhou, 1920.

BAQUÉ. — Humages et inhalations. Médecine internationale illustrée, juin 1925.

— Traitement des otorrhées par l'insufflation de vapeurs sulfureuses de Luchon. Moulins-Brosset, 1920.

BARDET G. — Sur l'utilisation des Galeries des sources de Luchon comme inhalatorium ; Ann. de l'Inst. d'Hydrolog. et de Climathol. Mai-décembre 1923.

BEAUCHAMP (de) P. — Luchon, Bordeaux, Gounouilhou.

BEZANÇON et M.-P. WEIL — Climatothérapie et Hydrothérapie des rhumatismes chroniques. Monde Médical, 15 janvier 1935.

BINET L. et WELLER G. — La glutathion, Paris, Hermann 1937.

BORY L. — La chimiothérapie du soufre. Progrès Médical, Mars 1938 ;

— Le soufre et les médications soufrées dans la syphilis. Progrès Médical, 30 avril 1938.

BRACE-GILLOT. — Traitement des rhumatismes par l'Emanothérapie. Presse thermale et climatique. Juin 1932.

CASTAIGNE. — La cure de diurèse et les effets du Vaporarium. Jour. Méd. Français, sept. 1935

CESTAN. — Hypertension artérielle et hypercholestérolémie. Toulouse Médical, 1^{er} mai 1929.

COURAUD. — La sueur humaine. Thèse, Bordeaux, 1935.

H. DAUSSET et B. GILOT. — Médications radioactives des rhumatismes chroniques. Rev. Méd. Française, janv. 1932.

DEBRAY M. — Les rhumatismes chroniques et leur traitement par le soufre. Médecine Internationale, déc. 1934.

DEDET. — Le soufre dans la thérapeutique des rhumatismes. Courrier Médical, 6 juin 1937.

DELAUNAY et COURAUD. — Sueur et sudation. La Médecine, sept. 1935.

DIXSAUT. — Les états de la matière. Bulletin de l'association de l'Académie des Sciences. Juin 1935.

ESCAT E. — La douche nasale, contre la rhinite ozéneuse. Extrait du laboratoire d'Aix-les-Thermes, 1937.

FERRAS. — De la médication sulfurée, Paris, Doin, 1898.

FLURIN. — De l'action slérolitique du soufre. Conc. Méd., 28 avril 1937.

FLURIN. — Larynx, glandes endocrines et soufre thermal. Paris Médical, 16 avril 1938.

FORESTIER J. — Cures thermales et cryothérapie dans le traitement de rhumatismes chroniques. - Les stations thermales françaises, 1933.

— Le traitement des rhum. Chron. Paris, Bayer, 1934.

FOURMENT. — La barégine des eaux sulfureuses sodiques de Barèges, Thèse, Bordeaux, 1920.

FRANCON J. — Les cures hydrominérales françaises dans les rhumatismes chroniques. Bullet. Médical, Paris, 25 avril 1931.

FREBAULT A. — Le humage à Bagnères-de-Luchon. Luchon, Sarthe, 1890.

CADEAU DE KERVILLE. — Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Privat, 1925.

GARRIGOU. — Etude géologique de la station thermale de Luchon, Paris, 1868.

— Les stations thermales des Pyrénées. La Méd. Mod., Paris, 1894.

GASQUET, SOURDEAU et GODIN. — Vade mecum, d'émanothérapie, Paris, Maloine, 1933.

GORSSE (de) B. — Variations sur le même air. Toulouse 1935.

HUBERT. — Radioactivité des sulfurairees. Thèse de Lyon, 1924.

LANOS. — Les indications de la cure thermale de Bagnères-de-Luchon en O.R.L. Publication des Ann. de l'institut d'hydrologie et de climatologie. Collège de France, 1923.

LEPAPE A. — Sur les ressources actuelles et possibles de la station de Bagnères-de-Luchon, en eaux minérales radioactives. Paris, Masson, 1925.

LCEPER et BORY. — Le soufre en biologie et en thérapeutique. Paris, Doin, 1932.

MATROSSOWITSCH. — Rapport de la glycémie et cholestérolémie. Vie Médicale. 25 août 1935.

MOLINERY R. — Syphilis et nutrition sulfurée. Paris, Maloine, 1915.

— Propos hydrologiques. Toulouse, Cléder, 1921.

— Les camps thermaux. Présentation à l'Acad. en 1929, par M. le Professeur Carnot.

— Le radio vaporarium sulfuré de Luchon. Présentation à l'Acad. de Méd. en 1930, par le Prof. Desgrez.

— L'évolution sociale du thermo-climatisme français, Méd. Intern. Illustrée, sept. 1936.

— Luchon dans l'histoire de l'hydrologie. Bulletin de l'Union Médicale Latine, Paris, 1937.

En collaboration avec M. J. DUFRENOY :

— Contribution préliminaire à une nouvelle étude des barégines. Gaz. des Eaux, août 1929.

— Histochemie des barégines de Luchon et de Barèges. Presse thermale et climatique, 1920.

— Contribution à l'étude du blanchiment des eaux de Luchon. Rev. de Pathol. comparée. Nov. 1920.

— Les sulfuraires. Presse thermale et climatique, 15 novembre 1932.

MONNERY. — Etude biologique et clinique de l'action de l'émanation du radium dans le rhumatisme chronique. (Annales de l'Inst. d'hydrologie et de climatologie, déc. 1934).

PELON H. — Les indications des eaux thermales sulfurées dans le traitement des maladies chroniques du nez, gorge, oreilles. Largentières. Imp. Mazel, 1921.

PIERY et MILHAUD. — Les eaux minérales radio-actives. Paris, Doin, 1927.

RATHERY. — Luchon station thermale et climatique. Conf. au XVII^e. V.E.M.

SABRAZES. — Bains surchauffés et rhumatismes chroniques. Gaz. hebdomadaire des sciences médicales ; 1923.

SAVÈRE J. — L'enfant à Bagnères-de-Luchon. Toulouse, Imp. St-Michel, 1925.

STEVENIN H. et GINSBOURG B. — La glutathion dans la pratique médicale. Méd. Interna., mars 1938.

SENDRAIL, MOLINERY et AVERSENQ. — Mémoire sur le radio-vaporarium sulfuré, présenté à la Soc. de Biol. de Paris, séance 20 oct. 1934.

SOUVIRON P. — De l'action de l'air sur les eaux sulfureuses de Luchon. Peau, Impr. Lescher, 1911.

TRABAUD. — Sulfobactéries et barégine. Thèse de Montpellier, 1928.

VALDÉS Carlos. — Note sur le humage à Bagnères-de-Luchon. Luchon, Sarthe, 1893.

VILLARET et BRIN. — Syphilis et crénothérapie. Les stations thermales françaises. 1936, n. 8.

VILLARET, CHABROL, Justin BESANÇON et CHARONNAT. — Le problème de l'hydrotropie.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction	9
LUCHON ANTIQUE	
I. Historique	13
II. Les Thermes Onésiens	15
Les Thermes Onésiens correspondent-ils bien à ceux de Luchon? Discussion de MM. Sacaze et Couget..	17
Argumentation de MM. Blade et Camoreyt.....	19
Les Thermes Onésiens d'après le plan de Chambert.	20
Les divinités qui protégeaient les Thermes.....	29
III. La Cure aux Aquæ Onesiæ	31
Saison thermale et durée de la cure.....	32
Indications de la cure thermale.....	33
Moyens de cure.....	36
Ex-votos trouvés dans les fouilles.....	43
La vie aux Aquæ Onesiæ.....	44
La décadence des Thermes Onésiens au V ^e siècle..	48
LA RENAISSANCE DE LUCHON	
AUX XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES	
I. Evolution des Thermes	51
Les Thermes d'après le Mémoire de Campardon....	52
Améliorations apportées par Jacques Barrau et d'Etigny	52
L'œuvre de d'Etigny.....	57
L'état des sources à la mort de d'Etigny.....	59
L'analyse des eaux par Bayen.....	63
L'œuvre de de La Chapelle.....	64

L'œuvre du Préfet Richard.....	67
Travaux Hydrauliques de J. François.....	71
Analyse des eaux par Filhol.....	72
Pratiques hydiatiques utilisées.....	76
II. Autour de l'inspectorat des Eaux de Luchon.....	81
Le premier inspecteur des Eaux, Jean Barrié.....	81
Correspondance échangée par J. Barrié, au sujet de sa nomination, et de celle de son fils comme « survivancier »	86
Correspondance de Barrié avec Vicq d'Azyr.....	88
Mémoire de J. Barrié au Directoire.....	90
Les autres inspecteurs des Eaux de Luchon.....	96
III. Indications des Eaux de Luchon, d'après Campardon, les Barrié, Soulerat.....	99
Manuscrit de Campardon.....	100
Manuscrit de Jean Barrié.....	102
Thèse de Nestor Barrié sur les dartres.....	107
Observations de Campardon, des Barrié, de Soulerat:	
Dartres	109
Rhumatismes	112
Pâles couleurs	114
Affections de l'oreille.....	115
Tableau récapitulatif de J.-A. Barrié.....	116
Thèse d'André Barrié sur les diathèses traitées à Luchon :	
Diathèses dartreuse et rhumatismale	118
Diathèse scrofuleuse	119
Diathèse syphilitique	120
IV. Quelques grands personnages aux eaux de Luchon aux XVIII^e et XIX^e siècles.....	129
La cure du Maréchal de Richelieu.....	130
La cure de Lamartine et la vie à Luchon vers 1848..	135
La cure du Prince Impérial.....	146

LUCHON MODERNE

I. Les Moyens Thérapeutiques de Luchon.....	157
Les Sources	157
Les eaux sulfurées.....	159
Eaux polysulfurées	163
Eaux hyposulfitées	163
Eaux sulphydriquées	164
Phénomène du blanchiment.....	165

Les eaux radioactives.....	166
Lois de Lepape.....	170
Hypothèses soulevées sur la radioactivité des eaux	170
Conséquences pratiques	170
Utilisation des eaux.....	174
Humages	176
Insufflations tubo-tympaniques	178
Pulvérisations	180
II. Comment agissent les eaux thermales de Luchon...	183
Sulfuration	183
Rôle du soufre dans l'organisme.....	184
Métabolisme du soufre ; philothion et glutathion	188
Correspondance de de Rey-Pailhade.....	190
Sulfuraires et barégine.....	192
Radioactivité	196
Le radon	197
Son action	197
Complexe hydromineral	199
« La « fièvre thermale »	200
Facteurs électrolytiques	201
Les stérols activés pas les eaux minérales.....	203
III. Les grandes indications des Eaux de Luchon au XX^e	siècle
	205
Affections des voies respiratoires et de leurs an-	
nexes	206
Action spécifique du soufre.....	207
Laryngite chronique.....	208
Pharyngite	209
Rhinite.....	210
Surdité	211
Rhumatismes chroniques	214
Classifications des rhumatismes.....	215
Indications rhumatologiques de Luchon.....	216
L'action du traitement thermal dans les rhuma-	
tismes	217
Affections cutanées	219
Action du soufre dans ces affections.....	219
Dermatoses irritables et non irritables.....	220
Syphilis	220
Action des eaux sulfureuses sur la diathèse syphi-	
litique	221
Les affections gynécologiques et vésico-rénales.....	222
Luchon « station d'enfants »	223

IV. Le Radio-Vaporarium sulfuré	225
Historique	225
Radio-géologie du Vaporarium	228
Technique du Vaporarium.....	231
Résultats physiologiques du Vaporarium.....	233
Sudation	233
Tension artérielle	237
Examens du sang.....	238
Résultats cliniques du Vaporarium.....	242
Indications du Vaporarium	242
 Conclusions	 247
 Bibliographie	 251
 Table des Matières	 259

